

LETTRES
SUR L'ITALIE.

D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle; moi j'en rapporterai des sensations, des sentiments et des idées, et surtout les idées, les sentiments et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords mousseux des fontaines.

LETTRE LXIV.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
rue de la Harpe, n° 78.

LETTRES
SUR L'ITALIE,

ÉCRITES EN 1785,

PAR C. M. J. B. MERCIER DU PATY.

NOUVELLE ÉDITION,

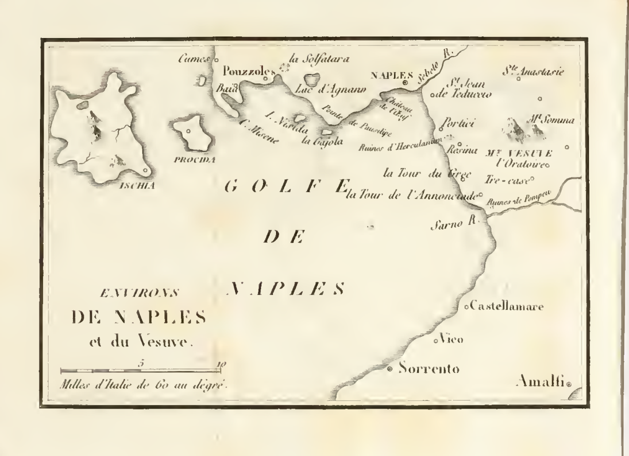
AUGMENTÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'AUTEUR,

PAR M. LOUIS DU BOIS,
Membre de plusieurs Académies.

Et me meminisse juvabit.

TOME SECOND.

PARIS,
VERDIÈRE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.
1824.


Cumes
la Solfatara
Pouzzoles
NAPLES
Sebeto R.
Ste Anastasie
Baia
Lac d'Agnano
St Jean
de Teduccio
Chateau de l'Œuf
Ponte de Pausilipe
Portici
Mt Somma
I. Nisida
C. Misene
la Gajola
Ruines d'Herculanum
Resina
Mt VESUVE
l'Oratoire
PROCIDA
ISCHIA
la Tour du Grec
Tre-case
GOLFE
la Tour de l'Annonciade
Ruines de Pompeii
Sarno R.
DE
NAPLES
ENVIRONS
DE NAPLES
et du Vesuve.
Castellamare
Vico
5
10
Sorrento
Milles d'Italie de 60 au degré.
Amalfi



ENVIRONS

DE NAPLES

et du Vesuve.

5

Milles d'Italie de 60 au dégr

LETTRES
SUR L'ITALIE,

EN 1785.

LETTRE LXIII.

A Rome.

Qu'est-ce que l'amour chez les Romaines ? Ce qu'il peut être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre presque jamais d'obstacles qui le fortifient, de préjugés qui lui donnent du prix, d'idées morales qui l'embellissent, de gênes qui l'entretiennent, de circonstances, enfin, qui en fassent, comme très souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.

L'amour est chez les Romaines un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de temps un besoin ;

car elles l'usent très promptement : leur cœur aime dès qu'il est pubère.

Un des mystères de l'amour devrait être de parler d'amour; l'amour est ici un lieu commun de conversation, ajouté à ceux de la pluie et du beau temps, de l'arrivée d'un étranger, de la promotion du matin, et de la procession du soir.

On en parle aux filles devant les mères; les mères mêmes en parlent devant leurs filles.

Une mère dit tout naturellement : Ma fille ne mange point, ne dort point : elle a l'amour ;—comme si elle disait : Elle a la fièvre.

J'ai vu des prêtres danser avec de jeunes demoiselles; et ce n'était pas un scandale. Il y a plus, ce n'était pas un ridicule : car ici les sexes, les dignités, les âges, n'ont ni costumes, ni prétentions, ni bienséances qui les distinguent et les séparent.

Un vieillard, un militaire, un car-

dinal, causeront avec une jeune fille, dans un coin, dans les ténèbres, et d'amour.

Le langage est aussi dissolu que le climat : dès qu'on peut dire quelque chose à une femme, on lui dit tout.

En général, cependant, les filles sont assez sages ; elles portent presque toutes jusqu'à l'autel la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas.

Les filles occupent la première jeunesse à mettre en pratique, sous les yeux de leurs mères, les leçons qu'elles en ont reçues de l'art de prendre un mari ; mais, comme les hommes sont sur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets, avant d'en pouvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réussir, si ce n'est de ne négliger rien.

La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation ; une femme est sage, comme elle est laide ; elle est

galante, comme elle est belle. Eh bien ! elle aime.

Les femmes ne quittent l'amour, c'est-à-dire les hommes, que lorsqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez pas ici, dans les femmes, cette tendresse de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime et secrète que deux amants ont en commun; cette tendresse dont les peines sont un des plaisirs, qui se complaît dans les sacrifices, et s'accroît par les jouissances; cet amour moral, enfin, qui enchaîne ou domine l'amour physique, ou du moins le voile et le pare.

Vous ne trouvez guère non plus ici, entre les sexes, ces deux amitiés charmantes, dont l'une succède à l'amour, l'autre l'imite, et qui toutes les deux lui ressemblent, souvent même à s'y méprendre.

LETTRE LXIV.

A Rome.

La voilà cette fontaine si célèbre dans la destinée de Rome ; au bord de laquelle le sage Numa feignait de converser avec sa naïade ; où, plusieurs siècles après, sous les Césars, se baignaient les chastes vestales.

Qu'est devenu ce bois sombre et religieux qui l'ombrageait, qui la défendait des vents, des animaux et des hommes ?

Égérie n'était point la divinité qui parlait à Numa. Votre divinité, belles eaux, c'est votre agréable murmure, votre pénétrante fraîcheur; c'est enfin, autour de vous, tout le charme de ce mystérieux silence.

*

Et moi aussi, je me sens inspiré par vous; mon cœur est calme, mon esprit serein, mes sens sont en paix : je suis heureux. Cependant, charmante fontaine, lorsque la mousse, le gazon, la violette, le chèvre-feuille, la virginale aube-épine, au lieu de cette voûte de marbre, vous couvraient et vous paraient seuls, vous deviez être bien plus éloquente.

Que j'ai écouté avec plaisir toutes ces belles eaux, qui, aujourd'hui libres, indépendantes, suivent uniquement la nature, ruissèlent, ou s'épanchent, ou bondissent sur la mousse, sur le sable, ou sur le marbre, parmi les tronçons des colonnes! Elles m'ont entretenu de tous les objets chers à mon cœur; elles les ont offerts à mon imagination : j'ai cru les voir.

J'aimais ce dais de ronces, de lierres et de vignes sauvages, qui ont pris la place de la moitié de cette voûte de marbre, et qui suspendent, autour

de la fontaine, leurs ombres jeunes et légères, que tous les zéphirs balancent.

Ces chapiteaux corinthiens, qui, brillant autrefois dans les airs, semblaient écraser, de leur poids, la terre qui les portait; ils gisent sur l'herbe! Ces feuilles d'acanthe, si délicates, sont couvertes par des feuilles d'orties! Que tout ce qui rampe se console; car tout ce qui s'élève tombe!

Il faut te quitter, charmante fontaine! Ta place devrait bien être aujourd'hui, non plus au milieu de cette campagne muette et déserte, mais au milieu de l'Arcadie, du moins au milieu d'un pays où il y aurait des troupeaux pour s'abreuver dans ton cours, des pasteurs pour se reposer sur tes bords, et des bergères que ton murmure pût faire rêver!

Voilà de ces promenades qu'on peut faire à Rome [a].

[a] Voyez, dans les Appendices de ce volume, le n° XVII.

D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle; moi j'en rapporterai des sensations, des sentiments et des idées, et surtout les idées, les sentiments et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords mousseux des fontaines.

LETTRE LXV.

A Rome.

Que de richesses et de beautés dans le palais de la villa Borghese!

C'est une quantité de colonnes, de pilastres, de vases, d'ornements en albâtre, en marbre, en bronze, en por-

phyre; et puis en porphyre, en bronze, en marbre, en albâtre.

Mais trop de magnificence est un défaut. La richesse cache la beauté.

Puisque vous voulez que je juge si cette femme est belle, ôtez-lui donc ces diamants et cette draperie; faites au moins que je la voie.

Il n'y a qu'une manière de parer la beauté, c'est de la montrer, ou plutôt de la laisser voir.

A travers tout cet or, tout ce porphyre, tout ce marbre, je suis pourtant parvenu à distinguer un Curtius qui se précipite.

Le héros et le coursier sont véritablement tombés ; on détourne la vue.

Comme ce coursier lutte avec effort contre le poids qui l'entraîne ! Comme il répugne à l'abîme ! Curtius, au contraire, d'un air dévoué, s'abandonne : il se hâte au précipice, il s'y plonge. Contraste admirable de la nature phy-

sique, qui cède, et de la nature morale, qui triomphe!

Il vaut mieux considérer ce buste de Marc-Aurèle.

Cherchons son ame et son esprit dans tous ses traits. Oui, Marc-Aurèle devait avoir cet air mélancolique : il aimait les hommes, il voulait les rendre heureux, et il connaissait les hommes.

Ce buste est fini; le ciseau a pris plaisir à représenter Marc-Aurèle; il s'est reposé partout.

Que l'ame éprouve de délices à contempler les traits des bons princes! Elle s'enivre de leur image. On croit être un moment en présence des dieux.

Il faut vous parler du célèbre Gladiateur.

Dans l'Hercule du palais Farnèse, l'art a montré toute la force que le corps humain peut contenir; dans le Gladiateur du palais Borghese, l'art a montré toute la vigueur que le corps humain peut déployer.

On sent que le coup victorieux est déjà hors de la main du gladiateur, qu'il est lancé : on sent la mort de l'adversaire, dans ce regard.

Que les trois lignes de marbre, sur lesquelles tout ce gladiateur est rassemblé et tendu, sont savantes !

Ce groupe d'Apollon qui poursuit Daphné, fait honneur au ciseau du Bernin.

Apollon atteint Daphné, qui soudain est un laurier. Déjà ses cheveux épars sont des feuilles ; les doigts de ses pieds délicats, des racines ; son beau sein fuit sous l'écorce ; de jeunes branches ont remplacé ses jeunes bras.

Le vent souffle dans les cheveux d'Apollon.

Vous rappelez-vous cette prière charmante qu'Ovide prête à Apollon ? « *Daphné, ne cours pas du moins sur » les cailloux. Ah ! fuis plus lente- » ment, cruelle ; je te poursuivrai moins*

» *vite*[54] ! » Je crois entendre ici cette prière.

Je ne peux plus ni admirer, ni regarder, ni même voir. Ma sensibilité est épuisée; je sors.

LETTRE LXVI.

A Rome.

Je suis entré, ce matin, chez un libraire.

J'y ai trouvé plusieurs de nos bons ouvrages modernes.

Ce portrait en grand de la nature, peint par Buffon[55]. — Cet ouvrage sur l'astronomie ancienne et moderne, où

[54] Aspera, quà properas, loca sunt. Moderatius, oro,
Curre fugamque inhibe. Moderatius insequar ipse.
Métamorph. liv. I, v. 510.

[55] L'Histoire naturelle. 44 vol. in-4°. 1749 et suiv.

la science et le génie ont confié à l'éloquence les secrets du soleil [56]. — Cette histoire sage et humaine de la rivalité de la France et de l'Angleterre [57]. — Cette traduction de l'histoire de Charles-Quint, par un écrivain capable de l'original [58]. — Ces drames si touchants de Mélanie, qui nous rappelle Racine, et de Philoctète, qui nous rend Sophocle [59]. — Cet éloquent Bélisaire, qui apprend aux peuples à plaindre les rois; aux rois, à avoir pitié des peuples [60]. — Ce poëme sur les Jardins anglais, que le goût français a écrit [61]. — Ce poëme des Mois, qui charmera, dans tous les temps, les amants de la nature

[56] Par le savant et infortuné Bailly. 5 vol. in-4°. 1775 et suiv.

[57] Par Gaillard. 11 vol. in-12. 1771 et suiv.

[58] Par Robertson; traduit par Suard. 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. 1771.

[59] Par La Harpe. 1770 et 1783.

[60] Par Marmontel. 1767. In-8°.

[61] Par l'abbé Delille. 1782. In-8°.

et de la poésie [62]. — Ce poëme des Saisons, où sont les saisons [63].—Enfin, ce grand présent fait aux empires, l'Administration des finances.

J'ai vu le Père Jacquier [64], justement célèbre par son esprit, ses connaissances et son caractère. Si vous voulez en être bien reçu, ainsi que de tous les savants de l'Europe, présentez-lui une lettre de recommandation du secrétaire des sciences, l'illustre marquis de Condorcet.

J'ai vu, ici, au bas du portrait de M. de Condorcet, cette inscription :

D'un sage voici le modèle,
En même temps que le portrait.
La vérité jamais eut-elle
De secrétaire plus fidèle,
Et de confident moins discret?

Le Père Jacquier a beaucoup d'envieux. Heureusement, il les mérite.

[62] Par Roucher. 1779. 2 v. in-4°, ou 4 v. in-12.

[63] Par Saint-Lambert. 1769. In-8°.

[64] Le père François Jacquier, minime, né à

Qu'est-ce donc que l'envie ? C'est une impatience, dans les petits, de supériorité ; dans les grands, d'égalité.

Un mot sur l'Académie des Arcades [64]. C'est un nom.

LETTRE LXVII.

À Rome.

On m'avait proposé d'aller voir un tableau du Guerchin, qui représente l'arrivée imprévue d'Herminie chez des bergers.

J'ai été le voir ; j'étais curieux de comparer le tableau qu'en a fait le Guerchin, avec celui qu'en a fait le Tasse.

Vitry-le-Français, le 7 juin 1711, savant mathématicien, mort à Rome, où il s'était fixé très jeune, le 3 juillet 1788.

[65] C'est-à-dire des Arcadiens.

Qu'ils sont différents l'un de l'autre !

Lisez d'abord le Tasse [66]. Herminie, agitée de terreur et d'amour, a longtemps erré, pendant la nuit, dans une forêt; vaincue par la douleur et la fatigue, elle s'arrête et s'endort. Le chant des oiseaux, au lever de l'aurore, la réveille; elle les écoute, et pleure. Tout à coup elle entend des sons, qui arrivent à son oreille, et qui passent jusqu'à son ame : ce sont des voix pastorales et des musettes. Ses larmes s'arrêtent; elle se lève; elle s'avance lentement, à travers les arbres, vers les voix pastorales et les musettes. Elle aperçoit, au milieu d'un bocage, un vieillard assis sous un platane, son troupeau à côté de lui, et tressant une corbeille d'osier, tandis que deux jeunes bergers et une jeune bergère chantent ensemble, devant leur père, un air champêtre. En voyant un casque,

[66] Gerus. liber. c. VII, st. 6.

des armes, un guerrier, les bergers ont peur et se taisent; mais sur-le-champ Herminie ôte son casque, et les bergers n'ont plus peur. Herminie s'approche, leur sourit, et elle leur dit : « Continuez, famille heureuse, bergers chéris du Ciel; continuez à travailler et à chanter; certainement » ces armes ne viennent point porter » le trouble au milieu de vous; je ne » viens point interrompre vos travaux » et vos chansons. » Une larme coule alors des beaux yeux d'Herminie sur son beau sein.

Regardez à présent le Guerchin. Herminie est au milieu d'une forêt; elle avait ôté son casque. Deux petits enfants, qui étaient à vingt pas d'elle, l'aperçoivent, et, tout effrayés, s'enfuient; un troisième se cache dans les bras d'un vieillard assis sous un arbre; à quelque distance la femme du vieillard, qui tirait de l'eau à un puits, s'arrête, et, d'un air étonné, regarde.

Composition ridicule !

Comment ! Herminie a ôté son casque, et ces bergers ont peur ! Comment ! Herminie a été attirée dans ce lieu par un concert de voix pastorales et de musettes , et les bergers sont de petits enfants ! Enfin, ce lieu doit être un bocage , et vous y placez un puits ! Qu'avez-vous fait du ruisseau ?

— Mais voyez comme ce coloris est vrai ! comme ces couleurs sont harmonieuses ! comme le clair-obscur est bien ménagé !

— Il est bien question ici de peinture ; je vous demandais un poëme.

Charmante idée du poëte ! Herminie a ôté son casque, non de dessein prémédité, mais par instinct, par une sorte de coquetterie naturelle ; elle aime ; elle est malheureuse ; ce sont des bergers qu'elle voit ; mais elle est femme.

LETTRE LXVIII.

A Rome.

Polydore, jeune sculpteur d'Athènes, venait d'assister aux jeux de l'Élide.

Il avait vu exposées, autour du stade, aux yeux de la Grèce entière, les statues des héros et des dieux.

Il avait vu le jeune homme enivrer son cœur de la Vénus de Praxitèle, et le front de la jeune beauté rougir de pudeur, auprès du Mercure de Termisandre; il avait vu, dans le regard d'un disciple de Socrate, la pensée religieuse immobile devant le Jupiter de Phidias.

L'amour de la gloire et la jalousie (mais cette noble jalousie, compagne

du talent et de l'amour de la gloire) s'emparent du cœur de Polydore. Il sort de l'enceinte des jeux, gagne les bords de la mer; et là, seul, en silence, pensif, il n'entend point les flots qui viennent se briser, avec fracas, sur le rivage; il n'entend que la voix de la renommée, qui publie, dans l'univers, les noms de ses rivaux, et les éternise.

« Oui, s'écria-t-il, elle publiera aussi le mien; il faudra bien qu'elle le publie; il faudra qu'on dise aussi, en me voyant paraître : « Le voilà. » Je forcerai, à mon tour, mes rivaux à entendre mon nom avec inquiétude. J'obligerai ce superbe et pesant regard des hommes puissants à tomber, de moins haut, sur mon front, et celui des beautés les plus dédaigneuses, à ne plus négliger Polydore. Sur moi s'arrêtera, avec plus de complaisance, le regard de ma chère Éphire.

« Si je pouvais concevoir un chef-

d'œuvre qui vainquît tous ceux que le ciseau grec a jusqu'à présent inventés !

« Essayons de réunir, dans un seul œuvre, le vrai, le beau, et le sublime, tout à la fois.

« Pour former cette heureuse alliance, je choisirai le modèle parmi les dieux ; les formes, dans le beau idéal ; les charmes, entre l'adolescence et la virilité ; l'action, parmi celles qui ne commandent que cette expression modérée, où le vrai souffre le beau, et où le beau n'exclut pas le vrai. »

Alors l'imagination de Polydore entra dans l'Olympe, et passa en revue tous les dieux.

Elle ne s'arrêta point à Mars ; elle ne s'arrêta point à Mercure ; elle dédaigna Adonis, que Vénus seule avait fait dieu.

« Je ne vois, dit-il, qu'Apollon, qui puisse remplir mon projet : je ne vois que le dieu du jour, le maître de la lyre, le fils de Jupiter, et le vainqueur

du serpent Python. » Polydore choisit Apollon [a].

Le jour commençait à tomber ; Polydore revient chez lui ; il se couche ; il ne peut dormir : il rêve, il pense, il imagine.

« Le voilà, s'écria-t-il. Il marche ; il aperçoit le monstre ; il tend son arc, le monstre est mort, et le dieu sourit d'indignation. Le bras qui avait tendu l'arc est encore suspendu ; l'autre repose. »

Au premier rayon du jour, Polydore vole à l'atelier.

Il fixe le regard sur un bloc de marbre. « Il est là, dit-il, je le vois (son génie venait de l'y faire passer) ; il faut maintenant qu'il en sorte. »

Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés du bloc. Mais sitôt que Polydore croit voir la place où est le dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves et prend le sien.

[a] Voyez, dans les Appendices de ce volume, le n° XVIII.

Chaque coup qu'il donne détache et fait tomber à ses pieds une partie du voile qui lui dérobe Apollon.

Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout à la fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres.

Mais la tête cependant reste cachée; et, si le corps doit être dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête surtout qui doit montrer le dieu de la lyre et du jour, et le vainqueur du serpent Python.

Le ciseau de Polydore tremble, en approchant de cette tête divine, et hésite à la dévoiler; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légèrement le front, qui soudain pense; il appuie sous ses sourcils, et des yeux s'échappe un regard, qui a devancé la flèche; enfin il passe sur les lèvres, et l'indignation s'en exhale.

Cest là cet Apollon du Belvédère!

C'est là ce marbre fait dieu, par un de ces ciseaux créateurs, qui, en choisissant, ou combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature !

Qu'il est beau ! qu'il est noble ! qu'il est imposant et touchant tout à la fois !

Comme ce corps parfait se développe ! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine. Il ne peut s'arrêter nulle part.

Quel artiste que Polydore !

On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre, pour penser qu'il est d'un homme.

C'est un bonheur que le temps ait respecté cette étonnante combinaison des formes humaines les plus parfaites [67] !

[67] C'est cette admirable statue que nous avons possédée à Paris pendant 18 ans, et qui nous fut ravie en 1815. Elle avait été découverte à Capo-d'Anzo (l'ancienne Antium), à la fin du quinzième siècle, et placée au belvédère du Vatican par le pape Jules II. L'avant-bras droit et la

Sans cesse je viens la voir, je viens l'étudier sans cesse; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal, dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre *.

LETTRE LXIX.

A Rome.

J'AI été voir hier les catacombes du couvent de Saint-Sébastien.

Le jacobin qui m'a servi de guide m'a paru un homme d'esprit, et surtout d'imagination.

Après être entré dans la première rue de ce souterrain immense, «Vous voyez,

main gauche manquaient : ils sont l'ouvrage de Jean-Ange de Montorsoli, élève de Michel-Ange.

* Polydore est un nom supposé.

m'a-t-il dit, à droite et à gauche dans ce roc, la place des cadavres qu'on avait étendus les uns sur les autres; on en a trouvé, dit-on, plus de cent mille; c'étaient des corps de martyrs.

« Voilà des instruments de supplices, des autels, une statue, en marbre, de saint Sébastien, par le Bernin, et voici des éboulements.

« Il en arrive de temps en temps, a-t-il ajouté; aussi n'avance-t-on qu'avec beaucoup de précaution, dans ce souterrain dangereux : plus d'une fois des malheureux étrangers y sont entrés et n'en sont pas sortis.

« Il y a quarante ans qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau : soudain, derrière eux, le rocher s'éboule.

« La soirée était écoulée. On cherche le guide dans tout le couvent, on va partout, on passe devant les catacombes; ô terreur! la porte n'était pas fermée!

« On se hâte, on allume, on descend, on visite, on pénètre; on rencontre le nouvel éboulement.

« On appelle. Des cris répondent.— Mais le moyen de remuer ce rocher, de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue?

« Bientôt on n'entendit plus que des gémissements confus; tout à coup on n'entendit plus rien : on écouta encore, on écouta plusieurs fois, on n'écouta plus; on s'en fut. » — Le récit de mon guide me fit frissonner [a].

Quelle scène mon imagination se peignit derrière ce rocher éboulé! quand la lumière menaça de s'éteindre! — quand elle s'éteignit tout-à-fait! — que la femme ne vit plus son mari; que le guide ne vit plus la route; quand ces ténèbres furent devenues, pour eux, les éternelles ténèbres de la mort!—quand

[a] Voyez, dans les Appendices de ce volume, les nos XIX et XX.

ils se sentirent tous les deux dans le tombeau !

En continuant notre route, mon guide m'apprit l'histoire de ces catacombes. Il m'en parlait avec un intérêt qui prouvait son imagination et sa foi.

« C'est ici, me disait-il avec feu, que les chrétiens, persécutés par les Césars, se rendaient, vers le soir, pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfants, vieillards, riches, pauvres, tous, ici, accouraient à Dieu.

« C'est ici que la prière, commencée par un vénérable pontife, circulait d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappait vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui priaient ! Dans ce moment religieux, souvent les fidèles apportaient, au milieu de l'assemblée, les cadavres de leurs frères qui venaient d'éprouver les bras des bourreaux. On ne gémissait pas ; on ne se plaignait pas ; on ne pleurait pas, même les mères : on continuait à prier.

« Un soir, comme on priait, tout à coup on entend un grand bruit; on aperçoit une grande clarté : c'était une troupe d'impitoyables soldats, qui avaient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après avoir surpris leur proie, ils entrent; ils pénètrent : on tend la gorge; ils tuent. Seulement quelques femmes et quelques enfants ont pris la fuite. Les barbares les suivent, le fer et la flamme à la main; ils égorgent; ils massacrent; ils cherchaient encore; mais le silence affreux qu'ils viennent de faire, les saisit et les repousse. — Ils sortent, et scellent, pour jamais, ce tombeau immense, avec des rochers énormes.

« Je me trompe : ces rochers sont en vain couverts et chargés de siècles; la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule; elle entre, et recueille tous ces ossements, toute cette poussière, tous ces corps scellés dans le roc. »

Parvenu à un certain endroit, mon

guide s'arrêta; j'en eus regret. J'aurais voulu jeter, dans la profondeur de ces ténèbres antiques et sacrées, deux ou trois rayons de la pâle lumière qui guidait mes pas.

Je me suis assis alors sur une pierre, avec la permission de mon guide; et lui, continuant son discours: « Je me plais souvent à venir dans ce souterrain, essayer la nuit, la solitude et la froideur de la mort. »

C'est sous la terre qu'il faut venir penser à tout ce qui se passe sur la terre, à tout ce que les hommes y font, ou y croient faire. Que les pas des armées qui la font trembler, que la roue des chars de triomphe qui la sillonnent, que la chute des villes et des empires qui la couvrent, y font peu de bruit!

J'aime les lieux souterrains : là, détachée de tous ses sens, et seule avec elle, l'ame jouit alors de toute sa sensibilité; elle s'élève à une hauteur in-

connue. On dirait que la route du ciel est sous la terre.

C'est là qu'il faudrait que les gens du monde se retirassent quelquefois, pour panser les blessures ou de l'amour, ou de l'envie, ou de l'ingratitude. L'ambition y étoufferait.

Nous sortîmes des catacombes; et j'aurais voulu y rentrer.

LETTRE LXX.

A Rome.

L'imagination de Michel-Ange était véritablement romaine.

Il lui était impossible d'avoir des vues médiocres, quand elle regardait; comme il est impossible à un géant, quand il marche, de faire de petits pas. Elle enfantait à la fois, dans les trois

grands arts, la basilique de Saint-Pierre, le tableau du Jugement dernier, et la statue de Moïse.

Moïse est assis, tenant les tables de la loi sous un bras; l'autre repose majestueusement sur une poitrine de prophète.

Quel regard!

Ce front auguste semble n'être qu'un voile transparent, qui couvre à peine un esprit immense.

On est étonné des flots ondoyants de sa barbe, qui descendent, ou plutôt qui coulent jusqu'à sa ceinture, et l'inondent : mais le premier regard ne saisit que Moïse.

Cette barbe n'est pas dans la nature : je le veux; mais elle est dans un beau idéal.

La bouche est remplie d'expression; la pensée y attend la parole.

Homère, Bossuet, Michel-Ange, semblent avoir eu successivement la même imagination.—Est-elle éteinte?

LETTRE LXXI.

A Rome.

La *villa Adriana* est un espace d'environ dix milles, au pied des montagnes de Tivoli, où l'empereur Adrien, après avoir voyagé, pendant six ans, dans les différents royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire dans l'univers, avait fait imiter tous les monuments dont la magnificence ou la gloire avaient frappé ses regards. On y rencontrait, pendant le cours d'une longue promenade, ici le Lycée, là l'Académie, plus loin le Prytanée; dans une plaine, le Portique; sur le penchant d'un côteau, le Tempé de Thessalie; au milieu d'un bois, le Pécile d'Athènes; des bains, des bibliothèques, des naumachies, et

des théâtres. Là, étaient les Champs-Élysées; là étaient aussi les Enfers.

Le palais de l'empereur régnait au milieu de tous ces monuments, orné de tout ce que l'architecture pouvait faire alors pour la demeure du maître du monde.

C'est là qu'Adrien passa sept années entières, jouissant de lui, de la nature et des arts; se consolant avec eux des soins de l'empire; et, de temps en temps, déchargeant la tête d'un philosophe de la couronne de l'univers.

Il réduisait à ces sept années, par un calcul philosophique, le temps qu'il avait vécu.

Jamais la pensée, la puissance et la volonté romaines n'ont rien exécuté d'aussi grand que la *villa Adriana :* c'était comme un choix des siècles, des arts et du globe.

Figurez-vous le moment où, dans cet espace de dix milles, Adrien, environné des artistes, des philosophes et des poëtes, disait à tous les beaux-

arts : « Faites-moi, ici, le Lycée; là, le Portique; là, le temple de Canope. Je veux, dans ce vallon, les Champs-Élysées. Prenez de l'or, un an, et cinquante mille de mes esclaves ! »

Mais quel moment aussi que celui où la barbarie y entra, et commença, avec le temps, à ravager ! — J'y ai trouvé encore le temps.

Comment rendre l'impression que je reçus, au premier aspect de ce lieu, lorsqu'un malheureux paysan m'ouvrit la porte de bois, à moitié pourrie, qui en garde aujourd'hui l'enceinte.

Je m'avançai, pendant trois heures, le cœur serré de tristesse, seul, à travers les herbes, les ronces, les tronçons de colonnes, et les débris de murailles; je perçai cette solitude profonde, d'un bout à l'autre.

Quoi! Caracalla, les Italiens et le temps n'ont épargné ni le Lycée, ni le Portique, ni l'Académie ! ils en ont effacé la trace !

Je me mis à parcourir les restes, qu'on pouvait reconnaître encore. Je me hâtais de les considérer, comme s'ils eussent dû ne plus subsister le lendemain ; comme si, pendant la nuit, eût dû revenir Caracalla. Quelle joie lorsque mes regards parvenaient à conquérir, au milieu des broussailles, sous les bras d'un figuier ou d'un lierre, les fragments de quelque colonne !

J'allais ; j'errais ; je m'arrêtais ; j'errais encore; je ne me lassais pas de contempler ces ruines, de couleur violette, répandues sous un ciel d'azur, sur des gazons d'un vert tendre.

Je voulus aussi visiter les cent chambres où les gardes prétoriennes étaient logées. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croissant dans la pouzzolane, a pénétré ; il étendait au milieu une de ses branches, sur laquelle des rayons du soleil, s'insinuant à travers le mur, venaient assidûment mûrir ses fruits. J'enten-

dis bourdonner à l'entour quelques abeilles.

Il commençait à être tard ; le soleil allait se coucher. En m'enfonçant dans la bruyère, j'ai rencontré, près d'un temple de Jupiter, qui de moment en moment tombe, une ménagerie.

Là, je me suis reposé sous un pin, tandis que, vis-à-vis, sur une loge où jadis rugissait un lion, un rossignol chantait. Sa voix semblait accompagnée d'un ruisseau qui fuyait en murmurant sous la verdure.

J'écoutais alternativement le ruisseau, le rossignol et le silence : — j'étais charmé !

Mais enfin la nuit entra dans le désert, et me chassa.

LETTRE LXXII.

A Rome.

Je ne peux mieux rendre compte du Laocoon du Belvédère, qu'en rapportant ma conversation, sur cet admirable groupe, avec un jeune dessinateur.

J'étais occupé, depuis près d'une heure, à en étudier tour à tour, et à en goûter les beautés.

Comment, me disais-je à moi-même, M. de *** a-t-il pu écrire que la mort de Laocoon est représentée sur ce marbre, comme dans les vers de Virgile[68] ? M. de *** n'a pas lu les vers de Virgile, ou il n'a pas vu ce marbre. Dans Virgile, l'action est successive : ici, elle

[68] Énéide, liv. II, v. 301.

est simultanée. Dans Virgile, les serpents ont déchiré les deux enfants quand leur père vole à leur secours; ici, les enfants et le père sont attaqués à la fois. Laocoon pousse, dans les vers de Virgile, des cris effroyables, et sur ce marbre, il se tait. Enfin, Virgile se borne à exprimer la douleur physique; Agasias * a rendu la douleur morale. Il a fait plus : il a peint, au milieu de ces deux douleurs, le courage qui combat contre elles, et les réprime l'une et l'autre. Certainement, de ces deux auteurs, l'artiste, c'est Virgile, et le poëte, Agasias. Le premier a fait un

* Nom supposé. (*Note de l'auteur.*) [69]

[69] En effet, les sculpteurs auxquels on est redevable de cet admirable groupe s'appelaient Agesandre, Polydore et Athenodore. Ils étaient de Rhodes; et Pline, qui avait vu le Laocoon, nous a transmis leurs noms. Ce groupe fut découvert en 1506, à Rome, dans les ruines du palais de Titus, sur le mont Esquilin. Il nous fut enlevé, avec la

récit, mais le second un poëme. Virgile a eu principalement pour but d'émouvoir; Agasias a voulu plaire. Agasias a vaincu Virgile.

J'achevais dans mon esprit ce parallèle; je pensais à l'utilité dont pourrait être son développement pour l'instruction des jeunes gens; combien il prêterait à mettre dans tout son jour la différence qui existe, dans tous les beaux-arts, entre la mécanique qui traduit, et le génie qui compose; dans ce moment mes regards tombèrent sur un jeune homme, qui dessinait, à côté de moi, Laocoon.

Je trouvais son dessin pitoyable, et je me taisais.

— Qu'en pensez-vous? me dit en italien le jeune artiste.

Vénus, l'Apollon, etc. C'est une des plus grandes pertes que nous ait fait subir l'invasion de 1815. Cinq blocs de marbre composent ce beau groupe, auquel manquent seulement le bras droit de Laocoon et deux bras de ses enfants.

— Mais, lui répondis-je, vous êtes loin encore de l'original.

— Je pense comme vous, m'a-t-il dit; je ne suis nullement satisfait. Voilà la dixième fois que je copie ce groupe, et je ne passe jamais l'ensemble : cependant je copie, à ce que je crois, avec la plus grande fidélité.

— Si vous aviez copié, lui dis-je, avec la plus grande fidélité, votre dessin réfléchirait votre modèle, aussi fidèlement qu'un miroir; mais il s'en faut assurément que votre traduction soit littérale. Elle est remplie d'omissions graves, et de contre-sens manifestes. On ne peut vous reprocher, il est vrai, que votre traduction ne soit pas littérale; elle ne saurait l'être en effet. Vous ne pouvez, dans un espace si étroit, rassembler toutes les parties de votre modèle, même en petit. Il en est un grand nombre, qui ne sont que des points, et qu'on ne saurait abréger : vous êtes donc obligé de choisir entre elles et de

supposer le reste ; mais vous avez fait un mauvais choix, et vous avez mal supposé. Vous avez choisi les détails qui peignent le corps, et rejeté ceux qui peignent l'ame. Ceux que je vois sous votre crayon, c'est uniquement le corps d'un vieillard, hideux de vieillesse et de souffrance : sous le ciseau d'Agasias, c'est surtout le cœur tendre d'un père, et l'ame forte d'un sage. Aussi le Laocoon d'Agasias m'inspire-t-il une admiration sensible qui m'attache à sa douleur, tandis que le vôtre, au contraire, me révolte et me repousse.

—Mais, me répondit le jeune artiste, l'effet que je produis n'est-il pas plus naturel ?

— Sans doute, l'effet que vous produisez est bien plus naturel ; mais l'objet des beaux-arts n'est pas simplement d'imiter la nature, mais d'imiter la belle nature, non pas seulement d'affecter la sensibilité, mais de l'affecter en bien. L'artiste médiocre ne sait pas

choisir. Il prendra précisément, dans un sujet qui révolte, le côté le plus révoltant.

— Expliquez-moi donc, m'a dit le jeune homme, en quoi consistent le génie et l'intelligence qui vous frappent dans le choix de l'attitude préférée ici par l'artiste.

—Jeune homme, Agasias a été chargé de représenter, sur le marbre, le malheur de Laocoon. Il s'est dit, sans doute, à lui-même : Si je choisis l'aspect sous lequel il frappe d'abord, il fera certainement horreur ; et d'autant plus, qu'il sera mieux exécuté. Ces deux enfants et ce vieillard déchirés par deux serpents ! Qui pourra soutenir un pareil spectacle ? Il faut pourtant, non-seulement qu'on supporte celui que je veux offrir, mais encore qu'on le recherche. Il rêve, médite, descend dans son cœur ; il interroge tour à tour la sensibilité et la raison. « Le secret est » trouvé, s'écria-t-il, il faut faire dis-

» paraître l'horreur de l'action princi-
» pale, sous l'intérêt des accessoires.
» Ainsi, je livrerai bien le corps du
» vieillard à la morsure du serpent;
» mais ce corps du moins sera parfait;
» et sous les années, les morsures et
» les souffrances, on verra briller par
» intervalles une beauté majestueuse.
» Ainsi, j'exprimerai bien encore, sur
» tout le corps de Laocoon, la douleur
» physique qu'il éprouve; mais, comme
» elle révolterait, si elle paraissait tout
» entière, j'en retiendrai dans l'ame
» une partie; je mêlerai ensuite ce que
» je laisserai paraître, avec la douleur
» d'un père. Mais, ces deux enfants
» m'embarrassent. Les montrerai-je dé-
» chirés tous les deux par les serpents?
» quelle monotonie dégoûtante! et je
» dépasserai la pitié. Non, il faut mon-
» trer ces deux enfants accourant, à la
» fois, à leur père, par deux côtés dif-
» férents; les serpents les saisiront
» tous les deux, avant qu'ils soient

» arrivés : mais un seul sera leur victime, et ce sera le plus jeune; la » victime sera plus touchante. L'autre » sera simplement enlacé dans les » nœuds de l'affreux reptile; et son » sacrifice sera différé. Je tâcherai que » ces deux épisodes soient extrêmement » attendrissants, afin d'éteindre, dans » la pitié que ces enfants inspireront, » un peu plus encore de l'horreur que » doit inspirer le père; je tâcherai, en » un mot, que la pitié soit l'effet dominant du tableau. »

Regardez maintenant, dis-je au jeune homme, comme Agasias a bien exécuté un plan si sublime, et si raisonnable.

— Oui, dit le jeune homme : on voit le travail de tous les muscles tourmentés par la douleur.

—Eh! il est bien question du travail des muscles, lui répondis-je! Vous ne voyez presque jamais, vous autres artistes, que l'exécution mécanique. Vous

n'admirez presque jamais que ce que la main a fait : ce qu'a fait le génie vous échappe. Louez, j'y consens, l'exécution mécanique ; mais à sa place, c'est-à-dire après tout le reste. Qu'importerait, en effet, pour l'impression générale, que l'artiste eût négligé de faire souffrir quelques veines, eût mal rendu quelques chairs ? Que son ouvrage serait médiocre, s'il laissait l'œil d'un homme sensible, libre si tôt de quitter l'ensemble, et d'errer dans les détails ! Que son ouvrage serait médiocre, si l'ame se ressouvenait si promptement que les personnages sont de marbre, et que le ciseau les a faits ! Malheur à l'artiste qui montre son talent avant son œuvre ! Son œuvre, pour toucher à la perfection, doit être tel, que, d'abord, le sentiment puisse en éprouver tout l'effet, et la réflexion, ensuite, en découvrir tout le mérite.

Pour moi, ce qui me saisit, à la vue de Laocoon, c'est d'abord le cœur

malheureux d'un père; c'est l'ame vigoureuse d'un Sage; c'est la destinée déplorable d'un vieillard; c'est enfin (car c'est la dernière chose qui se montre) l'horrible souffrance d'un homme: c'est à la fois tout cela. Admirable mélange, qui attache tous mes regards à un spectacle qui, présenté autrement, n'en eût jamais laissé approcher un seul!

Lorsque ensuite ma réflexion cherche le mérite de l'artiste, quelle intelligence, quelle raison, quelles connaissances, quel génie, en un mot, je saisis partout!

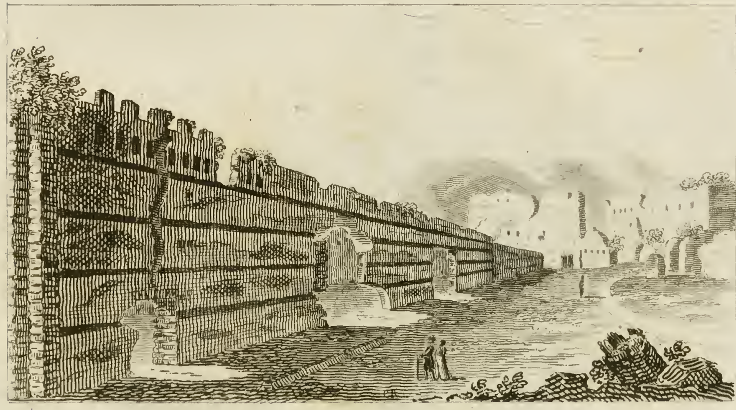
Agasias voulait montrer la douleur, la tendresse et le courage luttant ensemble, sur le corps de Laocoon. Eh bien, il choisit une attitude qui ouvre à ces trois athlètes, qui leur déploie, qui leur livre absolument tout ce corps; et cette attitude extraordinaire, comme l'artiste l'a motivée! D'abord, il fait attaquer Laocoon dans le flanc, de sorte

que tout le tronc est contraint de saillir, pour fuir à la dent qui s'acharne ; ensuite il dispose un pli du serpent au-dessus des épaules du héros ; de sorte que le héros est obligé, pour tâcher de rompre ce pli, de déployer les deux bras, et de tendre en avant la tête.

Cependant les convulsions de la douleur dérangeront cette attitude : l'artiste imagine de la fixer, en liant toute la partie inférieure du corps, des nœuds redoublés du reptile.

Voyez maintenant ce combat entre le courage et la douleur.

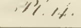
Le cri de la douleur est près de forcer ces lèvres entr'ouvertes ! Mais le courage les referme. Elles ne le laisseront point passer. Toute la surface de ce corps, en proie à la souffrance, ressemble à la surface d'une mer agitée qui bouillonne. Remarquez-vous, parmi ces regards plaintifs de la douleur, les regards de la tendresse paternelle, qui se plaignent bien davantage ?



Restes d'un Prétoire.



Pl. 14.



Restes de Logemens Militaires,

Agasias a bien su encore intéresser à la mort du plus jeune des deux enfants ! Il courait se réfugier dans le sein de son père ; un serpent s'élance, l'atteint, et, dans un nœud, dont il lie ses jambes, le soulève et l'arrête en l'air ; tandis que, d'un autre nœud, il roidit un de ses faibles bras. Enfin, le serpent, du poids d'un seul de ses anneaux, qu'il glisse sur le sein de l'enfant, le presse, le plie, l'étouffe ; l'enfant expire, en regardant son père. Regard touchant ! Mourir si jeune ! mourir ainsi ! Ce corps si délicat et si tendre, étouffé par un serpent ! mais du moins il a peu souffert.

La tragédie n'est pas finie. Le sort de l'aîné n'est pas décidé. Comment ! aucun homme, aucun dieu, ne viendra dénouer, autour des jambes de cet enfant, ces abominables reptiles ! En vain il regarde son père ; en vain ses mains essaient de rompre ces nœuds. Ses mains, hélas ! sont trop faibles ; mais

peut-être les serpents seront-ils rassasiés quand ils auront dévoré Laocoon, et sucé la vie du jeune frère. L'infortuné! Quelle attente! Le sublime artiste qu'Agasias! Il me fait penser tout cela.

Avec quel génie, encore une fois, Agasias a su faire, d'un événement si horrible, une scène si attendrissante! Il a tellement occupé mon cœur, par l'image d'incidents qui touchent; mon esprit, par le spectacle d'objets qui font penser; mes yeux, par la vue de tant de beautés, ou délicates, ou sublimes, qu'à peine ai-je aperçu les serpents.

A mesure que je parlais ainsi, que mon enthousiasme s'exhalait, je voyais le jeune artiste s'animer.

Bon, me suis-je écrié! prenez vite votre crayon, vous commencez à sentir.

Le sang-froid, ajoutai-je, n'a jamais imité que ce qu'a fait le sang-froid, c'est-à-dire des choses froides.

Artistes qui n'avez que des yeux, copiez de la matière et des cadavres : il n'appartient qu'aux imaginations sensibles de copier la vie, le mouvement et la passion.

— Mais je ne conçois pas, me dit le jeune peintre, comment il est nécessaire, pour bien copier, d'avoir du génie, du sentiment, de l'enthousiasme : il me semble que des yeux suffisent; il me semble même qu'une certaine émotion pourrait m'empêcher de bien voir.

— Mon ami, il suffit des yeux du corps pour voir et copier ce que les yeux du corps ont vu : mais ce n'est qu'avec l'œil du génie que l'on aperçoit et que l'on copie ce que l'œil du génie a découvert. Ce n'est que dans l'émotion du même sentiment qui a inspiré tels ou tels traits, qu'on pourra reconnaître ces traits. Les traits caractéristiques de l'ame ne sont visibles qu'à l'ame.

Comment voulez-vous qu'un artiste, qui ne sera jamais entré dans le dessein d'Agasias, qui n'aura pas saisi que son projet, par exemple, a été, *dans le jeu de ce muscle*, d'exprimer à la fois la force de la douleur qui l'irrite et le pousse, et l'effort du courage qui le combat et le retient, puisse concevoir ce mouvement composé; et s'il ne le conçoit pas, comment le rendra-t-il? Il omettra précisément le trait décisif; il croira même se rapprocher davantage de l'exactitude anatomique, en l'omettant : il sera près de placer un défaut, où l'artiste a placé une beauté.

Jeunes artistes, copiez beaucoup, mais imitez davantage. Ne sentez-vous pas que, pendant que votre main seule travaille, votre génie dort. Vous perdez le moment de contracter l'heureuse habitude de l'enthousiasme; vous désespérez de vous.

Vous copiez des chefs-d'œuvre, dites-vous? Non : vous copiez, dans des

chefs-d'œuvre, précisément ce qui n'en est pas. Copieriez-vous si long-temps ?

Au reste, savez-vous ce que vous devez copier ? Les élements du beau. Quand vous vous en serez une fois rendus maîtres, vous pourrez en former ensuite, à votre gré, des combinaisons, qui seront originales, et vous seront vraiment propres. Copiez le nu, sous toutes les formes, sous tous les aspects ; copiez la nature tranquille du marbre, et de la toile antique : à la bonne heure. Et puis, quand vous voudrez passionner vos personnages, au lieu d'emprunter à d'autres tableaux des affections analogues, composez-les vous-mêmes ; composez-les, pour le lieu, pour le temps, pour l'action : tout visage de passion empruntée ne peut être jamais qu'un masque. Voilà pourquoi, dans presque tous les tableaux d'histoire, les personnages sont si outrés et si froids : ce ne sont que de mauvais comédiens.

*

Le travail de copier, je le crois bien, est séduisant : il promet au jeune élève qu'il atteindra son modèle, et il ne lui demande en retour, que du temps, de la patience, du crayon et de la couleur ; il dispense de toute étude.

— Vous avez rencontré juste, me dit le jeune homme : voilà bien ce que nous pensons tous, en nous mettant à copier.

Mais comment donc apprendrai-je à devenir un grand peintre ?

— Mon ami, en devenant d'abord un poëte, un historien, un physicien, un philosophe ; car pour le mécanisme de l'art, qui est la dernière partie de l'art, elle doit occuper aussi la dernière. Sans les autres elle est inutile. Quand on ne sait ni penser, ni raisonner, ni sentir, à quoi sert de savoir parler ? A la vérité, les trois quarts des artistes ne veulent que parler : ils ne travaillent, les malheureux, que pour des organes. Vous, si vous voulez tra-

vailler pour l'esprit et pour le cœur, prenez une autre route. Commencez par cultiver et votre cœur et votre esprit : sentez *.

Ce qui a perdu les arts, c'est de les avoir traités comme des métiers, de les avoir fait embrasser aux jeunes gens, comme des professions mécaniques.

Les artistes s'étonnent et se plaignent du peu de goût des hommes éclairés pour les productions des beaux-arts; mais pourquoi, artistes, n'imitez-vous que des objets qui sont de trop dans la nature, ou qui y sont constamment? Offrez-nous une nature qui soit nouvelle, et surtout qui soit choisie. Montrez-nous les trois fils du vieil Horace, jurant à l'envi, à la voix de leur père, la ruine d'Albe et le salut de Rome. Montrez-nous Socrate enchaîné dans

* Le conseil que je donne ici est bien justifié par les Greuze, les Vernet, les Houdon, les David, les Le Brun, etc.

dans sa prison et la coupe fatale à la main, conversant avec ses disciples, comme assis à un banquet et le front couronné de fleurs [70]. Ou bien, rival heureux du Corrège, faites-nous voir encore l'Amour, qui éternellement plaira, surtout si vous le représentez sous les traits du jeune Lubormiski, armé, non de son flambeau, ni de son arc, mais seulement de sa nudité, et offrant une couronne de laurier et de myrthe.... sans doute à l'artiste dont le pinceau l'a fait naître *.

[70] Ces deux chefs-d'œuvre sont des premiers ouvrages du plus grand de nos peintres, du célèbre et malheureux David, qui depuis ajouta à ses titres pour l'immortalité, Brutus, les Sabines, Léonidas aux Thermopyles, etc. etc.

* Tout ce paragraphe a été ajouté, comme on le voit, depuis le retour de l'auteur.

Ce tableau de l'Amour, par madame Le Brun, dans lequel elle s'est surpassée elle-même, l'approche du Titien pour la vérité, et du Corrège pour la grâce.

Mais chacun veut avoir pour soi la foule, et la foule se contente aisément. Le goût du vulgaire finit où celui des connaisseurs commence. Le vulgaire quitte l'œuvre de l'art, quand les couleurs disparaissent, et que les pensées se montrent : espèce d'idolâtres, pour qui l'image est le dieu !

Dès que j'eus cessé de parler, le jeune dessinateur me remercia, et me dit, avec une ingénuité touchante : — Il est trop tard, je suis trop avancé, trop pressé surtout par le besoin, pour passer de la route que j'ai prise, dans celle que vous m'indiquez. Il soupira, et me demanda mon nom.

—Je ne vous le dirai pas, lui répondis-je; mais Homère, Virgile, et plus encore l'amour de la gloire : voilà ce qu'il est important pour vous de connaître.

Oui, sans l'amour de la gloire, on ne fait jamais rien de grand ; car on ne fait jamais d'effort.

Alexandre ne renversait, dans l'Asie,

les royaumes, qu'afin que le bruit de leur chute retentît sur la place publique d'Athènes.

LETTRE LXXIII.

A Rome.

J'ai vu le Colysée.

En passant sous l'Arc de Titus, pour y arriver, je me suis arrêté un moment. Je me suis plu à considérer la pompe du triomphe, les dépouilles des Juifs, les esclaves qui traînent le char, la douce majesté du conquérant, cette foule de Romains heureux de lui, qui le contemplent; enfin, mille empreintes du ciseau grec, plus belles les unes que les autres, et qui vivent encore sur le marbre.

J'aimais, surtout, à contempler un monument érigé par Trajan à Titus.

Pl. 11. Fig. 3.



En quittant l'Arc de Titus, on découvre, à droite, l'Arc de Constantin; à gauche, le Colysée; au milieu, la fameuse *Meta Sudans*.

Cet arc, qui fut érigé pour attester la première victoire de Constantin contre Maxence, n'atteste plus aujourd'hui que la décadence des arts sous Constantin.

On fut réduit, pour le parer, à dépouiller un Arc de Trajan de ses bas-reliefs. Quel attentat!

Je quittai bientôt cet arc. Je jetai, en passant, un coup d'œil sur les restes de cette *Meta Sudans*, qui n'arrête plus personne par la fraîcheur et le murmure de ses eaux abondantes, qu'elle répandait autrefois. Je m'avançai enfin vers le Colysée.

Le Colysée est, sans contredit, le monument le plus admirable de la puissance romaine, sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui le composent,

à cette réunion de colonnes, de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres, circulairement, pour soutenir trois rangs de portiques ; à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple, souverain de l'univers, et esclave d'un empereur.

J'errai pendant long-temps autour du Colysée, sans oser, pour ainsi dire, y entrer : mes regards l'embrassaient avec admiration et respect.

Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice qui soit debout; cependant l'imagination peut encore en relever le reste, et voir le monument en entier.

J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil ! quels tableaux ! quels contrastes ! quel étalage de ruines, et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes, l'em-

preinte de la main du temps, les autres, l'empreinte de la main du barbare; celles-ci écroulées hier, celles-là il y a peu de jours; un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes, enfin, qui de moment en moment tombent! Ici c'est un portique qui chancelle, là un entablement, plus loin un gradin; et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment, et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avaient formées, et qu'avaient unies ensemble la volonté d'un empereur, et les bras de cent mille esclaves.

C'était donc là où combattaient, dans les jours de fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyais entendre encore les rugis-

sements des lions, les soupirs des mourants, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissements des Romains.

Je croyais les entendre, ces applaudissements, pressant, encourageant, exigeant le carnage : ceux des hommes demandant aux combattants toujours plus de sang; ceux des femmes, aux mourants toujours plus de grâce.

Il me semblait voir une de ces femmes belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et d'un œil qui venait de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui des Romains était féroce ! On ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avait exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avait jetée hors des limites de la nature et de celles de l'hu-

Pl. 1. Let. 3.

Intérieur du Colysée.

manité : de sorte, qu'à la fin, elle ne pouvait plus trouver d'émotions assez puissantes que dans des conquêtes de royaumes, des combats de gladiateurs et de lions, des statues colossales et d'or, des règnes de Néron et de Caligula.

Mais, quel changement dans cette arène! Au milieu s'élève une croix, et tout autour de la croix, à d'égales distances, s'appuient sur les loges où l'on renfermait les bêtes féroces, quatorze autels consacrés à différents saints.

C'est là que, presque tous les jours, des moines débitent des sermons, et tiennent des confréries.

Le Colysée de jour en jour dépérissait : on enlevait les pierres, on le dégradait, on le souillait. Benoît XIV imagina de sauver le Colysée, en le consacrant : il le fortifia d'autels, et le couvrit d'indulgences.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques, ne s'appuient plus que sur les

noms de ces mêmes martyrs, dont le sang a rejailli sur eux.

Je me suis promené dans toutes les parties du Colysée; j'ai monté à tous les étages; je me suis assis dans la loge des empereurs.

J'aurai long-temps dans mon ame le silence et la solitude que j'ai rencontrés dans ces corridors, le long de ces gradins, sous les voûtes de ces portiques.

Je m'arrêtais de temps en temps pour écouter le bruit qu'y faisaient mes pas.

J'aimais aussi à écouter je ne sais quel bruissement sourd, plus sensible à l'ame qu'à l'oreille, occasioné par la main du temps, qui mine, dans le Colysée, de tous les côtés.

Quel plaisir encore j'éprouvais, en considérant le jour qui se retirait peu à peu de cette vaste enceinte, en voyant la nuit se glisser par les arcades, et y répandre ses ombres!

A travers ces dernières lueurs du jour, et ces premières ombres du soir, mêlées

ensemble, tout à coup j'ai vu passer une jeune femme. Elle était belle! elle était vêtue avec grâce! ses cheveux et ses vêtements étaient mollement agités par un vent frais. Elle tenait d'une main, sur son sein, un jeune enfant; de l'autre main, un faisceau de roses; sur sa tête, un panier de fraises... Le Colysée disparut.

Remis de ce léger trouble, je descendis dans l'arène. Mes regards disputèrent long-temps encore aux ombres du soir ces débris si pittoresques. Ils s'arrêtèrent sur cette pierre isolée, qui domine le plus dans les airs, et sur laquelle le dernier rayon du soleil mourait.

Mais enfin il fallut sortir, riche toutefois de mille idées, de mille sensations, qu'on ne peut recueillir que parmi ces ruines, et que ces ruines en quelque sorte produisent.

LETTRE LXXIV.

A Rome.

Madame *** m'a proposé de me mener aujourd'hui à Tivoli.

Nous sommes arrivés de bonne heure.

Tandis que Madame *** et le reste de la société étaient occupés à voir la grande cascade, la grotte de Neptune, la maison de Mécène, j'ai couru aux Cascatelles.

J'ai revu ce lieu charmant, comme on revoit un objet aimé, qu'on croyait ne plus revoir.

Après avoir tout visité de nouveau; après avoir erré partout, j'ai dit : — La soirée est belle; il est encore de bonne heure; je suis seul; offrons, ici, un sacrifice aux mânes de Délie et de Cynthie;

traduisons quelques-uns des vers de Properce et de Tibulle, dans le lieu même où, sans doute, ils ont été faits : ce lieu m'inspirera peut-être.

J'ai fondu plusieurs élégies en une, et au lieu de copier, j'ai imité. Voici d'abord une élégie de Properce.

Mais commençons par demander pardon à MM. les chevaliers Bertin et Parny, les Properce et les Tibulle de la France.

Poëtes charmants, j'ai osé cueillir des fleurs dans vos jardins, malheureusement après vous !

A CYNTHIE.

Cynthie était à Rome, et Properce à Tivoli. On était au commencement du printemps.

Peut-on être sensible, et rester à la ville ?
Des Amours aujourd'hui la campagne est l'asile ;
Aujourd'hui Junon même abandonne les cieux,
Et les vœux des mortels n'y trouvent plus les dieux.

L'Amour s'est fait berger, Vénus s'est fait bergère.
En tous lieux aujourd'hui l'on croit être à Cythère.
Salut, ô doux printemps ! hommage à ton retour !

Oh ! comme dans les bois, dans les champs d'alentour,
Comme dans nos vallons, rit la nature heureuse !
Le Ciel semble amoureux de la Terre amoureuse.
L'Aquilon cependant n'a point quitté les airs ;
L'Amour frissonne encor dans nos bois déjà verts ;
Caché dans ses boutons, le jasmin, cher à Flore,
Doute encor du printemps, et n'ose point éclore :
Mais parais, ma Cynthie, et tout va refleurir.

Dis-moi, loin de Tibur qui te peut retenir ?
Serait-ce ta santé, qui languit, qui chancelle ?
Va, c'est en l'aimant bien qu'on guérit une belle.
Fuis donc les bords du Tibre, et viens incessamment
Recouvrer la santé dans les bras d'un amant.

Que dis-je ! ô de l'amour illusion puissante !
Rien ne m'est si présent que ma Cynthie absente.
Tous mes sens sont émus ; je l'entends, je la vois :
Oui, c'est là son souris, le doux son de sa voix.
Que ma Cynthie est belle ! Elle serait, sans peine,
Des Amours, à son choix, ou la sœur ou la reine ;
Dryade au fond des bois, Naïade au bord des eaux ;
Une Nymphe bergère, au milieu des troupeaux.

Tout, dans Cynthie, est grâce, et rien n'est imposture.
Elle n'est point parée, et c'est là sa parure.

Quand Cynthie au matin (j'en atteste l'Amour)
Entr'ouvre ses beaux yeux, aussi purs que le jour,
C'est l'Aurore—ou la rose : on croit la voir éclore.

Non, mortels; c'est Cynthie, et ce n'est point l'Aurore ;
C'est l'objet enchanteur qui me tient enflammé ;
Si vous ne l'aimez point, vous n'avez point aimé.
Voulez-vous embaumer cet air que je respire ?
Laissez-là vos parfums ; faites qu'elle y soupire.
Voulez-vous m'émouvoir ? priez-la de parler.
Elle marche !... tremblez.... elle peut s'envoler !...
Quoi ! vous peignez Cynthie ! êtes-vous donc Apelle ?
Quoi ! sans être Phœbus, vous chantez cette belle !
Viens, ma belle maîtresse ; oui, viens ; ne tarde plus
A rendre à mes baisers tes appas attendus.

Aimons-nous, aimons bien; qu'aimer nous soit la vie;
Sans cesse resserrons le doux nœud qui nous lie ;
Et puissions-nous enfin, à notre dernier jour,
Tous les deux à la fois ne mourir que d'amour !

Trouvez-vous, dans ces vers, quelque trace de cette imagination ingénieusement amoureuse, qui caractérisait Properce ? car on aime avec son cœur, avec son esprit, avec son imagination, comme avec ses sens. Et c'est

ce qui fait qu'on peut aimer, également bien, de tant de manières différentes.

LETTRE LXXV.

A Tivoli.

Voici maintenant une imitation de Tibulle : ce sont des conseils aux amants.

Je veux en faire hommage aux mânes du président Bouhier, qui a fait un traité sur la Coutume de Bourgogne et une traduction de Catulle.

CONSEILS AUX AMANTS.

Venez, tendres amants, qui trouvez des cruelles!
Vénus m'a révélé comment on plaît aux belles.

Venez. La complaisance ouvre un cœur à l'amour :
Qui toujours cherche à plaire, est sûr de plaire un jour

Que l'ingrate à tes vœux se montre inexorable,
Que son cœur soit armé d'un bronze impénétrable,
(Jamais un tendre amant ne se découragea :)
Amuse, flatte, amuse.... Eh bien ! vois-tu déjà
Comme, insensiblement à tes vœux plus facile,
Elle-même à ton joug présente un cou docile ?
Le temps peut tout : le tigre à la fin obéit ;
L'eau parvient à creuser le roc qu'elle amollit.
Tu te plains qu'on diffère ; attends : le lis superbe,
Pour briller quelques jours, se cache un an sous l'herbe ;
Il faut, sur cette plaine où jaunira le blé,
Que d'un an révolu tout le cercle ait roulé.

Tu le sais, ô jeune homme ! un cœur tendre est crédule,
Jure donc hardiment, jure donc sans scrupule ;
Tu peux même attester, sans les blesser jamais,
Pallas par ses cheveux, Apollon par ses traits :
Jupiter annula, par un bienfait suprême,
Tout serment qu'à l'amour arracha l'amour même[71].

[71] Cette idée se trouve répétée dans plusieurs élégies de Tibulle et de Properce.

Nec jurare time. Veneris perjuria venti
Irrita per terras et freta summa ferunt.
TIBUL., liv. I, élég. IV.

Nulla fides inerit. Perjuria ridet amantum
Jupiter, et ventos irrita ferre jubet.
TIBUL., liv. III, élég. VII.

Non semper placidus perjuros ridet amantes
Jupiter, et surdâ negligit aure preces.
PROP., liv. II., élég. XVI.

Il est d'heureux moments, des moments où le cœur
Est ouvert sans défense, et n'attend qu'un vainqueur.
Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie.
L'occasion est une, et veut être ravie.

Ah! comme des beaux jours le vol est prompt! hélas!
On n'en vit jamais un revenir sur ses pas.
Destin tout à la fois et sévère et bizarre!
Hérissé de frimats, armé d'un sceptre avare,
L'hiver, cinq mois entiers, règne en paix dans nos champs
Et son jeune héritier, l'aimable et doux printemps,
Revient, en fugitif, visiter son domaine,
Où son peuple de fleurs ne l'entrevoit qu'à peine.
Jouis donc, ô jeune homme! hâte-toi. Ce coursier
Qui, dans nos derniers jeux, s'élança le premier,
Il languit. Tu connais le frère de Délie;
Il négligeait l'amour, le traitait de folie :
Il riait; l'âge vint. Je le vis; il pleurait.
Mais, inutiles pleurs! inutile regret!
Hélas! le serpent seul peut tromper la vieillesse,
Seul dépouiller les ans, et garder la jeunesse.

Quoique Iris ait déjà, dans les airs orageux,
De ses riches couleurs peint la moitié des cieux,
Et qu'au penchant des monts, dans le milieu des plaines,
La soif de Sirius ait tari les fontaines;
Si ta Chloé pourtant veut hasarder soudain
Un voyage peu sûr en un climat lointain,
Pars. Ou veut-elle errer sur la mer infidèle,

Prends la rame, et fends l'onde, et fais voile avec elle.
Veut-elle, au bord des eaux, séduire le poisson?
Va déployer la ligne et jeter l'hameçon.
Enfin, veut-elle, un soir, dans la plaine fleurie,
Vaincre, d'un pied léger, ton pied qu'elle défie?
Accepte. Elle s'élance; et toi, vole. Soudain,
Que ton pas ralenti lui cède le chemin,
Et, vainqueur en effet, prête-lui ta victoire.
Alors mets à profit l'ivresse de sa gloire.
Heureusement vaincu, tu peux alors oser;
Tu peux impunément cueillir plus d'un baiser,
Qu'elle défend d'abord, et puis qu'elle abandonne.
Oui: d'abord tu les prends, ensuite on te les donne;
Après on te les offre; et la coquette enfin
Les ravit sur ta bouche, en dépit de ta main.

Il est d'autres secrets, un art plus sûr encore,
Mais que n'apprend Vénus qu'à l'amant qui l'implore.
Sois simple, sois modeste. On est toujours ému
D'une rougeur candide et d'un rire ingénu.
Sache encore avec grâce et parler et te taire,
Avec timidité te montrer téméraire.
Oh! puisse dans tes yeux une larme rouler,
Qui brillera d'amour, et n'osera couler!
Enfin, que te dirai-je? Une aimable tristesse,
Un regard attendri qui conjure et caresse,
Un soupir, un silence, est souvent écouté:
C'est un rien; mais un rien peut tout sur la beauté.

Il le pouvait jadis ; mais, dans ce temps barbare,
Où l'or plaît, où l'or règne, où Vénus est avare,
On vend l'amour! O honte! on préfère à présent
Un coupable artifice à mon art innocent.
Des vers, des fleurs, des soins, prenaient une coquette.
On pouvait la séduire, à présent on l'achette.

Belles, quittez Plutus, et suivez les neuf Sœurs,
Et pour leurs favoris réservez vos faveurs.
Belles, aimez les vers; les vers immortalisent;
Vos appas, dans les vers, avec eux s'éternisent;
Et vos noms y vivront, tant qu'Hébé, dans les cieux,
Versera l'ambroisie au monarque des Dieux,
Que Vénus sourira, que la reine de l'onde
De son écharpe humide embrassera le monde.
Tout périt sans les vers. Sans cet art immortel,
Que de dieux oubliés n'auraient point eu d'autel!
Et toi-même, ô Vénus! il t'en souvient : Homère
A ta belle ceinture attacha l'art de plaire. *

* Ces vers sont tirés d'une traduction en vers des élégies de Tibulle, et d'une partie de celles de Properce, par l'auteur de ces Lettres. Elle n'a pas encore vu le jour [72].

[72] Cette traduction n'a pas été imprimée. Nous n'en connaissons, outre les élégies insérées dans ces Lettres, qu'une élégie de Properce, que l'on trouvera dans les Appendices qui terminent ce volume, n° XXI.

LETTRE LXXVI.

A Rome.

Voici quelques-unes de mes remarques sur l'État Ecclésiastique et les habitants de Rome.

Il n'y a, à proprement parler, à Rome, que trois sortes de personnes : le pape, le clergé et le peuple.

Tout le clergé est entraîné, par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la tiare inclusivement.

Tout ce qui n'est pas clergé reste en-deçà : princes, marquis, avocats, fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendiants : c'est là le peuple.

La noblesse n'a guère, à Rome, que le poids et l'éclat inhérents à l'antiquité d'origine ; elle n'y pèse point, comme ailleurs, sur le peuple, du poids ac-

cessoire et énorme de toutes les préférences pour les places, et de cette multitude inconcevable de possibilités d'opprimer.

Le clergé réunit tous les honneurs et tous les pouvoirs ; et c'est des rapports, plus ou moins intimes, avec des membres plus ou moins considérables du clergé, que découlent les importances secondaires et les considérations subalternes.

La plus grande masse des richesses lui appartient : prix du ciel, qu'il vendait autrefois.

Sur trente-six mille maisons que l'on compte à Rome, la main-morte en possède vingt mille. En effet, depuis un grand nombre de siècles, la main-morte hérite sans cesse, et elle n'a point d'héritiers. Elle doit, à la longue, posséder tout, c'est-à-dire tout envahir.

La richesse territoriale est peu de chose dans l'État Ecclésiastique. Elle ne

suffirait sûrement pas pour nourrir ses habitants. Mais Rome a ses bulles, ses cérémonies, ses ruines; elle a son nom, qui est la plus riche de toutes ses ruines.

Elle est hors d'état aussi d'envoyer aucune portion de ses denrées, ou de son industrie, au marché général de l'Europe; elle les consomme. Enfin, elle ne peut payer l'Europe qu'avec de l'or (car les indulgences n'ont plus de cours).

Ce n'est pas que si son agriculture et son industrie étaient plus florissantes, elle ne pût connaître aussi le commerce; mais elles sont l'une et l'autre dans l'abandon.

Voici un échantillon de la manière dont on cultive, dans les environs de Rome, le peu de terrain soumis à la culture.

Aux époques du labour et des récoltes, des particuliers se rendent dans une place publique, auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs. Arrivent ensuite les

*

propriétaires, qui en louent un certain nombre, et les conduisent sur leurs possessions, souvent à huit ou à dix milles. Alors, dans l'espace d'une seule journée, on exécute toute l'opération de la saison : en un jour, on laboure; en un jour, on sème; on moissonne et on récolte en un jour : ces travaux de l'agriculture ressemblent à des coups de main qu'on va faire dans les campagnes.

Le sol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art et de sueur obtiendraient toutes les productions qu'on voudrait, des sels de cette terre et des rayons de ce soleil, qui n'y font naître, aujourd'hui, que des maladies.

On évalue la population de Rome à cent soixante-dix mille ames [73].

[73] Cette population ne s'élève pas aujourd'hui à 100,000 individus. On n'en compte dans tous les États du pape que 2,425,000; la ville et la campagne de Rome figurent dans ce tableau pour 241,500. Sous le sixième consulat d'Auguste (l'an 28 avant l'ère vulgaire), le dénombrement des

On compte près de dix mille mendiants ou pauvres.

La domesticité est plus nombreuse.

Le clergé séculier ou régulier peut s'évaluer à un sixième.

On estime que le célibat de profession est tel, qu'il y a plus de cinq femmes pour un homme : voilà une des mesures du libertinage à Rome.

La culture de l'esprit est, ici, comme

citoyens romains s'élevait à 4 millions 163 mille; il monta même, sous Claude, à 6 millions 964 mille. Mais il y a lieu de croire, quoi qu'en aient dit Juste Lipse et ceux qui l'ont cité, que ce dénombrement embrassait non-seulement les citoyens de Rome, mais ceux des habitants des provinces qui avaient le titre de citoyens romains. En effet, on remarque qu'un dénombrement fait à Rome, l'an 48 de l'ère vulgaire, sous l'empire de ce même Claude dont nous venons de parler, ne constate qu'une population de 1 million 544 mille individus. La population de la ville de Rome était, en 1814, de 120,305 hab.; en 1821, de 146,000; elle n'a été, en 1823, que de 136,269, don 4,757 prêtres, moines et religieux.

celle de la terre, à peu près nulle. Aussi l'esprit n'y produit-il guère que de la jurisprudence, de la médecine, de la théologie et des sonnets.

La meilleure éducation des filles, c'est de n'en recevoir aucune.

Il y a, à Rome, dans la multitude, peu de raison, assez d'esprit, beaucoup d'imagination : les années y donnent des habitudes, et n'y donnent pas d'expérience.

Je ne remarque que ce qui domine.

LETTRE LXXVII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'Élection, comme on sait, place la tiare sur la tête du pape.

Il n'y a point de souverain en Eu-

rope dont les lois aient moins limité l'autorité : il dit, et on fait. Ses volontés sont tout ensemble des lois civiles et des préceptes religieux : chef de l'Église et de l'État, ses volontés sont sanctionnées par la crainte du bourreau et du diable tout à la fois.

Mais il s'en faut bien que l'autorité du pape ait, à Rome, toute sa puissance ; elle n'en a pas la moitié.

Le pouvoir temporel se réduit à un revenu qui est très modique; à une poignée de milice, qui n'est qu'une ridicule représentation d'état militaire ; à une bande de sbires, que l'opinion publique diffame, et qui par conséquent sont infâmes ; à une ombre de police exercée par les curés; enfin, à des tribunaux très nombreux, et par conséquent sans poids.

Ces moyens, qui composent le pouvoir temporel, déjà si faibles en eux-mêmes, sont encore affaiblis par des non-valeurs et des abus.

A l'égard de l'administration des finances, nulle intelligence dans l'application, nulle économie dans l'emploi, presque nulle comptabilité. L'administration des finances est un pillage.

Quant au pouvoir militaire, l'ombre d'une armée obéit à l'ombre d'un chef. Ni esprit militaire, ni discipline. Les sbires sont des brigands privilégiés, qui font la guerre à des brigands qui ne sont pas privilégiés. Leur chef est obligé d'entretenir, au cardinal-vicaire, un carrosse et deux chevaux. Ce mot renferme un volume.

Les tribunaux sont composés de prélats qui, en général, ignorent les lois, et s'occupent de toute autre chose. Mais ils ont des secrétaires.

La Rote cependant, qui est un tribunal d'appel, est respectable. Elle est obligée de motiver ses sentences, et de les publier sur-le-champ; mais ces décisions n'ont point de terme. On peut sans cesse revenir contre elles. Il

ne faut qu'un mot du pape : ce mot s'obtient, ou s'achète.

A l'égard du pouvoir pénal, la multiplicité des asiles (il y en a dans Rome près de sept cents), l'insuffisance ou la connivence des sbires, les crédits particuliers, la nature des galères, qui sont très douces et très mal gardées, n'en font qu'un épouvantail.

J'ai oublié de dire que toutes les maisons où les cardinaux ont fait poser leurs armes, mettent les créanciers à l'abri des exécutions judiciaires. Ces sortes d'asiles sont en grand nombre; quelques cardinaux en trafiquent. L'impunité, à Rome, est un revenu.

Le pouvoir de la religion a conservé un peu plus de force, mais il en a perdu beaucoup, par trois causes également puissantes, la multitude des indulgences, la facilité des absolutions, et l'habitude.

D'après cet exposé du gouvernement de Rome, il semblerait que Rome doit,

comme état politique, toucher à sa ruine; comme état social, être travaillé par mille désordres; comme état civil, être en proie à toutes les misères : chose incroyable, et pourtant vraie, Rome est, peut-être, l'état politique le plus en sûreté, l'état social le plus calme, l'état civil le moins malheureux.

Mais comment expliquer ce phénomène? Par la prépondérance de l'action des causes morales ou cachées qui tendent à la sûreté, à la paix et au bonheur, sur l'action des causes physiques ou apparentes qui tendent à la dissolution, au désordre et au malheur.

Je tâcherai demain d'expliquer ceci.

LETTRE LXXVIII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'État Ecclésiastique, sans troupes, sans argent, presque sans population, sans moyens d'attaque et de défense, et au milieu d'états qui le convoitent, semblerait devoir être toujours prêt à tomber sous la conquête.

Mais voyez comme, à l'envi, les causes morales, ou l'étaient, ou le redressent. Voyez la jalousie de ces mêmes états voisins, qui les tient tous en arrêt; voyez les opinions religieuses, qui donnent à Rome, dans l'univers entier, des soldats; voyez enfin l'intérêt politique des princes chrétiens, veiller à la conservation d'un despo-

tisme sur lequel s'appuient tous les autres ; qui, en mettant tous les trônes dans le ciel, leur épargne des troupes et de l'or ; qui, enfin, possède et prête ou vend à tous les souverains cette parole, qui vaut des armées : « L'autorité » vient de Dieu [74]. »

C'est à tort qu'on prétendait que l'autorité spirituelle du pape pourrait être séparée de son autorité temporelle.

Il est incontestable que c'est la couronne du monarque qui soutient la tiare du pontife : les séparer, ce serait les briser.

La force physique est la base nécessaire de tous les pouvoirs moraux, qui ne sont, à vrai dire, eux-mêmes, que des pouvoirs physiques aussi, mais compliqués et secrets.

L'autorité temporelle du pape ne périra vraisemblablement que lorsqu'il

[74] Saint Paul, ép. aux Rom., ch. XIII, v. 1, s'exprime ainsi : « *Non est enim potestas nisi a Deo.* »

n'y aura plus que de la religion sans superstition.

Que de durée cette menace lui accorde encore ! car il sera peut-être impossible à la religion et à la philosophie de purger de toute superstition le catholicisme.

La faiblesse naturelle de l'esprit humain, l'ignorance invincible des dernières conditions de la société, la puissance de l'habitude, l'intérêt de plusieurs passions, empêcheront toujours que la religion chrétienne ne s'épure parfaitement; qu'elle ne se relève vers le ciel, d'où elle est descendue, et ne retourne à ces idées simples et sublimes auxquelles les hommes vulgaires ne sauraient atteindre.

Mais, dira-t-on, l'État Ecclésiastique est aujourd'hui si faible ! Il n'a jamais été si stable que depuis qu'il est si faible. Il n'a plus rien à redouter désormais, car désormais il n'est plus à craindre.

LETTRE LXXIX.

A Rome.

Suite de la précédente.

La tranquillité qui règne à Rome peut s'expliquer aisément.

Quoique le pape ait dans ses mains un pouvoir absolu, il est peu dans le cas d'en abuser : il n'est pas né prince ; la couronne est pour lui une bonne fortune, un accessoire de la tiare, une des fonctions de la papauté, un dépôt plutôt qu'une propriété ; et ordinairement il est vieux. D'ailleurs, on ne prend tout d'un coup ni des besoins, ni des habitudes, ni des talents, ni des idées : on les acquiert, et, à un certain âge, avec peine.

Une grande considération retient encore les papes qui seraient tentés d'opprimer : pour se faire respecter comme pontifes, il faut qu'ils se fassent aimer comme rois.

Le despotisme des papes consiste bien plus à ne pas user de leur pouvoir qu'à abuser de leur autorité.

La faiblesse est presque la seule tyrannie des papes.

Or, celle-là cause bien moins de trouble ; elle donne le temps à la nation de gagner un nouveau pontificat.

Le haut clergé n'a pas d'intérêt non plus à troubler l'ordre établi.

L'autorité du pape, douce et légère en elle-même, n'appuie presque pas sur lui. L'opinion d'ailleurs, qu'elle est sacrée ; celle qu'elle est nécessaire ; celle qu'elle est momentanée : ces trois opinions la soulèvent.

Enfin, l'ambition et l'espérance d'exercer quelque portion de cette autorité dans le moment, et de l'exercer en

entier quelque jour, achèvent de lui ôter toute sa pesanteur, en lui laissant tout son poids.

Et comment les cardinaux seraient-ils tentés de rétrécir la tiare? Ils ne sont rien, dans l'état, auprès du peuple, auprès du clergé, auprès du souverain, ni même dans l'Europe entière, par ce qu'ils sont, mais uniquement par ce qu'ils peuvent être : ils ne diminueront donc pas ce qu'ils peuvent être; ils ne diminueront donc pas le pape.

A l'égard du peuple, une foule de causes morales courbent son obéissance, comme sa foi, sous le joug pontifical. Il a un maître absolu; mais il n'en a qu'un; il croit le tenir de Dieu; il en change souvent : la tiare est trop loin de lui.

Si le peuple, à Rome, demeure en paix, quoiqu'il ne soit ni prévenu par la police, ni réprimé par la justice, c'est que l'absence des causes de dés-

ordre y remplace les moyens de l'ordre.

Rien de plus rare, à Rome, que les vols caractérisés, que les effractions, que les mouvements populaires : seulement un grand nombre de coups de couteau.

Ils ne causent jamais ni mouvement, ni horreur : on les voit donner de sang-froid, on les raconte de sang-froid. Le meurtrier ne passe ni pour méchant, ni pour dangereux, ni pour infâme. — Sans doute, dit-on, on l'a provoqué.

L'usage du couteau est le duel de la populace.

On le regarde comme une portion de la justice, laissée au peuple. Il ne passe guère d'ailleurs la vengeance, qui est modérée par la crainte même de la vengeance.

C'est la vengeance, à Rome, qui fait la police.

On pourrait assurément, si l'on voulait, ôter le couteau au peuple, réunir

à la justice souveraine cette branche égarée de la justice criminelle : il suffirait de supprimer les asiles, de surveiller les galères, et de ne plus arracher aux mourants des mots douteux qui pardonnent ; car ici l'assassinat au couteau est tellement regardé comme un crime privé, que le pardon de l'assassiné désintéresse absolument la justice souveraine.

Le peuple y gagnerait-il ?

Le couteau fait, il est vrai, parmi le peuple, quelques victimes ; mais il prévient l'oppression, qui en fait encore davantage. Il hâte quelques morts, mais il diminue les malheurs.

Un grand qui peut opprimer, et un petit qui peut se venger, sont à peu près à deux de jeu.

Je suis loin cependant d'approuver l'usage du couteau ; j'énonce ce qui, dans un mauvais ordre de choses, paraît être le moins mal.

Je reviens à la rareté des vols.

Le nombre des besoins physiques, qui conseillent le vol, est beaucoup moindre à Rome que partout ailleurs.

La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains; mais, rassasiés et vêtus de la fécondité et de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre.

La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état, précaire partout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient : c'est ici un état assuré. Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse et à qui non-seulement elle ne donne le présent, mais ne garantisse aussi l'avenir.

Un homme, une femme, un enfant, n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais. Et que faut-il de plus à un mendiant? Dégradé, ou par la mi-

sère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit : dès qu'il l'a, il est heureux... comme son chien.

Il y a plus de mendiants à Rome que partout ailleurs ; ils abondent de tous les côtés ; le pélerinage en dépose un très grand nombre.

Tout ici leur est ouvert ; il leur est permis de chercher partout la charité, de la poursuivre partout : ils entrent dans les cafés, et ils en sortent comme des animaux domestiques. La délicatesse souffre et murmure ; mais l'humanité dit à la délicatesse : Ce sont des hommes.

Une raison qui prévient encore la fréquence des vols privés ou publics, c'est l'absence du luxe, et surtout du plus contagieux, du luxe effronté qui brille.

Il faut moins de superflu, à Rome, que partout ailleurs.

La richesse y sert peu les ambitions,

qui toutes doivent passer par l'état ecclésiastique, et sont forcées d'y rester.

D'ailleurs, tout le monde est connu : moins d'espérances par conséquent d'en imposer par du faste, moins de besoin par conséquent de faste, et par conséquent de crimes.

Le superflu coûte plus de grands crimes que n'en coûte le nécessaire.

La misère, la paresse, l'ambition, le besoin des femmes, peuvent donc, à Rome, se passer de voler.

Je dis aussi le besoin du sexe, parce qu'ici le climat et les mœurs fournissent suffisamment des femmes, même au caprice.

La débauche privée est si grande, qu'on ne connaît point la débauche publique; elle n'est pas nécessaire : ainsi, dans certains pays, la pauvreté est si générale, qu'il n'y a point de mendicité.

Il se commet pourtant des vols, mais ce sont plutôt des tentations et des fa-

cilités du moment, que des coups de main combinés.

On voit pourquoi les assassinats sont rares. Les besoins de voler sont peu actifs et peu nombreux, et les peines contre le vol ne sont pas sévères.

Pourquoi, maintenant, la mauvaise distribution de la justice et la mauvaise économie politique ne lassent-elles jamais la patience du peuple ?

Il faut distinguer les querelles judiciaires du peuple, de la populace, des petits bourgeois, et les querelles judiciaires des états plus importants.

Les premières roulent ordinairement sur des minuties, et, montrant tout d'un coup la justice, obtiennent en général des jugements assez justes, ou dont l'injustice est si subtile qu'elle échappe aux yeux du vulgaire.

Quant aux autres différends, leur décision n'intéresse que peu de monde ; et, d'ailleurs, l'équité et l'iniquité de ces décisions peuvent aisément rester

cachées dans la complication des intérêts et des formes, ou dans l'obscurité des droits.

De toute l'administration politique, la seule partie qui affecte vraiment le peuple, c'est celle qui le touche immédiatement, c'est-à-dire le prix des denrées.

Quand les denrées haussent, le peuple murmure. Que fait alors le gouvernement ? Il écoute; et si le murmure ne devient pas un cri, il va son train; il se garde seulement de verser cette dernière goutte, qui seule fait répandre les vases d'iniquité comme tous les autres.

Le peuple vient-il à crier, le gouvernement baisse le prix; mais il diminue la mesure : le peuple romain est content.

Voilà le peuple romain, les peuples, le peuple.

Celui-ci est plus patient, parce que les autres n'espèrent que dans le temps, mais lui dans le lendemain. Un pape

est toujours pour lui un roi qui se meurt.

Aussi le plus grand tort que les papes puissent avoir avec les Romains, c'est de vivre trop long-temps, de retarder le tirage d'une loterie où tout le monde a des billets, et qui a des lots pour tout le monde. Les cardinaux y ont des billets de pape; les prélats, des billets de cardinaux; les abbés, des billets de prélats; la noblesse, des billets de crédit; certaines personnes, des billets d'emploi; les marchands, des billets de vente; les artisans, des billets d'ouvrage; les mendiants, des billets d'aumônes : tous, des billets de changements, de spectacles et de fêtes. Pourquoi donc cette joie, cette folie, cette ivresse d'un bout de Rome à l'autre? Rome a-t-elle remporté quelque victoire? — Oui : un pape est mort.

LETTRE LXXX.

A Rome.

Suite de la précédente.

Maintenant, comment le peuple est-il heureux, sous le joug d'une autorité absolue, sous l'influence de tant de puissances secondaires, sous l'action continuelle de la pauvreté, en proie à tant de défauts et de vices d'une administration détestable?

Qu'il obéisse, à la bonne heure : l'habitude, la patience, l'espoir, la religion, ont séparé à Rome, par un assez grand intervalle, l'oppression et la révolte.

Mais que ce peuple obéisse gaiement!

Vous avez déjà vu que l'autorité absolue du pape ne pouvait peser beau-

coup sur le peuple. L'influence des grands sur sa destinée est encore moins oppressive.

Il règne dans tous les rapports des grands avec les grands, et des grands avec les petits, une aménité, une facilité, une cajolerie universelles : cela vient de ce que la fortune exerce ici tous ses caprices, et ordinairement en secret et en silence, par des valets, des moines, des secrétaires, ou par des femmes. On ne sait donc, au juste, avec qui l'on a affaire, le prix de celui avec qui on traite, l'influence de ce passant qu'on salue. Peut-être demain, ce pauvre prêtre sera-t-il prélat ; ce pauvre prélat, cardinal ; ce pauvre diable, le secrétaire ou le valet d'un homme en place ? Dans le doute, tout le monde ménage tout le monde ; dans le doute, on prodigue les paroles de bienveillance, les sourires de protection, les serrements de mains d'amitié : tous les visages font la cour à tous les visages.

Les Romains ont une merveilleuse facilité à changer de visage, ou plutôt ils n'ont pas besoin d'en changer : les meilleurs masques du monde, ce sont des visages italiens. Cependant leur pantomime outre tout, les gestes, les paroles, les regards, de sorte que, pour la rendre trop significative, ils la rendent insignifiante. Aussi les Italiens, entre eux, ne croient-ils jamais ni le visage, ni la parole, ni l'accent même : ils ne croient que l'événement.

Voulez-vous connaître la conduite d'un cardinal en visite chez un autre cardinal, surtout quand ce dernier est en place ? En entrant dans la première antichambre, où sont les valets, il salue ; dans la seconde, où se tiennent les valets de chambre, il sourit ; dans la troisième, où sont les gentilshommes, il prend la main ; dans la quatrième, où se trouve l'introducteur, il salue, il sourit, il prend la main, et il cause. Enfin, il entre chez son collègue : ce

sont en apparence deux amis qui s'embrassent, et en effet deux rivaux qui voudraient s'étouffer.

Cette politique nécessaire de ménagements met donc ici les petits à l'abri des oppressions dont, ailleurs, les lois mêmes ne les défendent pas.

Enfin, à Rome, la médiocrité des fortunes rapproche les individus et les états : toutes les têtes presque se touchent. Il faudrait donc que le despotisme fût bien adroit, pour n'en frapper précisément qu'une.

LETTRE LXXXI.

A Rome.

Suite de la précédente.

Achevons d'expliquer le bonheur des Romains, fondé (comme on vient de le voir) sur un esclavage politique apparent, et sur une liberté très réelle.

Aucun de leurs besoins physiques n'a le superflu; mais ils ont tous le nécessaire, et peu est le nécessaire.

La faim est sans énergie. Un repas suffit par jour; et des fruits, des légumes, du petit poisson, peu de viande, suffisent à ce repas unique.

La soif demande et consomme très peu de vin, mais beaucoup de citrons et de glace.

Quant à l'habillement, le climat et le costume le reduisent au vêtement : toute personne qui n'est pas nue est vêtue.

Le besoin des sexes trouve dans le cicisbéisme, aliment ; dans les mœurs, facilité ; dans la religion, indulgence.

Il est un besoin particulier, qui n'est pas compris dans la liste des besoins de l'homme, peut-être le plus impérieux de tous, qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine, et qui cependant a peu fait jusqu'ici l'objet de la législation, et même de la philosophie : c'est celui qu'éprouve l'homme d'épuiser son activité, c'est-à-dire de dépenser le superflu de vie qui lui reste après la satisfaction des premiers besoins.

Il est constant que ce trop de notre existence, si je peux m'exprimer ainsi, comprimé en nous par la contrainte ou par le défaut d'exercice, cause infailliblement ce malaise qu'on nomme en-

nui, et qui devient un tourment affreux.

C'est pour prévenir ou combattre cette modification douloureuse, pour échapper à l'ennui, que l'homme civilisé fait partout plus ou moins d'efforts, qu'il invente et cultive la foule des arts, se perfectionne ou se déprave, qu'il remue l'univers, et qu'il remplit les histoires.

Mais ce besoin est plus ou moins impérieux dans les différents degrés de civilisation, et sous les différentes températures.

A Rome, par exemple, le climat le réduit beaucoup, ainsi que les autres besoins.

D'ailleurs, les circonstances politiques, loin de le cultiver, de le développer, de l'augmenter, comme elles font parmi d'autres peuples, concourent, au contraire, avec le climat, à le restreindre encore davantage.

Vous voyez, en effet, que la politi-

que européenne se retire de plus en plus de l'État Ecclésiastique, comme la mer de ses rivages.

Cet état reste bien, si vous voulez, dans le territoire de l'Europe; mais il n'est presque plus dans sa société; il ne représente plus sur le globe. Il n'a donc plus de part à son mouvement général, ni à son commerce habituel, ni à ces électrisations fréquentes des orages politiques, qui entretiennent, qui irritent, qui développent la sensibilité des nations.

Ainsi, le besoin de consommer son activité, réduit, chez les Romains, par ces deux causes, n'exige point tout cet espace qu'il lui faut ailleurs, pour s'exercer et se satisfaire : il ne lui faut pas tous ces divers champs de la philosophie, de la littérature et de la politique.

Le peu de superflu qui leur reste de leur existence, après la satisfaction des premiers besoins, ils le dépensent en

sommeil, en amour, en vanité, en disputes théologiques et en processions.

On passe du dîner au sommeil. On dort jusqu'à six heures du soir; ensuite on ne fait rien, ou on fait des riens. La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les ateliers se ferment; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin; on va à la promenade, dans la rue du Cours; à la conversation, dans les coteries; à la collation, dans les auberges. Les esprits, même les plus graves, s'abandonnent jusqu'au lendemain.

Chaque soirée est une fête publique, à laquelle préside l'amour. Il n'est pas fort raffiné. Les sens parlent aux sens, et ils se sont bientôt entendus; ou bien la vanité à la vanité; rarement le cœur et l'imagination, à l'imagination et au cœur.

Il y a tant de bonnes fortunes à Rome, qu'il n'y a point de bonnes fortunes.

On ne trouve ici, dans les mœurs, ni

des hommes privés ni des hommes publics, cette moralité, cette bienséance dont les mœurs françaises sont pleines.

Le beau moral est absolument inconnu. Ce qu'il y a de bien, on ne le doit qu'à l'instinct, au bon sens, à la coutume. Or, c'est pour atteindre à ce beau moral dans tous les genres, que la sensibilité est le plus tourmentée; qu'elle est en proie aux contentions de l'esprit, aux émulations de l'ame, aux scrupules de la conscience; qu'elle pare avec tant de rafinement et de peine les écrits, les discours, les passions, enfin toute la vie publique et privée.

Rien de tout cela à Rome.

La vie, pour la plupart des individus, n'y a que de la vieillesse et de l'enfance. Les autres saisons lui manquent.

Deux choses ajoutent singulièrement au bonheur des Romains. La religion, par ses absolutions, leur couvre toujours le passé, et, par ses promesses, leur colore toujours l'avenir. C'est le

peuple qui craint le moins, et qui espère davantage. Il a la religion la plus aveugle, et en même temps la plus commode. Qu'il assiste régulièrement à des cérémonies religieuses, c'est-à-dire à des spectacles, et qu'il prononce habituellement certaines paroles, il a le ciel.

Il n'a pas besoin de travailler ses sentiments et ses idées, et de se battre toute la vie avec les passions. La température de sa religion est aussi douce que celle de son ciel.

Le Romain, n'ayant qu'une sensibilité médiocre et toujours vague, est très rarement malheureux, et ne l'est jamais beaucoup.

Ce n'est pas que sa sensibilité ne puisse être poussée à tous les extrêmes, comme celle des femmes; sa faiblesse même l'en rend susceptible : mais il faudrait que les ressorts qui l'y auraient poussée demeurassent constamment tendus.

Vous savez ce qui est arrivé à Rome, il y a deux mille ans, lorsque l'ambition de la conquête du monde s'y détendit. Tout se relâcha à la fois; en peu de temps l'empire de l'univers fut dissout. On vit les derniers empereurs et les papes.

La Rome ancienne n'était qu'artificielle. La Rome de la nature est celle-ci.

Voilà Rome, comme la veulent son ciel et sa terre; la voilà, comme ils l'ont faite, toutes les fois qu'ils ont été libres.

Jamais les Romains actuels n'auront ce degré d'esprit et d'imagination que donne la tension de la fibre qui, dans les mœurs ou les arts, trouve l'énergique et le passionné, et qui atteint au sublime. Ils n'auront que celui qui est en-deçà, et qui rencontre uniquement l'abondant, le facile et le disert.

Enfin, ils n'auront plus de vrai génie, qui n'est ordinairement produit que par irritation, si je peux m'exprimer ainsi.

Ils n'en auront du moins que par accident.

Mais qu'on ne s'y trompe point : ce qui embellit un peuple au regard des autres peuples, n'est pas ce qui le rend fortuné.

Il en est des peuples comme des individus, qui sont presque toujours misérables par les mêmes qualités qui leur donnent de l'éclat et qui les font envier.

En dernière analyse, les Romains ressemblent beaucoup à ces hommes médiocres, paisibles et obscurs, dont le sort ne tente qui que ce soit, qui ne sont ni aimables ni utiles, à qui on ne voudrait pas ressembler, avec qui on ne voudrait pas vivre; mais qui pourtant sont heureux.

LETTRE LXXXII.

A Rome.

Que ces ames trop sensibles, qui craignent tout ce qui rappelle à l'amour, n'entrent jamais, à Rome, dans l'église de la Victoire : elles y verraient la statue de sainte Thérèse, par le Bernin.

Thérèse est à moitié couchée; tout son corps s'abandonne..... son regard, ses traits, surtout ses mains et ses pieds, languissent......

Ma pensée commence à rougir; détournons-la.

Et on appelle cette église, l'église de la Victoire !

Si quelque passion a troublé la paix de votre ame, allez à la fontaine de Moïse, et arrêtez-vous devant ces deux lions qui reposent,.... et qui, de leur

gueule entr'ouverte, laissent échapper deux ruisseaux sur le marbre. Le repos de ces lions vous calmera.

C'est bien là le repos d'un être puissant! Toute l'existence de cet animal est en paix. Comme cette patte, repliée devant lui, a oublié ses griffes! elle semble entièrement désarmée.

Mais quel génie, quel art, quel ciseau ont animé, en lions, ces deux blocs de marbre noir?

L'art sait faire du repos, mais c'est ordinairement celui de la mort: celui-ci est le repos de la vie.

LETTRE LXXXIII.

A Rome.

J'ai dit, dans une de mes précédentes lettres, que les curés étaient ici un des moyens du gouvernement politique.

Les curés sont au nombre de quatre-vingt-dix. Leur ministère en fait de vrais commissaires de police.

Sur la plainte d'un curé, on est saisi et emprisonné : je parle du petit peuple; car les gens un peu distingués savent se défendre; c'est ici comme partout.

Le petit peuple a pour lui, à la vérité, le couteau, avec lequel il peut imposer aux curés trop despotiques, et il leur impose en effet. J'ai vu un curé qui, crainte du couteau, n'osait sortir de chez lui.

Voici un exemple du despotisme civil et religieux que peuvent exercer les curés.

Tous les catholiques sont obligés de communier à Pâques. Sous quelle peine? de ne pas communier : sous peine d'excommunication !

Quelque temps après Pâques, les curés font la liste des paroissiens réfractaires, la remettent au gouverne-

ment ; et, le jour de la Saint-Barthélemi, toutes les listes se publient, avec un décret d'excommunication que le pape fulmine alors.

Un curé criait, devant moi, au scandale contre un pareil usage. « Pour moi, me disait-il, je n'envoie jamais de liste ; mais, si quelqu'un de mes paroissiens n'a pas fait son devoir, après l'avoir averti en particulier, après l'avoir fait appeler à la porte de l'église, je le fais conduire en prison ; il faut bien alors qu'il communie. J'en tins un six semaines en prison, l'année dernière ; il finit par communier. »

Ce curé me conta ensuite un phénomène religieux digne de remarque. Le pape ordonna, il y a deux ans, une mission générale dans Rome, avec force indulgences. C'était en actions de grâces pour une récolte extraordinaire. Le nombre des non-communiants s'éleva si haut, cette année, que le pape prudemment défendit la publication des

listes, et n'excommunia personne. Il craignit le scandale du nombre, il eut peur de l'accroître, en le faisant connaître.

—Mais pourquoi, dis-je au curé, souffrez-vous toutes ces superstitions grossières, qui déshonorent ici le culte divin, et qui le compromettent ailleurs? — Pour faire passer avec elles un peu de religion, me répondit-il.

— Ah! ah! lui dis-je, vous faites donc comme Molière, qui donna le Médecin malgré lui, pour faire passer le Misanthrope. Notre bon curé se mit à rire, et repartit : « Ce peuple-ci n'a » que des sens ; une religion épurée » n'aurait pas pour lui assez de corps : » il faut qu'il la touche, qu'il la palpe, » qu'il la voie; il faut donc qu'elle soit » mêlée de superstition. »

Je reprochais encore au curé son indulgence extrême pour la débauche. — Si nous sommes, me répondit-il, si faciles à l'amour, c'est dans l'intérêt

même de la religion ; plus sévères sur cet article, elle serait abandonnée : nous avons fait, plus d'une fois, des essais de rigueur qui ont fort mal réussi.

— Vous êtes encore païen, lui répliquai-je : vous sacrifiez au soleil.

— Il est vrai ; au soleil et au célibat. Le célibat obligé est si considérable ici qu'il faut bien avoir pour lui des égards : il serait dangereux de le désespérer.

J'ai été témoin, hier au soir, d'une dévotion singulière : j'ai vu une quantité prodigieuse de peuple qui montait à genoux les degrés d'*Ara Cœli ;* chacun marmottait quelques prières, celui-là pour gagner à la loterie, celle-ci pour obtenir un mari, un jeune homme pour attendrir sa maîtresse ; car tels sont, m'a assuré notre bon prêtre, les objets des prières du peuple. Là-dessus je me mis à rire. — Que voulez-vous, me dit le curé ? Pendant ce temps-là

ou ne fait pas de mal, et la religion subsiste. — Et votre revenu, monsieur le curé.

LETTRE LXXXIV.

A Rome.

Le Guide a représenté allégoriquement le Lever de l'Aurore, sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez tôt pour voir l'Aurore, prêtez l'oreille.

Tandis que la nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant, par intervalles, de l'écume des flots qui bouillonnent, jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblêmes ingénieux et brillants des nuages qui l'accompagnent, et tenant

dans ses mains des fleurs, tout à coup dans les airs, rougissants par degrés autour d'elle, paraît l'Aurore. Elle s'avance en regardant derrière elle, d'un œil attendri, le soleil, qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant, la regarde : l'Aurore et le Soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre; ils s'entrevoient à peine un moment, dans les beaux jours. Cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil. Les plus jeunes filles de l'Aurore, les premières Heures, si ressemblantes à leur mère, et si semblables entre elles, se tiennent en riant par la main autour du char; tandis que, planant entre la déesse et les coursiers, l'Amour porte le flambeau du Soleil? l'Amour le secoue sur l'univers, et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau! L'Aurore, de jour en jour, est plus pâle;

elle n'a plus ses doigts de roses; elle sera réduite, avant peu, à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant, il offre cependant des taches. L'Aurore a l'air trop sérieux; elle n'est pas assez svelte; les larmes qui tremblent au bord de sa paupière ne sont pas assez amoureuses. Elle devrait glisser dans les airs, et elle marche. Pourquoi ces fleurs unies en bouquet? Ces roses sont beaucoup trop dans sa main; — il ne s'en échappe pas une seule.

C'est La Fontaine qui avait vu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

La tête sur un bras, et son bras sur la nue,
Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas [75].

N'est-ce pas là l'Aurore et La Fontaine?

[75] Voici les vers de La Fontaine : ils sont tirés du cinquième fragment du Songe de Vaux. Ils ne

LETTRE LXXXV.

A Rome.

J'AI laissé aujourd'hui les statues, les tableaux, les palais, les obélisques; et je suis venu, dans les jardins de la villa Borghese, me reposer d'admirer.

Je suis, depuis trois heures, avec la nature, dans ces jardins.

Je viens de voir passer un charmant troupeau de biches, errantes, comme

sont pas relatifs à l'Aurore, quoiqu'ils lui conviennent fort bien :

Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée:
Cette divinité digne de vos autels,
Et qui, même en dormant, fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas;
Fleurs que les seuls Zéphyrs font voler sur leurs pas.
. . . .
Qu'elle est belle à mes yeux, cette Nuit endormie!

moi, dans cette enceinte. En me voyant elles se sont arrêtées toutes; elles ont tourné toutes ensemble, à mon regard, leurs jolies têtes; puis reprenant tout à coup leur course, elles m'ont offert mille pieds délicats et vites, qui, sur la tige des fleurs et la pointe des gazons, semblaient, si j'ose parler ainsi, dévider avec volubilité leur fuite.

Montons sur cette éminence. Quel admirable coup d'œil! Je vois la Campagne de Rome.

Comment n'être pas charmé en voyant dans ce vaste tableau la réunion de toutes les cultures; le contraste de toutes les couleurs; le mélange d'une foule de chaumières et de châteaux; tout le printemps qui finit et tout l'été qui commence; ces lointains qui unissent la terre et les cieux; ces aspects tellement fugitifs que deux regards les trouvent changés; cette vapeur bleuâtre qui voile le penchant des monts; cette neige éclatante, dont leur sommet étin-

celle ; et, au milieu de tous ces objets, des pins, des peupliers, des cyprès qui, parmi les tombeaux et des aqué-ducs en ruines, s'élèvent, et semblent découper l'horizon.

Mais j'aime encore mieux ce bocage retiré, où je suis assis maintenant; seul et me sentant seul ; du papier et une plume auprès de moi; le ciel le plus pur sur ma tête; à droite, à gauche, les arbustes les plus riants et les plus sombres : tandis que, du milieu de ces groupes verts, le superbe porphyre, montant hardiment en colonne, porte, sur son brillant sommet de pourpre, des statues d'un marbre éclatant.

Mais j'aperçois une colonnade. Levons-nous maintenant, et promenons-nous.

Voilà des statues antiques. C'est Vénus; c'est Apollon; c'est un Faune. Toi qui te caches au milieu des myrtes, comment te méconnaître, Amour!

Voilà aussi des inscriptions funérai-

res, gravées sur des tablettes de marbre, qui sont incrustées dans le mur :

A UN PÈRE ET A UNE MÈRE QUI M'ONT AIMÉ.

A MON ENFANT.

A UNE SOEUR QUI M'ÉTAIT CHÈRE.

Charmante retraite! comme on est bien caché ici, dans le sein même de la nature !

Mais quel bruit agréable et doux s'insinue insensiblement dans le silence qui m'environne? C'est le concert enchanteur du soir, des rossignols qui exhalent leurs derniers accents, des colombes qui murmurent leurs derniers baisers, des oiseaux qui s'enfuient devant la nuit qui les menace, des zéphyrs qui quittent les calices tremblants des fleurs qu'ils ont fait éclore aujourd'hui, enfin, de toutes les eaux qui, dans ce jardin immense, ou ruissellent, ou jaillissent, ou tombent sur les gazons et les marbres.

Que ne puis-je voir paraître dans ce

moment tous mes enfants ; les voir tous accourir, suivis de leur aimable mère, belle de ses vertus et de ses enfants, et remplir à la fois mon cœur de cris de bonheur et de joie !

Que j'aurais de plaisir à voir *Emmanuel*, *Auguste*, *Adrien*, *Fanny*, *Adèle*, *Éléonore* [76], se répandre dans ces bosquets, fouler à l'envi tous ces gazons, s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir, et, dans leurs jeux folâtres, remplacer, sur la mousse et les fleurs, les zéphyrs et les papillons !

[76] Enfants de l'auteur de ces Lettres. Le premier s'est fait une réputation distinguée par des ouvrages gracieux, et même par des poésies d'un genre énergique et sévère ; Charles a saisi le ciseau avec habileté, et s'est fait un nom illustre par sa belle statue d'Ajax, et quelques autres ouvrages qui lui ont ouvert les portes de l'Institut ; Adrien est président à la Cour royale de Paris ; Auguste fut tué à Saint-Domingue, lors de l'expédition du général Le Clerc ; Fanny est devenue Mme Du Paty de Clam ; Adèle, Mme Moysant ; Et Éléonore, Mme Élie de Beaumont.

*

Je prendrais un moment *Charles* avec moi ; je le menerais, là-bas, sous ces lauriers, devant ces statues de Brutus, de Caton et de Cicéron ; et là, je tâcherais d'échauffer un peu sa jeune ame, en lui parlant, avec ces marbres, des ames de ces trois grands hommes.

Rêve trop aimable ! Ils sont à trois cents lieues de moi ; plusieurs mois encore nous séparent !....

Mais déjà la nuit s'avance : il ne reste qu'un rayon du jour sur le sommet de cet obélisque ; il meurt sur le front de cette Vénus.

Célèbre villa Borghese ! D'autres raconteront ton architecture, tes marbres, tes albâtres, tes bronzes, tes tableaux, ta magnificence et ton luxe : et moi, je dirai tes oiseaux, tes gazons, tes colombes, tes troupeaux de daims et de biches, mais surtout le silence et la paix de tes jardins solitaires.

Aimable paix, comme vous resterez dans cette enceinte, demeurez aussi

Pl. 18. Tol. 86.



Place de l'Eglise S.t Pierre.

dans mon cœur ; suivez-moi au milieu des passions des hommes, au milieu des maux qu'ils endurent, et des maux qu'ils font souffrir ; écartez de moi les ennuis secrets qui tourmentent inévitablement quiconque a jugé et les hommes, et les choses, et la vie, et la mort.

LETTRE LXXXVI.

A Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de Saint-Pierre, c'est qu'il est impossible de trouver, dans aucune langue, des expressions pour en parler dignement [a].

La place qui est devant cette église, est une des plus belles de l'Europe.

[a] Voyez, dans les Appendices de ce volume, le nº XXII.

Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales ; entre deux superbes bassins noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève pompeusement dans les airs un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit; il a été taillé en Egypte ; il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice. Elle fut projetée par la vanité de Jules II, qui prétendait que son tombeau fût un temple; entreprise par le génie de Léon X, qui désirait, des chefs-d'œuvre de tous les beaux arts, faire un chef-d'œuvre; enfin, au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui voulait tout achever.

Pl. 19. fol. 86.

Intérieur de l'Église S.t Pierre

Ce monument est un des plus étendus qu'on connaisse. Il sépare en deux le mont Vatican ; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé ; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'ame lorsqu'on entre dans l'église de Saint-Pierre, pour la première fois ; lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme..... enfin, dans cette vaste enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes et l'ambition de tous les beaux-arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvait amonceler, à une plus grande hauteur, sur une plus grande

superficie, une plus grande quantité de pierres. Mais de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paraisse que grand, de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne paraisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout : c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange.

Il y a, dans l'église de Saint-Pierre, dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange.

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice ! non pas du moins pour le sentiment et le regard; il faut que le compas les y cherche, et que le raisonnement les y trouve.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple ! tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à Dieu.... à l'éternité : voilà sa véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentiments médiocres et des pensées communes.

Quel théâtre pour l'éloquence de la religion ! Je voudrais qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup, dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en tombeaux, et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât ; qu'elle fît tomber alors, sur un auditoire de rois, la parole souveraine du roi des rois, qui demanderait compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblants, de tout le sang et de toutes les larmes qui coulent, en ce moment, par eux, sur la surface de la terre.

LETTRE LXXXVII.

A Rome.

J'ai encore à vous dire un mot des Romaines; car, dans l'histoire de la civilisation, trois articles principaux, comme vous savez, composent le chapitre des femmes : la figure, la galanterie et la parure; et je ne vous ai pas encore parlé de la parure des Romaines.

Les Romaines, comme les Génoises et les Italiennes en général, sont encore d'une ignorance grossière dans l'art si étendu et si important de la parure; dans cet art d'assortir la parure à l'habillement, et l'un et l'autre à la taille, à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin ou du soir; dans cet art d'adoucir par des gradations, d'accorder par des nuances, de faire valoir

par des contrastes ; dans l'art, enfin, si savant et si coûteux d'apprêter complètement une femme pour la vanité, ou la coquetterie, ou la mode.

Mais je sens qu'une pareille accusation, qui tend à compromettre l'honneur des Romaines dans toute la France, et particulièrement à Paris, a besoin d'être prouvée. En trois mots, voici mes preuves.

Le dirai-je ? le croira-t-on ? toutes les femmes à Rome, sans en excepter la charmante Rosalinda; oui, toutes les femmes à Rome portent perruque. C'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à se coucher, tous les jours, l'après-midi, jusqu'à six heures du soir, à placer une seconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûterait trop de bâtir, deux fois dans une journée, l'édifice d'une chevelure, et elles livrent toutes leurs cheveux aux ciseaux.

Les Romaines sont dans l'habitude

de mettre du blanc, les jours où elles veulent être parées. Au reste, si l'Italienne veut être un lis, la Française veut être une rose. Quoi! la nature n'en a-t-elle pas fait des femmes? De la gaze, des fleurs et de la frisure! et la nature leur a donné des cheveux. — Du rouge! et elle leur a donné la pudeur—Du blanc! ne leur a-t-elle pas donné la tendresse!

Cette affectation à se parer, cette ingratitude des femmes envers la nature, est bien ancienne. Properce la reprochait à Cynthie, il y a deux mille ans. Laissons Properce achever ma censure; ses jolis vers convertiront peut-être mieux que ma prose.

A CYNTHIE.

SUR SON AFFECTATION A SE PARER. [a]

Pourquoi donc, depuis peu, sous un tissu plus fin,
Sous un lin moins jaloux voit-on briller ton sein?

[a] Voyez le texte latin aux Appendices de ce volume, n° XXIII.

Pourquoi tous ces parfums, cette tresse élégante,
L'or qui luit sur l'azur de ta robe ondoyante ?
Enfin, pourquoi ce fard ? Chaque ornement, hélas !
Te dérobe une grâce, et te coûte un appas.
Va, crois-moi, ta beauté pare assez ta figure.
L'Amour, qui va tout nu, n'aime pas la parure.
Aucun art dans les champs : dans les champs tout est beau.
Le lierre a-t-il besoin qu'on l'unisse à l'ormeau ?
Au gré de nos pinceaux la rose rougit-elle ?
Vois les jeux, vois les bonds de cette eau qui ruisselle,
L'arbousier, pour fleurir, demande les déserts ;
Le pin suit la nature, en montant dans les airs ;
Et l'oiseau des forêts, dont la voix nous enchante,
N'a point étudié ces doux airs qu'il nous chante.

Cynthie, oh ! sans atours, sans diamants, sans or,
Phébé plut à Pollux, Thélaïre à Castor ;
Idas, lorsqu'à Phébus il disputait Marpesse,
Disputait la beauté, mais non pas la richesse ;
Et Pélops, que charmait la belle Œnomaüs,
Aimait un front de vierge et des traits ingénus.
Ces beautés séduisaient sans songer à séduire :
On les voyait paraître, on les voyait sourire ;
Point d'art, nul ornement ; seulement la pudeur
A leurs simples attraits ajoutait sa rougeur.

Laisse donc là ton luxe, ô maîtresse adorée !
Plaît-elle à son amant, une belle est parée.

LETTRE LXXXVIII.

A Rome.

Je compte partir demain pour Naples, mais je reviendrai faire mes adieux à Rome.

Cependant, je ne veux plus différer à vous dire un mot du cardinal de Bernis, et puis du pape : car c'est dans cet ordre-là qu'on les nomme.

Le cardinal de Bernis a partout été à sa place, et presque toujours heureux : sur le Parnasse, avec les Muses ; à la cour, avec les rois ; dans les boudoirs, avec les Grâces ; au Vatican, avec les papes ; dans sa maison d'Albano, avec lui-même.

Il a toujours trouvé et pris, dans son esprit ou son caractère, les talents et les vertus qu'il lui fallait.

Sa maison est ouverte à tous les voyageurs de toutes les parties du monde : il tient, comme il le dit lui-même, l'auberge de France, dans un carrefour de l'Europe. On ne voit guère les cardinaux qu'à sa table. Ils poussent l'avarice, ces cardinaux, jusqu'à lui pardonner sa magnificence.

J'avais ouï dire qu'on lui faisait de la peine quand on lui rappelait ses vers : cela pouvait être vrai, avant qu'il fût cardinal. Pour moi, je suis témoin qu'il ne fait cette injure ni aux Muses, ni à la postérité. J'ai entendu le cardinal de Bernis parler de l'auteur des Quatre saisons, et de l'abbé de Bernis de très bonne grâce, et même avec reconnaissance.

Le cardinal de Bernis a l'accueil le plus facile, le commerce le plus uni. Il conte beaucoup, mais vîte ; et jamais il ne croit avoir fait les mots heureux qu'il redit.

On dit que son esprit a baissé un

peu, ou du moins qu'il a pâli ; je ne le crois pas : je pense qu'il use seulement, quelquefois, du privilége que donne la réputation méritée d'avoir de l'esprit; qu'il se dispense de la peine, ou de la vanité, ou du ridicule d'en montrer : à peu près comme ces braves, qui, après avoir fait leurs preuves, refusent souvent de se battre.

Il paraît n'avoir aucun préjugé et il ne montre aucune prétention. Sa naissance, ses succès, son chapeau, semblent n'être, à ses regards, que de la fortune.

Il est difficile d'être plus chéri à Rome, quoique singulièrement estimé. Tout ce qui l'approche se retire content : il est si juste ! Tout ce qui l'environne est heureux : il est si bon !

A l'égard du pape, il va baiser, tous les jours, les pieds de saint Pierre ; il a été plaider lui-même à Vienne, aux genoux de l'empereur, la cause des moines ; il fait dessécher les Marais Pontins ;

il enrichit le Musée de Clément XIV ; il épure sa législation criminelle ; son neveu même a perdu un procès immense; jaloux de gouverner par lui-même, jaloux surtout qu'on le croie, il vient cependant de prendre, pour premier ministre, un homme du premier mérite : voilà Pie VI.

Ce pape est d'une si belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaisance. Une belle figure n'est point un avantage indifférent pour les souverains : leur visage règne.

LETTRE LXXXIX.

A Rome.

Je sors de l'église du couvent de Saint-Onuphre. — Et qu'avez vous été faire à Saint-Onuphre ?—Voir la gloire dans tout son néant, la fortune dans tout son caprice, le génie dans tout son malheur : c'est-à-dire contempler la cendre de cet immortel poëte, que la nature força de faire des vers à sept ans, de terminer la Jérusalem Délivrée à trente, et d'aimer jusqu'au tombeau ; qui, après avoir consumé la plus grande partie de sa vie, ou à la cour, ou dans l'exil, ou dans les fers, traité tour à tour comme un homme de génie, ou comme un fou, tout à coup, vers le terme de sa carrière, se vit appelé, par un caprice de la fortune, pour être couronné en cheveux blancs au Capitole ;

mais, par un autre caprice de la fortune, fut enseveli, la veille même de son couronnement au Capitole, dans le couvent de Saint-Onuphre [77].

Voici une inscription digne du Tasse :

TORQVATI TASSI
OSSA HIC JACENT. [78]

Ici gisent les os du Tasse.

[77] Il y mourut le 25 avril 1595, au matin.

[78] Voici l'épitaphe telle qu'on la lit dans l'église de Saint-Onuphre, au pied du mur, à gauche en entrant :

D. O. M.
TORQVATI TASSI
OSSA
HIC JACENT.
HIC. NE. NESCIVS.
ESSES. HOSPES.
FRES. HVJVS. ECCL.
P. P.
M. DC. I.
Obiit anno MDXCV.

On a peint, à fresque, un portrait du Tasse au-dessus de cette inscription.

La fin honore les moines qui élevèrent ce monument.

HIC, NE NESCIVS ESSES, HOSPES,
FRATRES HVJVS ECCLESIÆ
POSVERVNT.

Afin qu'on sût où était le Tasse, les Frères de ce couvent ont tracé ces lignes.

Ils savaient donc le prix d'un grand homme !

On prétendit que le Tasse était devenu fou : mais jamais il n'eut d'autre folie qu'une sensibilité extrême, et qu'un génie supérieur. De tous temps il a existé de ces grands, et de ces hommes médiocres, qui, pour se dérober à l'admiration et aux égards dus aux grands hommes, osent appeler la sensibilité de la folie, et le génie de l'exaltation.

Il est difficile d'imaginer à quel degré de misère la fortune abaissa le Tasse. La main qui avait tracé les por-

traits d'Armide, d'Herminie, de Clorinde, de Bouillon et de Tancrède, écrivait furtivement, au fond d'un cachot, chargée de fers : *Ce n'est pas assez d'être exilé, banni, emprisonné même ; d'être livré à la maladie, à la solitude et au silence ; ils m'ont encore défendu d'écrire.* Que cette plainte du Tasse est touchante ! — Que cette rigueur était horrible ! — On avait défendu au Tasse d'écrire !...

Hommes médiocres, telle fut la destinée du Tasse ! Pardonnez donc au talent [a].

[a] Voyez, dans les Appendices de ce volume, le nº XXIV.

LETTRE XC.

A Rome.

Je veux vous dire un mot sur le sort des Juifs à Rome.

Il est encore plus misérable que partout ailleurs.

Ils sont environ sept mille. Ils ne peuvent habiter que dans un quartier déterminé, où, tous les soirs, à l'entrée de la nuit, on les enferme.

Ces malheureux sont condamnés, toutes les semaines, à un sermon, durant lequel un missionnaire les accable d'injures, et, pour peu qu'ils soient distraits, un sbire leur donne des coups de bâton [79].

[79] Cette mesure rigoureuse a été renouvelée en 1823!...

Tout Juif qui n'assiste pas aux sermons paie une amende.

Un Juif a-t-il une fois laissé échapper de sa bouche : Je veux me faire chrétien ; il est soudain envoyé, pour deux ans, aux catéchumènes ; et montrât-il, dans la suite, les plus grands regrets, tant pis pour lui : il faut qu'il achève son temps.

On pense bien que les Juifs, à Rome, sont dans la plus grande misère. Leur misère touche immédiatement, d'un côté à la conversion, et de l'autre côté à la mort.

Chose étrange ! On persécute les Juifs d'embrasser le christianisme, afin de l'accroître ; et si la persécution réussissait, le christianisme serait détruit. La foi du chrétien a besoin de l'incrédulité du Juif.

On demande : Quand les Juifs se convertiront-ils donc au christianisme ? Je demande : Quand les chrétiens se convertiront-ils donc à la tolérance ?

Chrétiens, quand cesserez-vous d'usurper la justice de Dieu ?

Malheureux ! vous vous plaignez incessamment du sort, du Ciel, des hommes et des rois ! Pensez aux Juifs.

LETTRE XCI.

A Rome.

Les cérémonies religieuses sont très fréquentes à Rome ; mais elles n'ont aucun intérêt : elles sont sans dignité, sans bienséance, sans pompe.

Celle de la procession de la Fête-Dieu n'a d'autre lustre que le pape et le peuple.

Tous les moines, tous les curés, tous les prélats, tous les cardinaux, tous les pénitents, toutes les collégiales, sont actuellement dans Saint-Pierre, et la

procession s'arrange. En attendant qu'elle s'arrange, je me promène dans l'église, et j'y roule avec la foule. Quel murmure! quel bruit! quelle confusion! ce sont des flots de peuple qui entrent sans cesse, et des flots de peuple qui sortent sans cesse; des dévots qui, empressés autour des pieds de saint Pierre, se disputent le bonheur de les baiser; des personnes de tout sexe et de tout âge, agenouillées devant des confessionnaux remplis de moines, et recevant, au bout d'une longue gaule, l'absolution des péchés véniels, que les moines secouent sur leurs têtes; des bandes de jeunes gens et de jeunes filles, errantes de tombeaux en tombeaux, en folâtrant et parlant d'amour; des Anglais, mesurant gravement quelques piliers; des Français qui voltigent et qui plaisantent; des Allemands étonnés de trouver, sur les portes de bronze de la première église du monde, les tableaux les plus lascifs; à travers

une haie d'abbés qui s'arrêtent, se courbent vers la terre, et flattent des cardinaux qui passent, dressent la tête et protègent; enfin, des mendiants, qui, cherchant à tromper la pitié, ou à fatiguer la délicatesse, poursuivent les regards de nudités et de plaies. Cependant le signal de la marche est donné : voilà de sales pénitents qui défilent, et puis des moines sales, et puis des curés sales, et puis mille sales personnes du peuple, vêtues de sales soutanes, portant chacune un flambeau, et excitant partout, sur leur passage, par leur accoutrement grotesque, une risée universelle; enfin voici les prélats, les cardinaux et le pape. Le pape trouve, au bas de l'escalier d'une galerie, son état militaire qui le reçoit, et le Saint-Sacrement qui l'attend; soudain se fait, au son des trompettes, l'union des deux pouvoirs : le pape et le souverain se mêlent; la couronne et la tiare se confondent; le pontife-roi monte sur une

estrade, s'asseoit devant le Saint-Sacrement, et, cependant, par sa posture et la manière dont les ornements sont arrangés, paraît être à genoux : une douzaine d'hommes robustes, cachés sous l'estrade, la portent. Le pape s'avance ainsi, tenant le Saint-Sacrement entre ses mains, les yeux levés vers le ciel et remplis de larmes pieuses, vraiment majestueuses et vénérables, tandis que le peuple murmure : — Voyez comme le pape a bonne mine ! — Tout l'état militaire suit à pied ou à cheval. — La procession est rentrée. — Les mille flambeaux font une haie dans toute l'étendue de la nef et autour du grand autel ; le pape descend, traverse, monte, dépose le Saint-Sacrement, se met à genoux, se lève, donne la bénédiction. — Tout est fini.

Une procession de ce genre, en France, a meilleure mine ; le recueillement, du moins, l'accompagne et la pare. A peine, ici, rencontre-t-on dans

la foule des prélats et des cardinaux, quelques visages et quelques contenances qui respirent et inspirent véritablement la religion. C'est que l'opinion n'élève, au milieu de ce peuple, aucun modèle de beau idéal que l'imagination, la raison et le sentiment puissent étudier, sur lequel les sexes, les rangs, les classes, puissent former leurs manières, leur conduite et leur langage.

Quel contraste de ces fêtes religieuses de Rome moderne, avec les fêtes religieuses de Rome antique, où des prêtres couronnés de lauriers, des prêtresses couronnées de myrtes, de jeunes vierges parées de fleurs, des Augures, des Flamines, des Vestales, l'élite auguste ou brillante de la vieillesse et de la jeunesse des triomphateurs du monde, accompagnaient, en longues robes flottantes où brillaient l'or et la pourpre, au bruit des cistres, des clairons et des cymbales, les statues solen-

nelles d'or ou d'ivoire, de Junon, de Cybèle, de Cérès, de Jupiter, qui, entourées des trophées et des dépouilles de l'Asie, portées sur des chars que traînaient des léopards et des lions, descendaient majestueusement du Capitole; et, suivies de la foule du peuple-roi, où des rois étaient confondus, s'avançaient à travers les rues de la capitale de l'univers, sous les arcs triomphaux, devant les statues des grands hommes, devant les palais des Césars, ou au Champ-de-Mars, ou au Forum, ou au Panthéon; et, s'avançant ainsi, au milieu de tout l'éclat, de toute la magnificence et de toute la religion romaines, semblaient être les Dieux eux-mêmes, dont elles étaient les images, descendant en personne de l'Olympe sur la terre, et arrivant chez les hommes.

LETTRE XCII.

A Rome.

Je n'aime point les tableaux allégoriques, à moins que le voile ne soit transparent, et les ornements peu nombreux *. La vérité ne doit se cacher, qu'afin qu'on la remarque. Elle peut se parer quelquefois, mais en vierge modeste, et non en courtisanne ou en coquette, uniquement pour avertir ou arrêter le regard, et non pas pour le séduire.

Je viens de voir deux tableaux où ces conditions sont remplies.

* Cette idée a été très heureusement rendue par M. Le Mierre, à qui la poésie doit tant de vers ingénieux et brillants :

L'Allégorie habite au palais diaphane.

Voici le premier.

Un vieillard, la tête affublée d'un bonnet noir, l'œil triste et sombre, compte des écus sur une table ; à sa droite un homme mûr, le front couronné de lauriers, d'un air sérieux, lit et médite ; à sa gauche, un jeune homme, couvert d'un chapeau orné de plumes, pince, en souriant, de la guitare ; tandis que, devant eux, auprès d'une fenêtre, la tête nue, un enfant plein de grâces entr'ouvre, en riant, une cage, et appelle les oiseaux qui passent.

Ne venez-vous pas de voir les quatre âges de la vie de l'homme ?

Voici le second tableau, qui sert de pendant au premier.

Une petite fille, assise par terre, joue, d'un air très sérieux, avec une poupée qu'elle déshabille ; tout auprès, une jeune beauté, debout, se regarde avec complaisance dans un miroir, et se pare ; à ses côtés, coiffée et vêtue modestement, une femme d'un âge mûr, assise

devant un métier, brode attentivement, mais sans se hâter, un canevas ; plus loin, à moitié couchée dans un grand fauteuil, et auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes et un livre sur les genoux, tousse et gronde.

Comment ne pas reconnaître là les quatre âges de la vie de la femme ?

LETTRE CXIII.

A Naples.

Voir Naples, disent les Napolitains, et puis mourir [80]. Et moi je dis : Voir Naples, et puis vivre.

Devant Naples, et à dix-huit milles en mer, on aperçoit l'île de Caprée. Affreux Tibère !

[80] *Veder Napoli e poi morire.*

Deux chaînes de coteaux embrassent cette mer, et semblent aller joindre Caprée, pour fermer le passage aux vaisseaux.

Chacun de ces coteaux est également favorisé de la nature et des arts : si celui-ci étale Portici, Herculanum, Pompeïa [81], une foule de maisons de campagne ; celui-là étale la belle promenade et le beau quai de Chiaja, la la villa Reale, et une multitude de palais.

Sur l'un de ces coteaux, il est vrai, domine et fume le Vésuve, mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève et verdit sur l'autre.

Ce château qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces coteaux qui la dominent, ce Vésuve, dont la réverbération l'enflamme, ces

[81] On dit plus communément Pompeii. Cette ville est au-delà du Vésuve ; elle est à deux myriamètres (quatre lieues) de Naples.

barques qui la sillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette île de Caprée qui la termine, et enfin ce brillant soleil, qui, tous les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, passe...... tout cela forme un tableau, une situation, un enchantement qu'il est impossible de rendre.

J'arrive à Naples, et déjà je conçois que Virgile a composé à Naples ses Géorgiques; que des hommes sensibles et délicats, la comparant à une belle vierge, l'ont appelée Parthenope; je conçois, enfin, qu'ils lui ont donné le surnom d'oisive. Eh! qu'y a-t-il à faire à Naples, si ce n'est de jouir et de vivre?

Pl. 20. Let. 95.

1. Étuves de St. Germain ; 2. Grotte du Chien.

LETTRE XCIV.

A Naples.

Le château de Capo-di-Monte mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie, un jour, à je ne sais quel roi de Naples, de placer un château sur la crête de la montagne à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On aperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière; et on a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin, quand l'édifice peut tenir debout, on découvre qu'il n'y a point d'eau aux environs, point de chemin facile pour les voitures; que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on jette dans les appartements des poignées

de livres, on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux ; on établit un médaillier dans une salle; et voilà le château devenu musée. Vous riez ! Avez-vous fini le Louvre ?

Le château de Capo-di-Monte ne mériterait guère la peine que les étrangers sont obligés de prendre pour obtenir la permission de le voir, sans la Danaé du Titien, et quelques tableaux du Corrège, qui les appellent.

Danaé est belle, il est vrai ; mais c'est toujours la même femme que le Titien nous présente ! tantôt sous le nom de Vénus, tantôt sous le nom de Danaé, tantôt sous un autre nom. Le Titien n'avait-il jamais vu qu'une femme, ou n'en avait-il aimé qu'une ?

Quoi qu'il en soit, ce peintre me semble, jusqu'à présent, le seul qui ait vraiment peint la nature humaine; les autres ne font que la dessiner, plus ou moins mal, et qu'enluminer leurs dessins.

Ce n'est pas l'imagination seule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine : c'est l'œil lui-même ; et l'œil n'a pas besoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire, ou par l'habitude, car elle y est. L'imitation est tellement complète, qu'elle ne fait pas illusion.

Si ce savant pinceau, qui a réussi à faire la nature humaine, comme d'autres à faire le ciel, ou l'eau, ou les fleurs, eût servi une imagination plus sensible, quels tableaux il eût enfantés !

Mais le Titien saisissait beaucoup mieux le corps que l'ame. Il entendait peu la langue des passions, et savait mal la parler.

La nature avait réservé ce don à l'incomparable Corrège. Le Corrège ! comme il entendait particulièrement la tendresse ! C'est sur cette aimable affection qu'il versait, pour ainsi dire, toutes les autres ; elle en était comme le fond. On

dirait que tous les personnages qu'il a introduits dans ses tableaux, ou aimaient, ou avaient aimé.

Avec quelle bonne foi rit cet enfant! avec quelle vérité sourit cette jeune fille! les joues et la bouche de cette charmante fille (regardez bien) s'épanouissent.

Sur ces fronts en repos, ne voyez-vous pas une ame tendre? Sous ces traits en mouvement, ne suivez-vous pas une ame amoureuse?

Je voudrais baiser ce joli enfant, et le prendre sur mes genoux.

Je ne sais par quel enchantement le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corrège; il se remplit d'une douce complaisance. On rêve, en les quittant, aux objets qui nous sont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raison, de mémoire, travaillent de tête : le Corrège travaillait de cœur. Il ne composait pas, il exprimait. Peindre, pour lui, c'était aimer.

Jamais je n'oublierai son charmant tableau de sainte Catherine, de la Vierge et de l'enfant Jésus.

Eh peut-on oublier cette touchante fille! Avec quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin enfant! On voit qu'elle le prie, uniquement pour la douceur de prier; parce que prier, c'est aimer. Elle est bien volontairement à genoux! c'est bien son cœur qui joint ses mains! L'enfant regarde, en souriant, sa mère, qui regarde elle-même l'enfant, et lui sourit. Peut-on peindre, dans aucune langue, ces deux sourires?

A côté de cela, des batailles, des incendies, des orgies! le regard passe avec dédain : il ne peut s'arrêter que devant la Madelaine du Guide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux visages! les beaux et célestes visages! Quelle virginité dans les yeux, sur les lèvres, et sur le front de la jeune Rachel! Il serait dange-

reux pour l'innocence, de voir trop long-temps ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un Amour du Guide, qui est nu, qui dort, qui est charmant; et tout auprès (suivant un usage des anciens) une tête de mort et des roses.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du Schidone, élève du Corrège. Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maître, et dans quelques-uns son ame.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corrège, ce charmant tableau de la Charité, par le Schidone.

Que de grâce et de bonté dans la jeune femme, qui donne à ces pauvres enfants des morceaux de pain! Quelle attention et quelle joie dans les enfants!

Je n'aime point la Vénus du Carrache, je n'aime point sa Mort de Tancrède; je n'aime point son Armide et son Renaud. Le Carrache traite ses sujets en historien; il fallait les traiter en poëte.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de tous les Amours, pas un seul ne l'accompagne.

Comme tout cela est matériel ! il est des sujets qu'il ne faut presque pas penser, pour les bien rendre : il faut uniquement les rêver.

Voici plusieurs manuscrits, dignes, non pas d'être lus, mais d'être vus : un entre autres, contenant l'Office de la Vierge, écrit sur du vélin, et orné de copies en miniature, des tableaux des plus grands maîtres. C'est l'ouvrage d'un certain Clovio. Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraises et ces roses, qui ont trois siècles ; un enfant tâcherait d'attraper ces papillons.

Ce manuscrit arabe est curieux, il est écrit sur des feuilles d'arbres.

Je n'ai point vu de bloc de cristal d'une grosseur si prodigieuse. Il étincelle des plus purs et des plus riches feux du soleil.

J'ai remarqué plusieurs instruments de différents arts en usage à O-Taïti, surtout une flûte dont les O-Taïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles, en cuivre et en or, est considérable : elle vaut, dit-on, celle de Florence. Elle rassure l'imagination, ou plutôt la raison, qui, de plus en plus, a de la peine à croire aux Grecs et aux Romains.

Je me suis plu à examiner ces médailles, à passer, entre elles, les années qui les séparent. Ces médailles sont comme de petits points dans le temps, sur lesquels la mémoire se repose.

Une d'elles, surtout, est frappante : elle montre ce fameux Mithridate, que d'un corps prodigieux la nature avait armé.

La collection des Camées n'a pas moins de prix. Ces Camées sont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre



Tombeau de Virgile!

a tant de petitesse? Sur le plus petit des Camées, on voit Alexandre.

Enfin, j'ai encore parcouru avec intérêt une collection, en seize volumes in-folio, des dessins des plus grands peintres, d'esquisses et d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

LETTRE XCV.

A Naples.

J'ai fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pélerinage sur la montagne de Pausilippe, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enseveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève au milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau; je m'y suis assis sur des fleurs; j'ai récité l'églogue de Gallus [82]; j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'Énéide; j'ai prononcé les noms de Didon et de Lycoris; j'ai coupé une branche de laurier; et, ensuite, je suis descendu, plein des sentiments que ce lieu doit faire éclore dans toutes les ames qui sont sensibles à la nature, à l'amour et à Virgile [83].

En continuant ma promenade, j'ai

[82] C'est la dixième des églogues de Virgile.

[83] Les ruines du tombeau que l'on dit être celui de Virgile, sont placées au-dessus de la grotte du Pausilippe, à mi-côte du flanc oriental de cette montagne pittoresque, d'où l'on voit à la fois le Vésuve, Naples, son port et ses deux baies. Le laurier qui a poussé dans les blocs de pierre du tombeau n'avait, dans le seizième siècle, qu'une seule tige placée au milieu de la coupole : elle a depuis produit les nombreux rejetons qui maintenant la couvrent et la décorent.

traversé la grotte de Pausilippe, c'est-à-dire un chemin de 500 toises [84], très haut, très large, creusé à travers la montagne, pour abréger la route de Naples à Pouzzoles. Effort prodigieux de travail et de constance! Ce chemin est pavé de laves; il est l'ouvrage des Romains.

Au sortir de la grotte, je me suis avancé à travers les champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes, qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour à tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout à coup une montagne énorme ouvre ses flancs; et au milieu de coteaux, noirs de châtaigniers et d'arbres sombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici, sont les étuves sulfureuses de Saint-Germain; là, des ruines de châ-

[84] 361 toises (plus de 700 mètres).

teaux antiques ; plus loin, la célèbre Grotte du Chien [85] ; partout des allées percées dans des bois d'une profondeur et d'une étendue immenses ; enfin, au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac, le lac d'Agnano, dont la moitié est couronnée de deux rangs de hauts peupliers : le lac d'Agnano, qui roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent, et sillonnent sans cesse à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de Saint-Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élèvent de la terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre, plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs plus ou moins de temps, suivant le genre et le degré de la maladie.

[85] Cette grotte est longue d'environ 3 mètres, large d'un mètre et demi, et haute de près de 2 mètres.

C'est ainsi qu'on prend les bains secs. J'avais peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûlait la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la Grotte du Chien : c'est une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avait amené un chien. A peine eut-il ouvert la grotte, que le malheureux voulut fuir. Mais son maître le prit par les quatre pattes, et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur qu'en cet endroit exhale la terre commença à agir sur l'animal. Il enfla, se roidit, eut des convulsions : il avait perdu le mouvement, il expirait. On le traîne hors de la grotte ; on l'expose au grand air. — Il court [86].

[86] Misson raconte que, lorsque Charles VIII se trouvait à Naples, il fit faire l'expérience sur un

L'expérience du pistolet n'a pas réussi ; tiré à deux pouces de terre, il a parti ; ordinairement, à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grotte, j'ai laissé mon escorte ; j'ai fait, seul, à pied, le tour du lac. Je me suis assis sur les bords ; j'ai regardé les flots : en les regardant, j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer, que je venais de quitter tout à l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon ! Le ciel était parfaitement beau ; quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adoucissaient l'azur. J'aimais à les voir passer sur ma tête. Aimable union des couleurs

âne, qui en mourut ; et le vice-roi Pierre de Tolède sur deux domestiques, qui périrent aussi.

et de ces eaux, et de ce ciel, et de ces montagnes, et de ces rayons vifs du soleil couchant, qui étincelaient!

Je dirai aux cœurs mélancoliques et tendres qui iront à Naples : « Ne man- » quez pas d'aller vous asseoir sur les » bords du lac d'Agnano. »

LETTRE XCVI.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi, qui n'a rien de bien important, ni en architecture, ni en ornements extérieurs; mais pour sa situation pittoresque [87].

[87] Herculanum est enseveli sous une masse de matières volcaniques qui a près de 30 mètres de profondeur (92 pieds).

Portici est assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve, qui, au-dessus de sa tête, fume, et la mer, qui, à ses pieds, bouillonne.

Herculanum, le Vésuve et la mer menacent tous les trois d'engloutir Portici : le Vésuve, dans ses laves ; la mer, dans ses flots ; Herculanum, au milieu de ses ruines.

Portici mérite encore d'être vu, pour quelques statues de marbre qui décorent son péristyle ; surtout pour les statues équestres des deux Balbus, monuments de la reconnaissance ou de la flatterie, car on a prostitué les statues dans tous les temps. Ce n'est pas que je sois aussi enthousiaste que beaucoup d'amateurs, de celle du fils ; il est placé naturellement à cheval ; mais il a une figure ignoble ; mais il se tient en paysan ; mais le cheval, qui est de marbre, paraît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre

curiosité sont deux cabinets, l'un de peintures antiques, et l'autre de vases, d'instruments et de statues, également antiques.

Un volume entier ne décrirait pas tout ce qui intéresse dans le second de ces cabinets *.

Tout y est, en effet, ou ingénieusement inventé, ou élégamment travaillé, ou formé de matières précieuses, et d'ailleurs antique et romain.

Les Romains avaient travaillé les

* M. le chevalier De Non, ci-devant chargé des affaires de France à Naples, a fait aussi une collection très précieuse de vases antiques. On connaît le goût, les talents et les connaissances de cet amateur des arts. (*Note de l'auteur.*) [88]

[88] C'est à M. De Non, qui fut, sous le gouvernement impérial, directeur général de nos musées, que l'on est redevable du beau et savant Voyage en Égypte, qui parut long-temps avant la superbe Description que le gouvernement français fit imprimer avec une grande magnificence, bien digne d'un tel ouvrage.

*

lampes avec un soin singulier. Tous les ornements, toutes les formes des lampes, sont animés de figures d'hommes et d'animaux, dans la composition desquelles le goût s'est plu, ou l'imagination s'est jouée.

J'ai remarqué, entre autres, celle-ci : à l'extrémité d'une table de bronze s'élève le tronc d'un vieil arbre; il a déjà perdu ses feuilles, et il va perdre ses branches; à toutes ses branches sont négligemment attachées, par des chaînes légères qui les suspendent à différentes hauteurs et à différents intervalles, sept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume et dans leurs formes, toutes ciselées avec un art, avec une élégance admirables.

Cette élégance et cet art ne se font pas moins admirer dans les candélabres, dans les trépieds, dans les *lectisternium ;* surtout dans un trépied, formé par trois satyres, qui portent,

sur leur tête, une large cuvette; ils respirent : c'est avoir coulé la vie en bronze.

Voilà presque nos instruments d'agriculture et de chirurgie. La nécessité a dicté, à peu près, les mêmes arts et les mêmes lois par toute la terre.

Cette collection d'instruments de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion, offerts ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bizarre.

La forme des vases, et particulièrement des coupes, est délicieuse : on veut y boire.

Je me suis assis dans une chaise curule.

Je n'avais jamais vu de lacrymatoires, de ces petites fioles où l'on recueillait les larmes qui avaient coulé sur les tombeaux. On les ferait aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avaient outré tout; la nature était pour eux trop étroite; ils

tâchaient d'en sortir de tous les côtés. L'idée de la conquête du monde, qui était la première idée romaine, avait donné le ton à toutes les autres : il fallait bien que toutes les autres fussent exagérées, pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne serait surpris, en parcourant les restes d'Herculanum, de rencontrer des œufs entièrement conservés, ainsi que du pain, du blé, de l'huile, du vin ; comme aussi des réchauds avec leurs charbons et leurs cendres ?

On est étonné et ravi que quelque chose de si périssable ait échappé à tant de siècles qui ont passé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de blé triompher du temps, comme la statue de bronze, et partager avec elle l'éternité.

Mais ce qui frappe et étonne peut-être encore davantage, ce sont des manuscrits brûlés, qui gardent, dans cet

état, les pensées qui leur ont été confiées. Le feu s'est arrêté à elles, et leur a laissé, tout juste, ce qu'il fallait de matière pour leur conserver l'existence. Mais comment les tirer de là ? Comment rétablir entre elles la communication interrompue par le feu ?

Le moyen a été trouvé; mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, et beaucoup d'années. On déroule insensiblement, avec une lenteur et une précaution infinies, chaque couche de cendre; et à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier, léger comme le souffle, la suit, par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache; elle reçoit une ligne, et puis une autre. Quelquefois, au bout d'un mois, elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent, et pour que ces signes de la pensée conservent entre eux leur

vraie place, qui fait toute leur existence !

La partie de ces manuscrits conservée est celle qui a été brûlée; l'autre, que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique. L'opération eût pu être moins lente, mais elle dépend du gouvernement.

Les bustes et les statues de bronze sont la plupart du meilleur goût et du plus beau travail. Rien n'est comparable surtout à un Faune qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes lutteurs : ils sont tout nus ; ils vont lutter; on a peur, car on oublie qu'ils sont de bronze. J'ai été tenté de leur adresser ce vers de M. Roucher :

Pour des combats plus doux l'Amour forma vos charmes.

Tous les appartements du cabinet sont pavés de débris de mosaïque, trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des monuments les plus curieux de ce cabinet célèbre : ce sont des fragments d'enduit de cendres qui, lors d'une éruption du Vésuve, surprirent une femme, et l'enveloppèrent en entier. Ces cendres, pressées et durcies par le temps autour de son corps, l'ont pris et moulé parfaitement. Plusieurs fragments de cet enduit conservent l'empreinte des formes particulières qu'ils ont reçues. L'un possède la moitié du sein ; il est d'une beauté parfaite ; l'autre, une épaule ; l'autre, une portion de la taille ; ils nous révèlent, de concert, que cette femme était jeune, qu'elle était grande, qu'elle était bien faite, et même qu'elle fuyait en chemise : car des morceaux de linge sont attachés à la cendre.

LETTRE XCVII.

A Salerne.

La route de Pompéia à Salerne est délicieuse.

On marche d'abord sur une lave qui coula, il y a quelques années, depuis le sommet du Vésuve jusqu'à la mer [89].

Ce n'est plus ensuite, de tous les côtés, surtout depuis un petit bourg, qu'on nomme la Cave, qu'une allée d'arbres qui serpente dans un pays enchanté.

Que ces montagnes sont vertes ! Comme elles sont bien cultivées ! Les charmantes maisons semées çà et là ! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'est là qu'on est heureux :

[89] C'est la lave de l'éruption de 1751.

qu'on l'est du moins pendant l'été. On voudrait s'arrêter partout. Mille ruisseaux se cachent dans ces montagnes, et murmurent; mille ruisseaux se montrent dans ces vallons, et murmurent : on n'entend que ruisseaux et qu'oiseaux. On respire, à midi, la fraîcheur du soir : l'été, ici, ne fait que passer.

Mais déjà j'aperçois Salerne.

A qui appartient cette jolie maison, située au haut de la montagne ?—A des moines.—Et celle-ci, sur le penchant ? —A des moines. —Et cette autre, au pied du coteau ?—A des moines.—Les moines possèdent donc Salerne.

Il y a dix couvents de moines, cinq paroisses, un évêché, deux séminaires, un chapitre, et dix mille ames à Salerne : il y a tant de couvents dans la ville, qu'il n'y a pas un vaisseau dans le port.

Misérable ville! dévorée par des insectes blancs, noirs, gris, rouges, de toutes les couleurs. Toutes les maisons

en sont pleines. Le temps viendra où les Italiens, en se décrassant, secoueront aussi cette vermine [90].

Salerne n'offre aucun monument curieux : seulement la cathédrale est précédée d'un portique qui fait admirer des colonnes.

On admire encore, dans l'église, des bas-reliefs. L'un d'eux représente la mort d'Adonis ; un Christ mourant n'est pas loin.

Les murs qui environnent l'autel sont chargés d'*ex-voto*, et de membres du corps humain, en cire, affectés chacun de la maladie dont l'*ex-voto* l'a guéri. On dirait qu'il y a eu là,

[90] Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de ces myriades de moines fainéants. Dès le quinzième siècle, Palingene (Manzolli), de Stellata, près de Ferrare, s'exprimait ainsi dans le cinquième livre du Zodiaque de la vie humaine :

. . . . Non intret tua limina quisquam
Frater vel monachus. . . . . . .

pendant quelque temps, une manufacture de miracles.

La manie d'avoir des coureurs s'est étendue de Naples jusqu'à Salerne. J'ai vu deux misérables coureurs, devant un misérable carrosse, attelé à deux misérables chevaux, qui traînaient deux misérables gentilshommes.

La misère, fardée de luxe, est effroyable.

LETTRE XCVIII.

A Pestum.

Écrite sur le fronton d'un temple.

Non, je ne suis point à Pestum, dans une ville de Sybarites.

Jamais les Sybarites n'ont choisi, pour habitation, un si horrible désert,

n'ont bâti de ville au milieu des ronces, sur un sol aride, dans un lieu où le peu d'eau qu'on rencontre est croupissant et salé.

Menez-moi dans un de ces bosquets de roses, qui fleurissent encore dans les vers de Virgile [91]. Montrez-moi des bains d'albâtre; montrez-moi des palais de marbre; offrez-moi partout la volupté, l'élégance et l'amour; et vous pourrez me faire croire alors que je suis à Pestum.

Il est pourtant vrai que ce sont les Sybarites qui ont bâti ces trois temples, dans l'un desquels j'écris cette lettre, assis sur le débris d'un fronton qui a vaincu deux mille ans.

Des Sybarites, et des ouvrages de deux mille ans!

Comment donc les Sybarites ont-ils imaginé et mis debout des colonnes

[91] *Biferique rosaria Pœsti.*

Georg., liv. IV, v. 119.

d'un nombre si prodigieux, d'une matière si vile, d'un travail si brut, d'une masse si lourde et d'une forme si monotone?

Les colonnes grecques n'avaient pas coutume d'écraser le sol : elles montaient avec légèreté dans les airs ; elles s'élançaient : celles-ci, au contraire, s'affaissent avec pesanteur sur la terre ; elles tombent. Les colonnes grecques avaient une taille élégante et svelte, autour de laquelle le regard fuyait toujours : celles-ci ont une taille évasée et pesante, autour de laquelle les yeux ne sauraient tourner. Nos crayons et nos burins, qui flattent tous les monuments, ont cherché vainement à l'amincir.

Je suis de l'avis de ceux qui pensent que ces temples sont les premiers essais de l'architecture grecque, et n'en sont pas les chefs-d'œuvre. Lorsqu'elle a construit ces piliers, elle cherchait encore la colonne.

Cependant, il faut convenir que,

malgré leur rusticité, ces temples offrent des beautés ; ils offrent du moins la simplicité, l'unité, l'ensemble, qui sont les premières des beautés : l'imagination peut suppléer presque toutes les autres, elle ne peut suppléer celles-ci.

On ne pénètre pas dans ces lieux sans émotion. J'avance à travers des campagnes désertes, dans un chemin affreux, loin de toutes traces humaines, au pied de montagnes décharnées, sur des rivages où la mer est seule ; et tout à coup voilà un temple, en voilà deux, en voilà trois. J'approche à travers les herbes, je monte sur le socle d'une colonne ou sur le débris d'un fronton ; une nuée de corbeaux prend son vol ; des vaches mugissent dans le fond d'un sanctuaire ; la couleuvre, entre les colonnes et les ronces, siffle et s'échappe ; cependant, un jeune pâtre, appuyé nonchalamment sur une corniche, remplit, des sons d'un chalumeau, le vaste silence de ce désert.

On peut juger combien cet endroit est sauvage : il n'y a pas quarante ans qu'un chasseur, en suivant un sanglier, rencontra ces ruines : il les trouva.

Aujourd'hui Pestum n'est, pour ainsi dire, habité que par des voyageurs français, anglais, russes, et non par des Napolitains.

Le propriétaire du sol n'a pas été fort touché de la découverte : c'est un prince. Il a laissé ces temples à la destruction.

Quel dommage qu'il faille sitôt quitter ces lieux; qu'il faille déjà finir cette lettre ! Mais la chaleur est extrême; il n'y a d'abri nulle part. Je voudrais pourtant bien recueillir et remporter dans mon cœur toutes les sensations que je viens d'éprouver. — Qu'on me laisse puiser encore, dans cette solitude, dans ce désert, dans ces ruines, je ne sais quelle horreur, qui me charme. — Oui, j'aime à reculer de deux mille

ans dans le passé, au milieu des ruines d'une ville grecque, et parmi les Sybarites.

LETTRE XCIX.

A Naples.

J'arrivai hier de Salerne, où j'avais été coucher en quittant Pestum.

J'ai fait toute cette course avec une célérité prodigieuse, dans un de ces cabriolets qui sont en si grand nombre à Naples. Il était traîné par un seul cheval; j'ai fait, en deux jours et demi, cent vingt milles.

Je me suis arrêté à Portici, pour voir le cabinet des peintures antiques, et le théâtre d'Herculanum.

Le Vésuve, dans une éruption, couvrit Herculanum, non-seulement de cendres, comme Pompeïa, mais de cou-

ches de laves très épaisses. Herculanum est resté enséveli pendant seize siècles [91]. Le hasard, qui, avec le génie, a seul le privilége de déchirer les voiles

[92] C'est une de ces erreurs qui se répètent sans cesse, et qui font dire parfois, avec raison, que l'histoire est une fable convenue. Pompéi et Herculanum souffrirent beaucoup de l'éruption du Vésuve du 23 auguste de l'an 79 de l'ère vulgaire; mais ces deux villes subsistèrent encore long-temps après ce funeste événement. Sous l'empire d'Adrien (deuxième siècle), elles étaient encore florissantes; elles figurent sur la carte de Peutinger, qui est évidemment du commencement du quatrième siècle. Ce ne fut que par l'effet de l'éruption si désastreuse de 472 que périrent les villes de Pompéi et d'Herculanum, dont il n'est plus question après cette époque. Du Clos avait entrevu cette vérité. Voici comment il s'exprime dans son Voyage en Italie, pag. 165 : « On attribue communément à l'éruption de 79, sous Titus, le » bouleversement d'Herculane, et l'on s'appuie de » la seizième lettre du sixième livre de Pline; mais » il me reste une difficulté que j'ai proposée dans » une de nos assemblées de l'Académie des belles-» lettres, et à laquelle on n'a pas satisfait. Con-

de la nature et du temps, l'a découvert [93].

Pour voir le théâtre d'Herculanum, il faut descendre, à la lueur d'un flambeau, sous une voûte humide. Il faut errer long-temps dans les corridors, dans les loges, dans les escaliers d'un amphithéâtre circulaire, dont la circonférence est immense.

On admire, en passant, la solidité et la masse de ce grand monument, bâti pour des milliers de siècles, mais non pas pour le Vésuve.

Après bien des détours, on arrive devant la scène ; à chaque coin, on voit un piédestal, avec cette inscription :

CLAVDIO ET PAPIRIO,
CONSVLIBVS,
HERCVLANENSES
POSVERE POST MORTEM.

» çoit-on que Pline, qui dans cette lettre parle de » Misène et de Rétine, qui ne sont là que des cir- » constances locales, ne nomme pas même Hercu- » lane, l'objet principal de cet événement ? »

[93] En 1689.

C'est exactement l'inscription :

A
LOUIS XIV,
APRÈS SA MORT [94].

Le cabinet des peintures antiques, tirées des fouilles d'Herculanum, de Pompeïa et de Stabia, est intéressant. Cependant ces peintures, les unes à fresque, les autres à l'huile, plusieurs incrustées dans le marbre, sont placées, ou dans un jour peu favorable, ou hors de la portée de l'œil, et échappent à l'admiration.

Les animaux sont rendus avec une élégance et une vérité qui étonnent. A-t-on cueilli ces fruits et ces fleurs ?

Les ornements sont véritablement des ornements ; car à peine en sont-ils. On les prendrait, la plupart, pour des jeux du goût de Raphaël ; quelques-uns

[94] On lisait cette inscription sur le piédestal de la statue équestre de Louis XIV, à Montpellier : sur la place du Peyrou.

pour des fantaisies de l'imagination chinoise.

J'ai remarqué un petit chariot traîné par deux abeilles : un papillon est assis sur le siége en cocher; il tient les rênes avec ses pattes.

J'en ai remarqué un autre, traîné par un perroquet, et guidé par une cigale.

Un troisième chargé d'une aiguière entrelacée de roses, et conduit par deux petites sirènes.

Le pinceau a très heureusement réalisé ces jolis rêves.

La plupart des grands tableaux sont aussi d'une composition grecque, c'est-à-dire fort simple, mais infiniment délicate. — C'est un centaure dompté par l'Amour. — Une nymphe qui cueille une fleur.—Une bacchante nue et jolie, couchée sur un monstre marin, à qui elle présente à boire. — Une dryade surprise dans le sommeil, et embrassée par un faune. — Un danseur qui, sur une corde, déploie toute l'adresse et



La Marchande d'amours.

La Bachante ?

Peintures antiques d'herculanum.

toute la vigueur du corps de l'homme. — Une belle danseuse qui, sous le voile le plus transparent, développe toute la grâce et toute la souplesse voluptueuse d'un corps de femme. — C'est encore le vieux Silène, élevant entre ses bras un petit enfant qui tend ses mains vers une grappe de raisin que lui présente, d'un air tendre, pardessus la tête du vieillard, une fille charmante. — Enfin, un jeune homme, tandis que lui parle, en souriant, une jeune beauté, suit, d'un regard amoureux, sur ses lèvres, le sourire et la parole [95].

Chacun de ces tableaux, vous le voyez, n'est qu'une pensée : comme chaque ode d'Anacréon, qu'un sentiment.

[95] On trouve ces ouvrages dans les diverses collections des monuments d'Herculanum.

LETTRE C.

Au sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption, à minuit.

J'AI tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

C'est comme une médaille que j'ai frappée, pour constater mon voyage; pour rappeler un jour, à ceux de mes enfants qui viendraient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, de ce souvenir, un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à Résina, petit village au-delà de Portici, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois

hommes robustes m'accompagnent, avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter, entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent, et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

On me fit remarquer, en passant, la maison où Pergolèse vint essayer d'adoucir cette mélancolie si heureuse et si fatale, à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *Stabat* immortel et sa mort.

Après avoir traversé, pendant une heure, de beaux vergers, j'arrive à une lave immense.

Le Vésuve la vomit dans une éruption, il y a environ soixante ans [96].

Elle fit pâlir toute la ville de Naples;

[96] C'est sans doute le produit de l'éruption de 1724, au nord-ouest de la colline des Camaldules. Cette lave est presque à l'opposé de la direction

mais, après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta là.

Quoique arrêtée et éteinte, elle effraie encore et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes, qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes que lui avait prescrites la nature, et souvent les a franchies.

Là, il fallut gravir péniblement des

que prit celle de 1785. Il est, au surplus, un courant de lave qui menaçait bien plus la ville de Naples : c'est celui de 1767.

monceaux de scories qui s'écroulaient sous mes pas.

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée du volcan, et flottaient autour du mont; derrière moi, le soleil, précipité au-delà des montagnes, couvrait de ses rayons mourants la côte de Pausilippe, Naples et la mer; tandis que, sur l'île de Caprée, la lune, à l'horizon, paraissait; de sorte qu'en cet instant je voyais les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du soleil, de la lune, et du Vésuve. Le beau tableau!

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai à gravir.—Je parviens enfin au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan,

qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où, dans ce moment, on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! Quelle fournaise ardente au milieu! D'abord, ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs, avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feu : ce sont des millions d'étincelles; ce sont des milliers de pierres, que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent; en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout à coup se referme; puis tout à coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie. Cependant la lave s'élève sur les bords du cratère; elle se gonfle, elle bouillonne, coule... et sillonne, en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs de la montagne.

J'étais vraiment en extase. Ce désert ! Cette hauteur [97] ! Cette nuit ! Ce mont enflammé ! Et j'étais là.

J'aurais voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissants.

Mais le vent, qui soufflait avec impétuosité, m'avait déjà glacé ; je descendis : avec quel chagrin ! Il en coûte de détacher d'un pareil tableau le regard qui sera le dernier !

Adieu, Vésuve ! adieu, lave ! adieu, flamme dont resplendit et se couronne ce profond abîme ! adieu, enfin, mont si redoutable et si peu redouté ! Si tu dois submerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne soit pas du moins

[97] On donne généralement au Vésuve 24 milles de contour (environ 5 à 6 myriamètres ou 12 lieues) ; son élévation au-dessus du niveau de la mer, portée à 616 toises, a été déterminée, en 1810, à 597.

dans le moment où mes enfants y seront !

Mes guides avaient rallumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi-jambes : je roulai si vite (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace que j'avais mis plus de trois heures à gravir. Un de mes souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin ; l'autre, à l'endroit où j'avais quitté les mulets.

En descendant, je rencontrai des Anglais qui montaient au cratère : nous nous arrêtâmes ; nous parlâmes du Vésuve ; nous troublâmes un moment, de la clarté de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de lave, et du son de nos voix, ce profond silence.

Nous nous dîmes adieu ; et je poursuivis ma route. Enfin, j'arrivai à Portici, bien harassé ; je me couchai en arrivant, et dormis d'un profond sommeil.

Mais, à six heures du matin, je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve, et son cratère, et son incendie, et sa lave, devant mon imagination. Mon ame frémissait encore de toutes les émotions qu'elle avait éprouvées la veille.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles que ni le pinceau, ni la parole, ne sauraient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme, comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers.

LETTRE CI.

A Naples.

Voici quelques aperçus sur les habitants du royaume de Naples.

La première chose qui m'a frappé,

après avoir regardé l'espèce humaine, dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les états civilisés, excepté pourtant en Angleterre; car elle y est libre. Elle est la même pour le fond; elle est aussi peu différente dans les formes; seulement elle varie par des plus ou des moins, difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes et du défaut des mesures.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent, depuis long-temps, dans le commerce de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont partout changé.

Les phrases usitées dans le langage d'une nation n'auraient pas moins besoin, que les monnaies, d'être de temps en temps refondues; mais les grands écrivains et les philosophes, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples, dans les endroits habités, est prodigieuse [98] : c'est que le climat, le sol, la mer et les mœurs y sont naturellement très féconds. On y vit à peu de frais ; on vit de peu ; on vit long-temps.

On vit à peu de frais : la chaleur du climat émousse singulièrement la faim, et, si elle aiguise la soif, elle multiplie en même temps les moyens de la satisfaire. Les Apennins désaltèrent le Napolitain de leur neige, la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages ; la cendre du Vésuve, de fruits et de blé ; on est vêtu du climat.

On vit de peu : en effet, point de travail, et beaucoup de sommeil.

On vit long-temps : à Naples, la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie [99]. La vie s'use beau-

[98] Elle est de 6,766,000 individus, sur une étendue de 31,731 milles carrés.

[99] Les centenaires n'y sont pas très rares. Les

coup plus vite en France, où, sans cesse, les travaux, les passions et la misère la fatiguent. D'ailleurs les maladies, ici, sont très rares, car le relâchement, causé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques; et la transpiration, causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës : et puis, presque partout, des eaux thermales, et presque nulle part des médecins.

La végétation humaine a donc, à Naples, toute sa fécondité, toute sa vigueur et toute sa durée naturelles. Aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples. On la voit partout, on fend la foule; partout, on craint d'écraser un enfant : les places, les rues, les boutiques, les maisons, semblent inondées d'habitants.

journaux d'Italie, du mois de mai 1823, parlaient d'une femme âgée de 125 ans, qui vivait encore, dans la Calabre citérieure.

Cette population, toujours courante, pour ainsi dire, à travers la ville, est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses, et surtout de petites calèches, qui ne vont pas, mais qui volent.

Cependant il arrive, dans les rues, fort peu d'accidents.

Le mouvement de la rue Saint-Honoré, à Paris, n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorsque, le soir, vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flambeaux, portés par la multitude des coureurs, devant la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

LETTRE CII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le climat a, ici, toute son influence; ici règne, sans aucune contradiction, la législation du soleil, c'est-à-dire un relâchement universel dans tous les rapports et dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle.

Rien ne se fait, de tout ce qui ne peut se faire sans un certain degré de tension dans la fibre ; comme il y a des voix qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'est que de la superstition ; elle est d'ailleurs très commode. Dire qu'on a de la religion, c'est en

avoir. Un quart du peuple se passe de la messe. On se met rarement à genoux dans les églises. On n'y va que lorsqu'il y a des illuminations et de la musique, lorsqu'il y a opéra dans les églises. Il est permis à tout le monde de parler, de prêcher, de déclamer hautement contre toutes les religions, et même contre la catholique. La religion va jusqu'à la superstition, mais non pas jusqu'au fanatisme; car le fanatisme est une vigueur. Le flambeau de la religion n'éclaire ici, ni ne brûle.

Le sexe, à Naples, semble être dans le commerce. Les pères, les mères, les maris, les frères, les moines, tout le monde, hautement, en trafique.

On se trompe, à Naples, avec une fourberie singulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie est, pour les Napolitains, un jeu au plus fin. Ailleurs, c'est un combat au plus fort.

On avoue ici qu'on a trompé, et on

s'en vante ; comme on avoue et on se vante, ailleurs, qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieusement la marche des affaires ; on y médite à chaque pas, comme à chaque coup aux échecs. Il se fait aussi très peu d'affaires. Les promesses ne sont que des paroles ; on n'est lié que par des écrits, et chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reste, est une passion ; on l'aime, comme une sorte de jeu : on plaide, pour se désennuyer et pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentiments. La probité paraît, aux Napolitains, une duperie d'esprit ; la franchise, une vivacité de tempérament. L'esprit est de tâcher de tromper ; l'habileté de réussir. Les vertus sont des impuissances ; les vices naissent du climat.

La sensibilité est machinale. A l'aspect de l'homme assassiné et de l'assassin, c'est par le premier que la pitié

commence; mais elle passe bientôt au second.

La vengeance, ici, est de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connaisse. La paresse exclut l'avarice. L'amour n'est qu'un besoin; une femme n'est qu'un meuble; un amant n'est que l'homme qui l'achète.

On n'aime pas ses enfants, mais ses petits; et cet amour-là va fort loin.

La débauche ne donne pas, par an, dans l'étendue du royaume, plus de mille enfants trouvés.

Très souvent les époux qui n'ont pu faire d'enfants, en vont prendre aux Enfants trouvés; on leur en vend. D'abord, ils en font des jouets; ensuite, des esclaves; à la fin, des héritiers. La tendresse filiale n'est que de l'habitude; l'amitié que de l'espérance; la reconnaissance qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire. Ne rien faire, est ici le bonheur.

*

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics, sont pleins dès le matin, et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent, en bâillant, la gazette, et regardent passer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensations par la pensée, les Napolitains demandent des sensations à tous les objets.

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher les enfants.

A midi, on va dîner. Peu de gens, comme on dit, mettent la nappe. Après que la vanité a bien fermé la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche, on se couche tout nu, et, une heure avant la nuit, on se lève, on se r'habille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

C'est dans ce moment que l'essaim des coureurs prend l'essor, et remplit

la ville. La profession, ici, de quinze mille personnes, c'est d'être devant un carrosse; la profession de quinze mille autres, d'être derrière.

On va se promener au *Môle* ou à *Chiaja*, ou le long de la côte de Pausilippe [100]; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oserait paraître le soir, dans les rues, à pied : il serait déshonoré.

On reste à l'opéra, ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, jusqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez sur les visages ni joie, ni plaisir, ni contentement; à la vérité, vous n'y trouvez point de peine.

Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est, pendant le jour, de ne rien

[100] Ce mot se trouve défiguré dans toutes les éditions de ces Lettres, où l'on a imprimé la côte de *Brésilique* : c'est évidemment la côte du Pausilippe.

faire ; le soir, c'est de respirer. Le soir, la fièvre de la chaleur se relâche ; cela suffit au bien-être.

Peu de personnes savent jouir de la nature, qui est admirable : on n'en a pas la force. La nature, ici, n'a pas d'amants. Le peuple entier est blasé. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là *Lazzaroni.*

Les Lazzaroni ne font pas de classe à part : il y en a dans tous les états ; ce sont, tout simplement, des fainéants. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'est pas vice, c'est tempérance. Eh ! quel homme travaille sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler.

Quand un Lazzarone a gagné, pendant quelques heures, de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne : il vit.

Le sexe est très laid à Naples. La beauté du sexe est une fleur qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisis pour former la beauté, s'altèrent ici très promptement, attaqués à la fois par le climat, l'éducation et les mœurs.

Au reste, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes; ils sont en général assez beaux.

LETTRE CIII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Les beaux-arts ne sont plus connus à Naples, si vous en exceptez pourtant la musique; car, dans un grand nom-

bre de conservatoires, on travaille plus que jamais la voix; on la cultive à l'envi. Des lois, des bulles et la nature ont défendu, mais en vain, de pousser, par la castration, jusqu'au *si naturel*, la voix de l'homme : ce son-là est ici payé si cher! ceux qui ont le bonheur de pouvoir le former sont si honorés! Farinelli a gouverné les Espagnes.

Naples a encore de grands hommes : ce sont des castrats.

Les arts mécaniques sont ici dans l'enfance.

Les arts mécaniques manquent ici des instruments les plus communs aujourd'hui dans le reste de l'Europe. Ici on met huit jours à faire un ouvrage qui, en France, coûterait une heure.

Le commerce, le service militaire, une grande partie de l'industrie et de la culture, sont dans la main des étrangers.

Cependant les nationaux commen-

cent, depuis peu de temps, à s'en mêler. On attend, dans ce moment, le premier vaisseau qui ait jamais tenté d'aller s'approvisionner, directement dans nos ports, de sucre et d'indigo. Le capitaine de ce vaisseau sera, pour Naples, un Colomb.

Cette année a vu la première gazette napolitaine.

Mais, comment se fait-il qu'un petit état puisse subsister, surchargé d'une extrême population, d'une nombreuse mendicité, d'une domesticité prodigieuse, d'un clergé séculier et régulier considérable, d'un militaire de plus de vingt mille hommes, d'un peuple de nobles, et d'une armée de trente mille gens de justice ?

La mer, le climat et le sol résolvent ce problème : le climat, en réduisant tous les besoins ; la mer, en apportant, de tous côtés, ses coquillages et ses poissons ; le sol, en donnant quatre récoltes différentes.

Remuer un peu la terre, ou plutôt la cendre, c'est labourer.

Cette cendre est très féconde au pied du Vésuve ; elle le serait bien davantage si elle était, non pas sollicitée, mais aidée !

Ce devrait être l'œuvre du gouvernement ; mais il n'y est pas disposé. Loin de combattre la mollesse des Napolitains, il la favorise au contraire.

Le climat, sans doute, pousse ici l'espèce humaine à la paresse ; mais pas avec assez de violence pour que des influences morales et politiques ne pussent la retenir et la repousser au travail.

On pourrait, par des moyens législatifs, tendre l'esprit.

On pourrait, par l'éducation et par des bains, neutraliser, pour ainsi dire, l'excès de la chaleur, comme les Romains l'avaient fait. Mais il n'y a pas même ici un seul bain public.

L'esprit n'est point rare à Naples, le

climat lui est favorable, ainsi que la situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste, et la lecture d'Homère, ont produit l'Énéide.

Mais aujourd'hui, sur cent personnes, deux tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières où il n'y a pas de maître d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages français. C'est nous qui, dans l'Italie, fournissons maintenant des modes aux femmes, et des opinions aux hommes. Tous nos grands écrivains sont connus, sont traduits et sont compilés.

J'ai trouvé l'ouvrage de M. Necker dans la tête, dans l'estime et dans les entretiens de tout ce qui veut prendre la peine de penser, ou qui s'en est fait un besoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la postérité, « l'instituteur des assemblées provinciales en France. »

On parle sans cesse de Paris, à Naples. Les Français sont aujourd'hui les Grecs de l'univers : les Anglais en sont les Romains. L'éloignement, l'imagination, et surtout le mécontentement, nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire n'a lieu que dans une sphère très peu nombreuse.

Disons encore un mot de la condition du peuple.

La misère ne fait point de mendiants à Naples ; point de soldats ; peu d'enfants trouvés : la vie y est si facile ! elle y est si naturelle !

La misère commet ici très peu de vols caractérisés, et très peu d'assassinats.

La filouterie y est plus une tromperie qu'un vol. Quand le peuple en voit faire une, il rit, et il laisse faire.

La vengeance seule assassine.

La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beau-

coup de femmes publiques ; mais elles n'ont rien qui les distingue ; elles sont mêlées dans leur sexe.

La débauche a moins de crimes et de malheurs à Naples que partout ailleurs : elle en a moins qu'à Paris. C'est qu'elle n'est, à Naples, ni une profession ni un art.

On n'a encore, à Naples, rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné. Les vices, les vertus, tout cela est brut encore, et sort, pour ainsi dire, tout à l'heure du cœur humain.

Naples ne cherche encore les regards ni de l'Europe ni de l'avenir.

LETTRE CIV.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le gouvernement est tel dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus.

L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape et les barons, mais surtout entre les barons et le roi.

Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi, n'est pas terminé encore.

Mais cela ne tardera pas. C'est le sort général de toutes les forces; dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes les autres.

L'histoire de toutes les sociétés civilisées n'est que l'histoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les éléments primitifs de chaque société; suivant que, dans ses commencements, les forces y sont plus ou moins divisées; car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les coteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

Les barons peuvént encore faire emprisonner leurs vassaux, par des ordres qui portent cette clause : « Pour des » causes à nous connues. »

Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux, impunément.

C'est surtout en Sicile que les barons sont tyrans.

Il n'y a pas un an qu'on y prêchait

que les véritables souverains c'étaient les barons : on priait pour les barons à la messe.

La marquis de Caraccioli, vice-roi actuel, travaille avec succès, mais non sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine.

Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela serait déjà fait.

Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieu : les barons viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

Mais quand l'autorité du monarque serait devenue souveraine, en serait-elle plus absolue ? Non, car elle est despotique.

Le roi, sans doute, peut déjà presque tout, pour opprimer et détruire : car il a des troupes, et ses sujets sont

des lâches ; mais il ne peut encore presque rien pour protéger et créer.

Je ne donnerai qu'une preuve de la lâcheté des Napolitains. Un de leurs vice-rois aimait la chasse : pour le malheur des habitants de la petite île de Procida, il vint des faisans dans cette île. Aussitôt une loi martiale ordonne aux habitants un massacre général de tous les chats. On tue. Les rats multiplièrent au point qu'ils attaquaient impunément les enfants dans leur berceau : ils rongeaient le nez et les oreilles de ces malheureux. Que firent alors les pères et les mères ? — Les mères pleurèrent.—Et les maris ?—Ils se plaignirent ! Voilà la lâcheté de ces hommes-là. Heureusement le vice-roi mourut ; et dans l'île de Procida il ne fut plus affreux d'être mère.

M. de ***, qui semble n'avoir voyagé que pour flatter, a dit que le vice-roi fut touché des larmes et des plaintes des habitants.

Cela n'est pas vrai : ils priaient Dieu (c'était leur terme) d'amollir le cœur du vice-roi. Les lâches ! que n'endurcissaient-ils le leur ! ou plutôt, que ne l'avaient-ils plus tendre pour leurs enfants !

De quoi se plaignent les peuples, quand ils poussent plus loin la servitude que les princes la tyrannie ?

LETTRE CV.

A Naples.

Suite de la précédente.

J'ai dit que le roi ne pouvait encore rien pour protéger et créer.

Que peut, en effet, un monarque avec des revenus très modiques ; avec un peuple ignorant ; avec une nation dont

la soumission est plutôt l'habitude de souffrir un maître, que la nécessité sentie d'avoir un roi ?

La soumission d'un tel peuple, n'étant que l'habitude de souffrir un maître, n'est aussi que l'habitude de souffrir de ce maître telle et telle chose : elle finit où il innove.

D'ailleurs, cette soumission du peuple étant moins une oppression qu'une mollesse, il ne faut pas que le roi la dérange.

L'opinion publique ici ne retient pas pour le mal, ne seconde pas pour le bien : il n'existe pas encore ici d'opinion publique. L'autorité ne contient qu'avec des baïonnettes, ne paie qu'avec de l'or, ne punit qu'avec des supplices.

Enfin, le climat empêche toute tension dans les organes, toute énergie dans les désirs, toute suite dans les idées. Comment donc créer ou améliorer ?

Aussi a-t-on essayé, vainement, un grand nombre de changements dans l'administration générale : les instruments qu'on emploie sont les premiers à la combattre. Le despotisme peut bien avoir des satellites, mais non pas des serviteurs.

Tout ce que l'autorité a pu faire jusqu'ici, en établissements, elle l'a fait : elle en a créé les noms. Il n'y a pas de gouvernement, au monde, mieux organisé.... sur l'almanach.

Naples n'a point encore de constitution, et n'en aura peut-être jamais. Tout l'ordre politique n'y est encore que de fait, ainsi que l'ordre civil ; tous les deux, des conséquences du climat, de la fortune et de la position.

Le soleil veut un roi, à Naples, et peut-être même un despote.

Naples a toujours cédé à la force, de quelque côté qu'elle vînt. Mais il faut qu'elle soit présente et qu'elle agisse immédiatement.

J'ai entendu féliciter le prince, de l'état de choses que je viens de tracer. Quel malheur pour les princes, ai-je dit, quand ils préfèrent une soumission de nécessité à une obéissance d'opinion; quand aucun corps politique ne contient, pour ainsi dire, l'autorité souveraine dans son orbite, et ne l'y retient! Les princes n'aiment pas les résistances; mais on ne peut, cependant, s'appuyer que sur quelque chose qui résiste.

Si l'autorité souveraine est faible, ici, pour faire le bien, elle est très puissante pour faire le mal : elle exile; elle dépossède; elle impose à volonté. Que dis-je? les impôts ne sont, ici, que des contributions : on les exige.

L'autorité ne laisse guère finir les procès; car qui peut tout ne veut jamais rien.

Une chose, cependant, modère le despotisme des ordres; c'est la contrariété des ordres : au milieu d'eux on

respire. Le roi, à force de parler, ne se fait plus entendre, et n'exécute rien à force de commander.

Tous les ministres sont en guerre; chacun se sert du roi tour à tour; quelquefois ils se le prêtent.

LETTRE CVI.

A Naples.

Suite de la précédente.

Avec ce peuple, ces moyens et ces ministres, l'administration ne peut être que vicieuse.

Je me bornerai à dire, relativement aux affaires étrangères, que la politique de ce cabinet flotte sans cesse entre l'Autriche et l'Espagne; elle incline du côté de l'Autriche.

Voulez-vous savoir le poids de la France à la cour de Naples ?

Le roi et la reine viennent de faire un voyage en Toscane ; ils se sont embarqués pour Livourne ; il a été question de mettre des estampes dans la chambre du roi. Quelles estampes a-t-on choisies ? Celles qui représentent les avantages des Anglais, dans la dernière guerre, sur l'Espagne et sur la France....

Dépouiller les provinces et piller le trésor public, voilà ici, comme dans beaucoup de pays, l'administration des finances.

Les commis composent avec les contrebandiers.

Quant à la marine, la grande marine, ici, est inutile ; mais M....., qui est à la tête de ce département, voudrait pouvoir dire aux Anglais, comme, en France, le maréchal de Castries, notre marine ; et l'argent du trésor coule dans la mer.

On construit, dans ce moment, un vaisseau de quatre-vingts canons. Ce vaisseau touche à sa fin; le port destiné à le recevoir est commencé.

Le département de la guerre est ruineux.

A Naples, une cour, un opéra, une armée! quel luxe!

Le commerce, du moins, est-il bien administré? « J'ai tous les vices, dit publiquement l'abbé Galiani; il faut donc que chacun d'eux soit payé : il me faut donc beaucoup d'or. » L'abbé Galiani est à la tête du département du commerce.

LETTRE CVII.

A Naples.

Suite de la précédente.

De toutes les parties de l'administration, la plus vicieuse, c'est, sans contredit, celle de la justice.

Il y a trop peu, ici, de ce qu'il y a beaucoup trop en France : de magistrats supérieurs.

Ils sont en tout vingt et un.

Ils forment cinq chambres, composées chacune de quatre membres, et présidées successivement par le chef.

Il y a en outre un premier tribunal, appelé la Vicairie, et un tribunal suprême, appelé la Chambre royale.

Les autres cours sont les tribunaux des barons.

La majeure partie des procès est obligée de parcourir six degrés de juridiction, avant d'arriver au trône, qui les renvoie souvent errer encore devant les mêmes tribunaux.

Les magistrats vendent publiquement la justice : c'est que la cour les fait ; c'est que le roi les paie ; c'est qu'ils sont en petit nombre ; c'est qu'ils sont pris dans l'ordre des avocats, où ils étaient accoutumés à gagner beaucoup ; c'est qu'enfin (et cette raison est décisive) les ministres s'accommodent mieux de magistrats corrompus.

Nulle part la magistrature souveraine n'est aussi généreuse, aussi honorable, aussi pure qu'elle l'est en France : nulle part elle ne se sent davantage.

— Mais, en France, la vénalité des charges ! me dit un avocat napolitain.

— Malheur aux républiques, lui répondis-je, où les magistrats doivent être pris parmi les riches ; et malheur

aux monarchies où ils peuvent être pris parmi les pauvres! Certes, avec des officiers roturiers et des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, et le despote un tyran!

J'ai assisté à plusieurs jugements. Cinq juges sont autour d'une table, dans une salle assez étroite; et des avocats crient.

Les juges, pendant ce temps, s'amusent à prendre, tour à tour, l'éventail, le mouchoir et le bouquet qu'ils ont chacun devant eux.

Après que les avocats ont plaidé, un des juges fait le rapport du procès, à haute voix; mais les juges ne l'écoutent pas; car celui-ci ne se fait que pour la forme.

Dès qu'il est fini, on fait retirer le public, et on recommence le rapport. Les juges alors écoutent, et rendent ensuite un jugement, qu'ils se donnent d'autant moins la peine de mûrir, qu'il subira peut-être dix révisions.

*

Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres ; ils balaient toutes les antichambres ; ils passent leur vie à rendre compte de leurs jugements : ils font pitié.

Ils ne font pas corps entre eux ; mais c'est tout ce qu'il y a de bien dans la composition des tribunaux. On prend ordinairement les juges dans la dernière vieillesse, comme on les prend ailleurs dans l'enfance. Trois des cinq conseillers de la chambre royale ont, à présent, quatre-vingts ans ; l'un d'eux, quatre-vingt-quatorze.

Leur âge nuit nécessairement à la célérité de l'expédition ; la multiplicité des formes y nuit aussi ; mais rien n'y nuit davantage que l'incertitude d'une procédure uniquement formée d'une jurisprudence douteuse et des ordres arbitraires du roi.

Aussi les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire pour

environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue, et leur accès près des juges.

Les écrits que j'ai vu sortir de ce barreau sont érudits et enflés. Nulle éloquence, car nulle vertu ; et nulle vertu, car point de liberté. Ce n'est point le barreau de France.

Les procès sont innombrables, et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs.

Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau : chaque famille noble a besoin d'un chevalier qui sache la chicane, pour la défendre en justice.

On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la Vicairie, tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers,

procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une supériorité marquée. J'ai vu les autres, ainsi que les clients, leur prendre la main et la baiser.

Ces avocats ont une censure, qui reçoit et proscrit à volonté. Chose étrange ! le régime d'un ordre chargé de défendre les citoyens contre l'oppression est despotique ; mais il n'est assurément pas sévère. Un avocat a eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé : « Eh ! ne sait-on pas que notre » roi est un polichinel qui n'a pas de » volonté ! » Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

On vend l'impunité.

On emprisonne beaucoup, par conséquent légèrement ; mais soit corruption, soit indolence, soit esprit

national, soit toutes ces raisons réunies, on ne punit que très rarement, et presque jamais du dernier supplice. On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à cinq mille assassinats, et deux à trois exécutions à mort.

Mais en revanche un supplice terrible, c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans; les trois quarts y périsssent; le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

La loi exige l'aveu du coupable, pour autoriser une condamnation capitale; mais tant qu'il n'a pas avoué, on l'enferme dans un cachot, où on le prive de toute lumière; on lui ôte jusqu'à la paille; le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre, et ne vit que de pain et d'eau, si c'est là vivre.

Je me suis fait ouvrir un de ces tombeaux. Dans l'instant, trois ou quatre spectres, à longue barbe, les yeux ca-

ves, le visage hâve, le corps décharné, moitié nus, étonnés et éblouis d'un rayon de jour qui m'éclairait à peine, se sont élancés sur le seuil. J'ai reculé d'effroi..... Une vapeur pestilentielle s'est exhalée ; ils étaient ensevelis là, depuis plus de dix ans. — J'ai été tenté de leur crier : « Vivez-vous ? »

Un d'eux s'est avancé, d'un air furieux, et s'est écrié : « Non, je n'ai point assassiné mon père. » Il avait assassiné son père, mais il n'avait pas avoué.

Dès qu'un malheureux est condamné au dernier supplice, on l'enferme, pendant trois jours de suite, avant l'exécution, dans une chapelle souterraine, entre un confesseur et des pénitents ; en présence, pour ainsi dire, de sa mort : elle est bien longue ! quel supplice ! car la plus grande partie de la peine de mort, c'est de l'attendre *.

* Cette réflexion semble contredire le *répit* d'un mois pour les exécutions à mort ; mais, en res-

L'hôpital est une des chambres de la prison : c'est encore un tombeau.

Il faut cependant rendre une justice aux lois de Naples : elles donnent un défenseur aux accusés ; c'est un magistrat ; on l'appelle l'avocat des pauvres ; mais il ne communique qu'avec le procès, et non avec l'accusé ; il n'est pas non plus à son choix. Nulle part la justice criminelle n'est entièrement généreuse. Que dis-je ? Souvent, dans ses duels avec les accusés, elle, qui punit l'assassinat, les assassine. Il est bien à désirer que partout on la réforme. Quels tyrans que les mauvaises lois ! et surtout les mauvaises lois criminelles !

pectant les intentions et l'opinion du gouvernement sur cet objet, nous nous en rapportons à l'expérience, et nous lui soumettons nos craintes.

LETTRE CVIII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Je n'ai point parlé, jusqu'ici, du gouvernement de la Sicile, qui est sous des lois, sous des mœurs, sous une administration absolument différentes.

Cette belle partie de la domination du roi de Naples, où fleurit une population d'un million d'hommes, à qui la nature a prodigué ses trésors, qui nourrissait autrefois les Romains, qui donna à Athènes, à Rome, à l'univers, tant de chefs-d'œuvre de tous les beaux-arts, est abandonnée, depuis des siècles, à des vice-rois et à l'Etna.

Cependant une intrigue de cour lui a envoyé, depuis peu, pour vice-roi, le marquis de Caraccioli. Ce vice-roi attaque tous les abus avec le fer, et ils n'en repoussent que plus vigoureux : il devrait se servir du temps ; mais il est pressé de jouir : sa vice-royauté touche à sa fin.

Les Siciliens sont regardés, à Naples, comme des étrangers ; à la cour, comme des ennemis.

On croit que les vexer c'est les gouverner ; on croit qu'il faut en faire des esclaves soumis, pour en faire des sujets fidèles.

En tout, la Sicile est regardée, par le ministère, comme une excroissance incommode ; la cour ne voit que Naples : les grandes capitales sont, au pied des trônes, comme des hautes montagnes devant les provinces.

Mais comment, avec si peu de police, avec une si mauvaise législation, avec une administration pa-

reille, les choses, à Naples, vont-elles encore ?

La nature humaine ne fait pas le mal pour faire du mal, mais pour se procurer le bien; or, dans ce royaume, le bien coûte moins de mal que dans les autres pays. Un bonheur négatif suffit, dans les pays chauds; dans les climats tempérés, au contraire, le bonheur positif est nécessaire : dans les pays chauds, il suffit au désir du bien-être de ne pas souffrir; dans les pays tempérés, il lui faut encore du plaisir : et il est constant que la plus grande partie des délits graves est produite, non par la fuite de la douleur, mais par l'ambition du plaisir.

Voilà, en partie, ce qui concilie, dans ce royaume, le peu de police et le peu de désordre.

Le climat, à Naples, fait la police, comme à Rome le couteau, et l'espionnage à Paris.

Le roi, qui est la bonté même, s'at-

tache, depuis peu, à bien gouverner [101].

La reine passe pour avoir autant d'esprit que de grâces ; et elle a beaucoup de grâces [102].

Si ces souverains ont commis des fautes dans le commencement, ils ne sont que trop excusables : abandonnés dès l'âge de quinze ans à la jeunesse et au trône, ils sortaient des mains de vieux ministres espagnols, qui leur apprenaient à jouer avec la couronne, et non pas à la porter ; qui leur dérobaient leur règne.

[101] Ferdinand, qui règne encore aujourd'hui, monta sur le trône dès 1759.

[102] Marie-Charlotte-Louise de Lorraine, morte le 8 septembre 1814. Elle était sœur de Marie-Antoinette, reine de France, et, comme elle, fille de Marie-Thérèse.

LETTRE CIX.

A Naples.

Je vais réunir dans cette lettre plusieurs objets isolés.

Comment pourrais-je omettre, par exemple, ces douze prophètes, que l'Espagnolet a peints sur la voûte de l'église des Chartreux, ou plutôt qu'il y a placés : tant l'illusion est complète !

Quels beaux caractères de tête ! je crois avoir vu des prophètes.

Ces tableaux sont le chef-d'œuvre de ce grand peintre, et un des chefs-d'œuvre de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est sévère et sombre, il est vrai ; mais il est très vigoureux : on voit qu'il a pris à tâche, comme celui

du Caravage, d'effrayer et d'étonner l'œil par des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations et des nuances : il prodigue la lumière et l'ombre.

Le couvent des Chartreux, si riche d'ailleurs, le serait assez de ces douze tableaux. Le gouvernement paraît penser ainsi ; car il le met, de temps en temps, à contribution.

Pourquoi tant vanter ce tableau de Solimenes, qui représente Héliodore chassé du temple ? Il est immense ; car il occupe toute la largeur de la nef de l'église de *Giesu Nuovo :* mais que cette composition est confuse ! Nul choix, nul effet, aucun intérêt : ce sont des figures et de la couleur.

Quelle épitaphe on a osé tracer sur le tombeau de Sannazar, qui passa sa vie sur le Parnasse, dans les cours, dans les champs, et mourut dans un couvent ; qui composa, en vers empruntés à Virgile, à Ovide, à Tibulle, un

poëme sur l'Enfantement de la Vierge, et des poésies érotiques, vantées encore aujourd'hui, parce qu'on a cessé de les lire !

Da sacro cineri flores. Hìc ille Maroni
Sincerus * *musâ proximus ut tumulo.*

Qui ? lui, Sannazar, aussi près de Virgile, par son tombeau, que par son poëme [103].

Voilà ce que fait la manie du bel esprit, et l'affectation de l'antithèse. Que de vérités elles immolent ! que de monstres elles accouplent ! Elles rapprochent Sannazar et Virgile.

Je vous parlerais des catacombes de

* C'est ici le surnom de Sannazar.

[103] Cette épitaphe est du cardinal Bembo. Quant aux vers latins de Sannazar, il y en a dans le Recueil de ses poésies latines de très jolis, de très spirituels, et même de très hardis, contre les papes. Jacques Sannazar avait pris les prénoms de Actius Sincerus, pour se conformer aux usages des littérateurs de son temps.



Tombeau de Sannazar.

Naples, si je ne vous avais parlé des catacombes de Rome. La sensation qu'on y éprouve en fait tout le mérite. Ces lieux plairont toujours aux imaginations mélancoliques, qui aiment à s'approcher de la mort, et à en sentir les ténèbres.

Je ne peux vous rien dire de l'opération du miracle annuel de la liquéfaction du sang de saint Janvier : elle ne se fait pas dans cette saison; elle y est trop naturelle. Je vous dirai seulement que ce miracle est, depuis peu de temps, discrédité : il cessera, dit-on, bientôt tout-à-fait. Il n'y aura peut-être bientôt plus, dans tout l'univers, qu'un seul miracle : l'univers [104] !

[104] Dans un ouvrage allemand intitulé : *Instruction de Martius sur la magie naturelle* (revue et augmentée par Wlegleb. Berlin, 1779, in-8°), on enseigne les procédés nécessaires pour opérer parfaitement le miracle de saint Janvier.

LETTRE CX.

A Naples.

Il a fait hier, toute la journée, un temps affreux : je n'ai pu sortir.

Ne vous attendez donc à aucun détail sur Naples, ou ses environs ; mais, pour vous en dédommager autant qu'il dépend de moi, voici l'imitation d'une élégie de Tibulle, que j'ai finie hier.

C'est une espèce d'hymne, que ce poëte avait composée pour les Céréales, ou fêtes de Cérès.

Tibulle suppose que le peuple est processionnellement en marche dans la campagne.

FÊTES CÉRÉALES. [a]

Pasteurs, faites silence, écoutez tous mes chants.
Le voici, l'heureux jour, où chaque dieu des champs

[a] Voyez le texte latin de cette élégie dans les Appendices de ce volume, n° XXV.

Attend, pour se montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux sacrifice.
Viens, Bacchus! viens, Cérès! venez tous deux parés,
Bacchus, de pampres verts, Cérès, d'épis dorés!
Laboureur, que le soc, en ce jour tutélaire,
Oisif dans tes sillons, fasse grâce à la terre;
Que, libre en son étable, à l'abri des chaleurs,
Repose, en ruminant, le bœuf orné de fleurs;
Et toi-même, ô bergère, en l'honneur de la fête,
Que le fuseau roulant, que l'aiguille s'arrête.
Soyons tout à Cérès : mais loin d'elle en ce jour
Quiconque aura veillé dans les bras de l'Amour!
Cérès veut un cœur chaste, elle veut des mains pures;
Cérès ne permet point de profanes parures.

Cependant, vers l'autel où brille un feu sacré,
D'enfants ceints de festons l'agneau marche entouré.
Nous voici, dieux des champs! Dieux! voilà nos domaines;
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.
Que le froid aquilon, que l'auster pluvieux,
N'offensent point la vigne et ses bourgeons frileux,
Ne la contraignent point à s'épuiser en larmes;
Que la jeune Pomone ose étaler ses charmes.
Daigne aider, ô Cérès! ce tuyau, faible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or;
Que ton pied triomphant tue une herbe ennemie.
Oh! puisse encor, le soir, au bord de la prairie,
La houlette indulgente et le chien complaisant,

Ne point hâter les pas de l'agneau languissant !
Nos vœux sont exaucés ! Au sein de la génisse,
La fibre prophétique annonce un ciel propice.
Je vous rends grâce, ô dieux! nos guérets sont sauvés!
Amis, qu'à longs ruisseaux le vin coule.... et buvez.
Le soir d'un jour de fête, un buveur qui chancelle
N'offense point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous. Moi, je vais, dans mes vers,
Bénir les dieux des champs de leurs présents divers.
Chacun d'eux, à l'envi, de sa main fortunée,
Enrichit ou para le cercle de l'année.
Phébus préside aux jours, Phébé préside aux nuits;
Si Flore a soin des fleurs, Pomone a soin des fruits;
Palès règne aux vallons, et Cérès dans les plaines;
Bacchus aime à mûrir les grappes déjà pleines;
Chaque Faune a ses bois, chaque Nymphe a ses eaux;
Un dieu léger s'enfuit sur de légers roseaux.
Oui, l'homme doit aux dieux tous les biens de la vie;
Il leur doit de vingt arts la rivale industrie:
L'osier avec le chaume, en cabane tressé;
Le fer, en soc tranchant, dans la terre enfoncé;
Le tremblant charriot qui, sur son axe, crie;
Et mille autres bienfaits que l'univers publie.
Déjà, de nos aïeux le chêne nourricier
N'offre plus qu'au vil porc un mets vil et grossier;
Un arbre d'un autre arbre adopte la famille;
Où croissait le chardon, la rose s'ouvre et brille :

Tout prospère ; tout rit. A travers le vallon,
L'eau court, en murmurant, abreuver le gazon.
L'été, lorsque son frère a perdu sa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il moissonne ;
Puis, des feux du soleil le raisin tout brillant,
Promet au vendangeur un nectar pétillant.
Bacchus paraît : soudain, enluminé de lie,
Par des jeux, par la danse, égayant la folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même, jadis,
Avait servi de pâtre aux crédules brebis.
Pomone ensuite arrive, et, riante et vermeille,
Aux pieds du sombre hiver épanche sa corbeille.

D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux, fredonna quelque son ;
Bientôt, en temps réglés, la voix, avec aisance,
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence ;
Enfin, par sept tuyaux qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.
O jours heureux ! l'enfant, de couronnes rustiques,
L'enfant orna le front de ses Lares antiques ;
L'enfant, dans la prairie, en gardant les agneaux,
Façonna la houlette et creusa des pipeaux,
Tandis qu'à ses côtés la bergère innocente
Soulagea la brebis de sa toison pesante.
Alors tout s'empressa pour servir nos besoins :
Le sexe eut des travaux, et l'enfance des soins.
Du haut de la quenouille alors la laine humide,

Descendant lentement sous le doigt qui la guide,
Arrive, en fil léger, au fuseau qui l'attend :
Le fuseau la rassemble, et s'enfuit en roulant.

C'est alors, nous dit-on, que l'Amour prit naissance;
Au milieu des troupeaux il passa son enfance.
Un jour, il essaya (qu'il l'apprit aisément !)
A tendre l'arc léger qu'il tend incessamment.
D'abord au fond des bois, sa flèche, encor peu sûre,
Poursuit les cerfs errants, qu'il frappe à l'aventure;
Mais, voulant s'illustrer par de plus nobles coups,
Il quitta les forêts et vint vivre avec nous.
Il vise à tout moment au cœur léger des belles :
Ses traits les plus aigus, il les lance aux cruelles;
Et, s'il voit un héros que Mars n'a pu blesser,
D'un dard, enfant terrible, il aime à le percer.
C'est par son ordre encor que la jeune Glycère,
Trompant furtivement le sommeil de sa mère,
D'un pied hardi d'amour, et de peur incertain,
Vers son amant, dans l'ombre, étudie un chemin;
Et qu'enfin le vieillard, au seuil d'une maîtresse,
Balbutie, en pleurant, sa dernière tendresse.
Malheur à ceux qu'Amour voit d'un œil irrité!
Heureux celui qu'Amour d'un sourire a flatté!

Accours donc, dieu puissant, prends place à cette table,
Sans traits et sans flambeau, sans cet arc redoutable;
Nu, mais encore armé. Pasteurs, priez-le tous,

Tout haut pour vos troupeaux, et puis tout bas pour vous :
Pour vous aussi tout haut, car la flûte résonne,
Et la foule, en tumulte, autour de vous bourdonne.
Dansez, chantez, buvez, hâtez-vous : Phébé luit ;
Des astres amoureux le chœur brillant la suit ;
Et déjà le Sommeil, les yeux clos, en silence,
Sur un Songe appuyé, d'un pied douteux s'avance.

LETTRE CXI.

À Naples.

J'ai vu, dans l'église de Saint-Janvier, le tombeau de ce malheureux André II, roi de Naples, fiancé, dès l'âge de sept ans, à Jeanne Ire, et victime, à dix-huit, au milieu de sa cour, la veille de son couronnement, de la perfidie de sa jeune épouse, dont le crime fut conseillé par l'amour, hasardé par la jeunesse, excusé par la beauté, légitimé

par la politique, et justifié, à prix d'or, par un pape; mais auquel jamais ne pardonna, ni la nature, ni la conscience, ni Louis II, roi de Hongrie, qui, pour venger son frère, accourut, du fond de l'Allemagne, un étendard noir à la main; et, pendant quarante ans, poursuivit, ou menaça, ou épia cette tête coupable, qui enfin, blanchie dans le malheur et le remords, tomba avec sa couronne, teinte encore du sang du premier de ses quatre époux, sous le fer de la vengeance.

Cet infortuné André II fut assassiné à Averse, et jeté par une fenêtre. Sa nourrice chercha et découvrit son cadavre au bout de trois jours. De concert avec un chanoine de l'église de Saint-Janvier, elle le transporta, la nuit, dans cette église, où le généreux prêtre, après l'avoir arrosé de larmes fidèles, l'inhuma furtivement, et lui fit ériger, dans la

suite, à ses frais, ce monument mémorable [105].

Puisque je vous ai parlé de Jeanne Ire et du tombeau de son époux, c'est le lieu de vous parler aussi de Jeanne II et du tombeau de son amant, que l'on voit dans l'église *San-Giovanni*, de ce Jean Caraccioli dont la destinée fut presque semblable à celle du célèbre Essex. Jean Caraccioli eut, comme Essex, le malheur de plaire, jeune encore, à une reine déjà âgée; de vou-

[105] On lit sur ce tombeau l'épitaphe suivante :

ANDREÆ CAROLI VBERTI PANNONIÆ REGIS F.,
NEAPOLITANORVM REGI,
JOANNÆ VXORIS DOLO ET LAQVEO NECATO,
VRSI MINVTVLI PIETATE HIC RECONDITO,
NE REGIS CORPVS INSEPVLTVM, SEPVLTVM-VE FACINVS
POSTERIS REMANERET,
FRANCISCVS BERARDI F. CAPYCIVS
SEPVLCHRVM, TITVLVM, NOMENQVE
P.
MORTVO ANNO MCCCXLV
14 KAL. OCTOBRIS.

loir se dédommager, par l'ambition, des ennuis d'un pareil nœud, de se fier trop à la dernière passion d'une femme, et d'insulter grièvement une reine en croyant ne quereller qu'une maîtresse. Et, comme Essex, il rougit aussi l'échafaud d'un sang versé par l'ordre d'une amante, qui malheureusement pouvait tout. Jeanne, de son côté, ainsi qu'Élisabeth, mourut, peu de temps après la mort de son amant, consumée d'amour et de regrets, devant cette tête adorée et sanglante, que nuit et jour elle voyait.

En quittant ces tombeaux (c'était le soir), je fus me promener le long de la côté de Pausilippe, sur le bord de la mer, et je passai devant un antique palais de Jeanne, abandonné aux flots qui le baignent, et au temps qui le détruit. Là, je m'arrêtai; je m'assis sur une pierre; et je me mis à écouter, au clair de la lune, le bruissement des vagues, qui expiraient à mes pieds. Je

ne saurais vous rendre quelle profonde et délicieuse mélancolie s'empara alors de moi : au souvenir de ces tombeaux, de ces amours royales et sanglantes, à ce nom tragique de Jeanne [106], à la vue de ce palais antique et désert, à ce clair de lune élyséen, à cette fraîcheur de la soirée, enfin à ce murmure des vagues qui accouraient vers moi, se brisaient, et retentissaient dans l'intérieur du palais, parmi ses ruines, mes yeux laissèrent échapper des larmes.

[106] La Harpe avait donné, en 1781, une tragédie intitulée : *Jeanne de Naples.*

LETTRE CXII.

A Pompéia.

Je suis tout étonné de me promener de maisons en maisons, de temples en temples, de rues en rues, dans une ville bâtie il y a deux mille ans, habitée par des Romains, exhumée par un roi de Naples, et parfaitement conservée, c'est-à-dire à Pompéia.

Ses habitants dormaient. Tout à coup un vent impétueux s'élève, détache une portion de la cendre qui couvrait le sommet du Vésuve, et la pousse en tourbillon dans les airs, sur Pompéia; elle fut ensevelie toute vivante, en un quart d'heure, avec Herculanum, avec Sorrente, avec une foule de villages et

de villes, avec des milliers d'hommes, et Pline [107].

Quel réveil pour les habitants! Ils maudirent sans doute mille fois le Vésuve, et sa cendre, et sa lave. Hommes imprudents, qui avaient bâti Pompéia au pied du Vésuve, sur sa lave et sur sa cendre!

En vérité, les hommes ressemblent aux fourmis, qui, après qu'un accident a détruit une de leurs fourmillières, le moment d'après, la refont.

La cendre couvrit Pompéia. Les descendants de ceux qui périrent dans cette cendre y plantèrent de la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers: les toits de cette ville étaient des vergers et des champs. Un jour on bêche, on enfonce la pioche plus avant, quelque chose résiste; c'était une ville: Pompéia.

Le roi de Naples ordonna de fouiller.

[107] Pline le naturaliste.

Mais, soit mauvaise administration, soit indifférence des maîtres, soit qu'en effet l'air attaque et détruise ces ruines aussitôt qu'il les a touchées, on n'est encore parvenu, depuis trente ans, qu'à exhumer un tiers de cette ville [108].

En arrivant à Pompéia, le premier objet qui se présente, c'est le quartier des soldats.

Figurez-vous un carré long de bâtiments, qui renferme une foule de chambres isolées, et dont la façade s'appuie sur un portique, qui règne autour.

Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge; elles font un joli effet.

[108] Ces travaux, repris ensuite, ont mis au jour des quartiers de la ville et des édifices importants, qu'on trouve représentés avec une grande fidélité dans la belle collection de planches de M. Mazois, in-fol., 1813 et suiv., publiées dans ses Ruines de Pompeii, dessinées et mesurées par lui. Ce bel ouvrage, de format atlantique, contient toutes les découvertes faites depuis 1763 jusqu'en 1821.

J'ai visité plusieurs chambres. J'ai trouvé dans l'une un moulin, qui servait aux soldats à moudre le blé pour faire du pain ; dans celle-ci, un moulin qui leur servait à écraser les olives pour faire de l'huile. Le premier ressemble à nos moulins à café ; le second est formé de deux meules, qu'on remue à la main, dans un vaste mortier, autour d'un noyau de fer.

J'ai vu, dans une autre chambre, des fers qui étaient encore attachés à la jambe d'un criminel ; dans une autre, des monceaux d'ossements ; dans une autre, un collier d'or.

En sortant du quartier des soldats, mon guide me mena dans la ville.

Comment appelle-t-on cette rue ?

Il faudra bientôt refaire ce pavé.

Cette ornière, que les charriots ont tracée en roulant sur ces gros quartiers de laves, fera verser des voitures.

J'aime ces deux trottoirs, qui règnent le long des maisons.

Où sont donc allés tous les habitants ? On ne voit personne dans les boutiques ! personne dans la rue ! toutes les maisons sont ouvertes !

Commençons par visiter les maisons qui sont à droite.

Celle-ci n'est pas un édifice privé : cette quantité prodigieuse d'instruments de chirurgie atteste un monument analogue à leur objet. C'est sûrement une école de chirurgie.

Ces maisons sont bien petites , elles sont bien mal distribuées , tous les appartements sont isolés ; mais aussi , quelle propreté ! quelle élégance ! Dans chacune , un portique intérieur , un pavé en mosaïque , une colonnade carrée , et au milieu , une citerne , pour recueillir l'eau qui découle des toits ; dans chacune, des thermes, des étuves, et partout des peintures à fresque , du meilleur goût , sur les fonds les plus agréables. Raphaël est-il venu copier ici ses arabesques ?

Passons de l'autre côté de la rue. Ces maisons-ci ont trois étages. Elles sont appuyées sur la lave, qui a formé ici comme une montagne, au penchant de laquelle on a bâti. Le troisième donne en haut sur une rue, et le premier donne en bas sur un jardin. Descendons par cet escalier. Cette colonnade autour du jardin est agréable; on peut s'y promener pendant le soleil; on peut s'y promener pendant la pluie.

Qu'est-ce que j'aperçois dans cette chambre? Ce sont dix têtes de morts. Les malheureux se sauvèrent ici, où ils ne purent être sauvés. Cette tête est celle d'un jeune enfant: son père et sa mère sont donc là?

Remontons; le cœur ici n'est pas à son aise.

Entrons un moment dans le temple, puisqu'on l'a laissé ouvert. Quel est ce Dieu, dans le fond de cette niche? C'est le dieu du Silence, qui, d'un signe de doigt, le commande, en mon-

trant la déesse Isis dans le fond du *Sacrarium*.

Le parvis offre trois autels. C'est ici qu'on égorgeait la victime ; le sang coulait par cette rigole; il allait se rendre au milieu , dans ce bassin , d'où il tombait sur la tête des prêtres. Cette petite chambre, auprès de cet autel, c'est sans doute la sacristie. Les prêtres se purifiaient dans cette baignoire. Montons à présent au sanctuaire : il est bien étroit ! Combien de colonnes ? Six. Elles sont petites. Ce fronton est élégant. Pourquoi ces deux portes, aux deux coins de l'autel ? J'entends ! C'est par là que les imposteurs se glissaient, pour aller, entre l'autel et la muraille, faire parler la divinité. On t'a donc toujours trompé, pauvre peuple ! Viens voir comme ils ont soupé hier à tes dépens. Le couvert n'est pas encore ôté; ils ont mangé des œufs frais ; ils ont bu du bon vin.

Voici des inscriptions : Popidi Am-

BLEATI, CORELIA CELSA. C'est un monument érigé à la mémoire de ceux qui ont fait du bien à Isis, c'est-à-dire à ses prêtres; ces prêtres les appellent pieux, singulier synonyme de dupes.

En sortant du temple d'Isis, je passe devant... Puisque je n'achève pas, vous le devinez.

Le temple de Priape est tout près du temple d'Isis.

Les anciens avaient, sur cet objet, d'autres opinions, et par conséquent d'autres mœurs.

Je ne dois pas être loin de la maison de campagne d'Aufidius; car voilà les portes de la ville. Voilà le tombeau de la famille de Diomède. Reposons-nous un moment sous ces portiques, où les philosophes venaient s'asseoir.

On ne m'a pas trompé. La maison de campagne d'Aufidius est charmante; les peintures à fresque sont délicieuses. Que ces fonds bleus sont piquants! Avec quelle économie, et par consé-

quent quel goût, on a distribué les figures dans les panneaux ! Flore elle-même a tressé cette guirlande. Mais qui a peint cette Vénus ? cet Adonis ? dans ce bain, ce jeune Narcisse ? ici, ce charmant Mercure ? Il n'y a pas huit jours, sans doute, qu'on les a peints.

J'aime ce portique autour du jardin ; et autour du portique cette cave carrée et couverte. Est-ce du Falerne que renferment ces amphores ? Combien le vin a-t-il de consuls ?

Il est tard. Voici l'heure du spectacle : allons au théâtre couvert ; il est fermé. Allons au théâtre découvert ; il est fermé.

Je ne sais si je vous ai donné une idée de Pompéia [a].

[a] Voyez, dans les Appendices de ce volume, le n° XXVI.

LETTRE CXIII.

A Naples. .

Quel dommage que ce pays soit si mal administré !

C'est le cri qu'on ne peut s'empêcher de pousser quand on embrasse ce pays, d'un regard, du haut des montagnes qui le couronnent, soit du sommet du Pausilippe, soit de la cime du Vésuve, soit de la maison des Hiéronymites à Renella, soit du couvent des Chartreux.

C'est dans ce couvent que fut dit un mot bien profond. Un voyageur, à l'aspect de cette vue magnifique, s'écria, devant un Chartreux : « Le bonheur est » ici ! — Oui, repartit le solitaire, » pour ceux qui passent [109]. »

[109] *Transeuntibus.* Ce mot énergique fut la réponse du Chartreux. La Chartreuse de Naples est

Je préfère la vue qu'on découvre à Renella. Quel tableau ! il est digne du pinceau des Vernet, des Robert, des Delille, des Roucher et des Saint-Pierre : des rivières, des vallons, des forêts, des montagnes, des coteaux, des volcans et la mer, la ville où naquit le Tasse, la ville où mourut Virgile.

Réunion admirable des couleurs les plus fraîches, les plus vives et les plus belles, avec lesquelles la nature peint l'univers ; de l'or le plus étincelant des astres, de l'émail le plus animé des fleurs, des flammes les plus ardentes des volcans, des flots les plus azurés des mers, du bleu le plus sombre des cieux, des rayons les plus purs du soleil ! Joignez à ce tableau tout ce que les heures y ajoutent, ou en retranchent,

l'une des plus belles qui existent ; et il n'en est aucune qui puisse lui être comparée pour sa situation délicieuse et la magnificence de ses vues.

lorsque, dans leur fuite légère, elles traversent cette belle contrée; toutes ces ombres, toutes ces clartés, toutes ces nuances, en un mot, dont chacune d'elles, prenant, à son tour, le pinceau de la nature, touche et modifie le globe. Quelles matinées fraîches! quels midis brillants! quels soirs calmes et silencieux! enfin, quelles nuits amoureuses!

LETTRE CXIV.

A Naples.

A MON FILS.

DANS mon avant-dernière lettre à votre mère, mon cher Charles, j'ai dit un mot de la mort de Pline l'ancien, c'est-à-dire du premier Buffon. J'ima-

gine que ce mot aura éveillé votre intérêt et votre curiosité, mais sans les satisfaire ni l'un ni l'autre. Si vous étiez un peu plus versé dans l'étude de la langue latine, je vous inviterais à les satisfaire vous-même, en lisant deux lettres de Pline le jeune à Tacite, sur ce funeste événement. Mais puisque cette entreprise, mon cher fils, serait encore au-dessus de vos forces, c'est à moi à vous suppléer.

Voici donc, en abrégé, le récit de Pline [110].

Pénétrez-vous d'abord, mon cher Charles, de tout l'intérêt que renferme une lettre où le panégyriste de Trajan raconte à l'historien Tacite la mort du grand philosophe Pline, victime, au commencement du règne de Titus, de la première éruption du Vésuve *.

[110] Lettres de Pline le jeune; liv. VI, lett. 16 et 20.

* Première éruption connue.

« Vous me demandez des détails sur
» la mort de mon oncle, afin de pou-
» voir, dites-vous, la transmettre tout
» entière à l'avenir. Je vous rends grâces
» de votre intention. Sans doute le sou-
» venir éternel d'un fléau par lequel
» mon oncle a péri avec des peuples
» promettait à son nom l'immortalité;
» sans doute ses ouvrages aussi l'en
» flattaient. Mais une ligne de Tacite
» la lui assure. Heureux celui à qui les
» dieux ont accordé de faire des choses
» dignes d'être écrites, ou d'en écrire
» de dignes d'être lues. Plus heureux
» celui qui en obtient à la fois ces deux
» faveurs. Tel a été le sort de mon
» oncle. J'obéis donc avec empresse-
» ment à vos ordres, que j'aurais sol-
» licités.

» Mon oncle était à Misène, où il
» commandait la flotte.

» Le 23 d'août, une heure environ
» après midi, comme il était sur son
» lit, occupé à étudier, après avoir,

» suivant sa coutume, dormi un mo-
» ment au soleil et bu de l'eau froide,
» ma mère monte à sa chambre. Elle lui
» annonce qu'il s'élève dans le ciel un
» nuage d'une grandeur et d'une figure
» extraordinaires. Mon oncle se lève; il
» examine le prodige : mais sans pou-
» voir reconnaître, à cause de la dis-
» tance, que ce nuage montait du Vé-
» suve. Il ressemblait à un grand pin :
» il en avait la cime; il en avait les
» branches. Sans doute un vent souter-
» rain le poussait avec impétuosité, et
» le soutenait dans les airs. Il parais-
» sait tantôt blanc, tantôt noir, tantôt
» de diverses couleurs, suivant qu'il
» était plus ou moins chargé ou de cail-
» loux ou de cendres.

» Mon oncle fut étonné : il crut ce phé-
» nomène digne d'être examiné de près.
» Vite une galère, dit-il : et il m'invite
» à le suivre. J'aimai mieux rester pour
» étudier. Mon oncle sort donc seul, et
» ses tablettes à la main; il s'embarque.

» Cependant je continuai à étudier. » Je prends le bain; je me couche; » mais je ne pouvais dormir. Le trem- » blement de terre, qui, depuis plu- » sieurs jours, agitait aux environs » tous les bourgs et les villes mêmes, » augmentait à tout moment. Je me » lève pour aller éveiller ma mère; ma » mère entre soudain dans ma chambre » pour m'éveiller.

» Nous descendîmes dans la cour, » nous nous assîmes. Pour ne pas per- » dre mon temps, je me fis apporter » Tite-Live. Je lis, je médite, j'extrais, » comme j'aurais fait dans ma chambre. » Était-ce fermeté? Était-ce impru- » dence? je l'ignore : j'étais si jeune *! » Dans le moment arrive un ami de » mon oncle, parti nouvellement d'Es- » pagne pour le voir. Il reproche à ma » mère sa sécurité; à moi, mon audace. » Je ne levai seulement pas les yeux de

* Il n'avait alors que 18 ans.

» dessus mon livre. Cependant les mai-
» sons chancelaient à un tel point, que
» nous résolûmes de quitter Misène.
» Le peuple épouvanté nous suivit ;
» car la frayeur imite quelquefois la
» prudence.

« Sortis de la ville, nous nous arrê-
» tons. Nouveaux prodiges, nouvelles
» terreurs. Le rivage, qui s'élargissait
» sans cesse, couvert de poissons de-
» meurés à sec, s'agitait à tout mo-
» ment, et repoussait fort loin la mer
» irritée, qui retombait sur elle-même ;
» tandis que devant nous s'avance,
» des bornes de l'horizon, un nuage
» noir, chargé de feux sombres, qui
» incessamment le déchirent et jaillis-
» sent en larges éclairs.

» L'ami de mon oncle revient alors à
» la charge. Sauvez-vous, nous dit-il,
» c'est la volonté de votre oncle, s'il
» est vivant ; et son vœu, s'il est mort.
» — Nous ignorons le sort de mon on-
» cle, répondîmes-nous, et nous nous

» inquiétons du nôtre ! — A ces mots
» l'Espagnol part.

» Dans l'instant la nue s'abat des
» cieux sur la mer, et l'enveloppe ; elle
» nous dérobe l'île de Caprée et le pro-
» montoire de Misène. Sauve-toi,
» mon cher fils, s'écrie ma mère ; sau-
» ve-toi : tu le dois, et tu le peux,
» car tu es jeune ; mais moi, chargée
» d'embonpoint et d'années, pourvu
» que je ne sois pas cause de ta mort,
» je meurs contente. — Ma mère, point
» de salut pour moi qu'avec vous. —
» Je prends ma mère par la main, et je
» l'entraîne. — O mon fils, disait-elle
» en pleurant, je te retarde !

» Déjà la cendre commençait à tom-
» ber ; je tourne la tête : une épaisse
» fumée, qui inondait la terre comme
» un torrent, se précipitait vers nous.
« — Ma mère, quittons le grand che-
« min ; la foule va nous étouffer dans
» ces ténèbres qui accourent. A peine
» avions-nous quitté le grand chemin,

» il était nuit ; la nuit la plus noire.
» Alors ce ne furent plus que plaintes
» de femmes , que gémissements d'en-
» fants , que cris d'hommes. On enten-
» dait , à travers les sanglots et avec les
» divers accents de la douleur : — Mon
» père ! — Mon fils ! — Ma femme ! —
» On ne se reconnaissait qu'à la voix.
» Celui-ci déplorait sa destinée ; celui-
» là le sort de ses proches ; les uns
» imploraient les dieux ; les autres ces-
» saient d'y croire ; plusieurs appelaient
» la mort même contre la mort. On
» disait que l'on était, maintenant ,
» enseveli avec le monde dans la der-
» nière des nuits , dans celle qui devait
» être éternelle. — Et au milieu de tout
» cela , que de récits funestes ! que de
» terreurs imaginaires ! la frayeur ou-
» trait tout , et croyait tout.

» Cependant une lueur perce les té-
» nèbres : c'était l'incendie qui appro-
» chait ; mais il s'arrête , s'éteint ; la
» nuit redouble, et, avec la nuit, la pluie

» de cendres et de pierres. Nous étions
» obligés de nous lever, de moment en
» moment, pour secouer nos habits.
» Le dirai-je? Au milieu de cette scène
» d'horreur, il ne m'échappa pas une
» plainte. Je me consolais de mourir,
» dans cette pensée : l'univers meurt.

» Enfin, cette épaisse et noire vapeur
» peu à peu se dissipe et s'évapore. Le
» jour ressuscite, même le soleil; mais
» terne et jaunâtre, tel qu'il se montre
» ordinairement dans une éclipse. Quel
» spectacle s'offrit alors à nos regards
» encore incertains et troublés! Toute
» la terre était ensevelie sous la cendre,
» comme elle l'est, en hiver, sous la
» neige. Le chemin était perdu. On
» cherche Misène; on le retrouve; on
» y retourne; on le reprend : car on
» l'avait en quelque sorte abandonné.
» Nous reçûmes, bientôt après, des
» nouvelles de mon oncle. Hélas!
» nous avions toute raison d'en être
» inquiets!

» Je vous ai dit qu'après nous avoir
» quittés, à Misène, il était monté sur
» une galère. Il dirigea sa route vers
» Rétine et les autres bourgs menacés.
» Tout le monde en fuyait; il y entre.
» Au milieu de la confusion générale,
» il observe attentivement la nue : il
» en suit tous les phénomènes, et, à
» mesure, il dictait. Mais déjà une cen-
» dre épaisse et brûlante s'abattait sur
» sa galère; déjà des pierres tombaient
» à l'entour; déjà le rivage était comblé
» de quartiers entiers de montagnes.
» Mon oncle hésite s'il retournera sur
» ses pas, ou s'il gagnera la pleine
» mer. *La fortune seconde le courage*,
» s'écrie-t-il, *tournez vers Pompo-*
» *nianus.* Pomponianus était à Stabie.
» Mon oncle le trouve tout tremblant :
» il l'embrasse, l'encourage, et, pour
» rassurer son ami par sa sécurité, il
» demande un bain, se met ensuite à
» table, et soupe gaiement; ou du
» moins, ce qui ne prouverait pas

» moins de caractère, avec toutes les
» apparences de la gaieté.

» Cependant le Vésuve s'enflammait
» de toutes parts, dans la profondeur
» des ténèbres. — Ce sont des villages
» abandonnés qui brûlent, disait mon
» oncle à la foule, pour tâcher de la
» rassurer. Ensuite, il se couche; il
» s'endort. Il dormait du sommeil le
» plus profond, lorsque la cour de la
» maison commença à se remplir de
» cendres; toutes les issues s'obstruaient.
» On court à lui; il fallut l'éveiller.
» Il se lève, il rejoint Pomponianus,
» et délibère avec lui et sa suite sur le
» parti qu'il faut prendre. Resteront-ils
» dans la maison? Fuiront-ils dans la
» campagne? S'ils restent, comment
» échapper à la terre qui s'entr'ouvre?
» et, s'ils fuient, aux pierres qui tom-
» bent? On choisit le dernier parti: la
» foule persuadée par la crainte, mon
» oncle convaincu par la raison.

» On sort donc à l'instant de la ville,

» et pour toute précaution on se couvre
» la tête d'oreillers. Le jour recommen-
» çait partout ailleurs ; mais là conti-
» nuait la nuit, nuit horrible ! la nue
» en feu l'éclairait. Mon oncle voulut
» s'approcher du rivage, malgré la mer
» qui était encore grosse. Il descend,
» boit de l'eau, fait étendre un drap,
» et se couche. Tout à coup des flammes
» ardentes, précédées d'une odeur de
» soufre, brillent et font fuir au loin
» tout le monde. Mon oncle, soutenu
» par deux esclaves, se lève, mais sou-
» dain, suffoqué par la vapeur, il
» tombe ! — Et Pline est mort... »

Mon fils, la veille de cette éruption, des naturalistes agitaient, sur le sommet du Vésuve, en s'y promenant parmi les fleurs, si ce mont était un volcan.

Quel récit, mon cher Charles ! Il vous montre tout à la fois la première éruption connue du Vésuve ; une des scènes les plus lamentables, une des morts les plus malheureuses, une des

passions de connaître les plus intrépides, un des plus beaux esprits de l'antiquité; et il pourrait vous apprendre encore tout ce qu'est la tendresse d'une mère, si vous n'aviez pas la vôtre.

LETTRE CXV.

A Naples.

Je me suis embarqué hier, avant l'aurore, et je suis allé visiter, avec le soleil, les îles semées dans la mer de Naples.

J'ai vu le soleil sortir de la mer, en séparant les cieux et les flots; les cieux, qui semblaient se relever, et les flots, qui s'étendaient. On aurait dit que le soleil s'était reposé au milieu d'eux, pendant la nuit. Je l'ai vu s'élancer sur le sommet du Pausilippe; courir sur le

Promontoire de Misène; étinceler dans les ondes qui baignent les îles *Procida*, *Ischia* et *Nisida ;* et s'avançant ensuite vers la borne horizontale où le ciel confine à la mer, effleurer de ses rayons les plus doux Baïes, et Pouzzol, et le golfe qui les sépare; et le *Monte Nuovo* [111], formé, en une seule nuit, par l'éruption d'un volcan; et le *Monte Barbaro* [112], où jadis mûrissait le Falerne; enfin, les Champs-Élysées, les débris de Cumes, et les ruines de sept cités, qui florissaient autrefois sur ses rivages [a].

Arrête-toi un moment, soleil! Laisse-

[111] Cette colline, d'environ 3,000 pas de circuit, s'éleva du sein de la terre, près du lac Lucrin, à une hauteur de plus de 130 mètres (environ 400 pieds). Cette éruption volcanique commença le 30 septembre 1538, et finit le 4 octobre suivant.

[112] L'ancien mont Gaurus.

[a] Voyez, dans les Appendices de ce volume, le n° XXVI.

Pl. 43. Pet. 114.



La Ville de Cumes.

Pl. 24. Pit. 114.



Cap de Misène.

Pl. 25. Let. 115.



Pouzzoles.

Pl. 26. Let. 115.



Bayes.

moi parcourir tous ces beaux lieux, que la nature semblait avoir créés exprès pour délasser les Romains de la conquête de l'univers, ou la leur faire oublier !

Me voici, avec les flots de la mer, sous le second portique de l'amphithéâtre de Misène. Après l'avoir parcouru, je monte dans le portique supérieur ; et là je contemple ce pas, que la mer a mis huit cents ans à faire pour entrer dans cet amphithéâtre. Combien de siècles la nature a-t-elle donc à elle pour faire ses révolutions !

Redescendu, j'ai erré, à pied sec, dans cette piscine, nommée, à si juste titre, *Piscina mirabile* [113] ; dans ce vaste réservoir, soutenu, de distance en distance, sur tant d'énormes piliers

[113] Cet ouvrage souterrain, fait en briques, est voûté. La voûte est soutenue par 48 colonnes, hautes de 25 pieds, et formant cinq galeries longues de 250 pieds, et larges de 160.

qui ressemblent, par leur élévation, par leur masse, par leur nombre, par leur ciment indestructible, par leur voûte immense et leurs ruines, aux fondements de l'empire romain.

J'ai passé devant trois rangs de tombeaux, élevés l'un sur l'autre, et entr'ouverts par le temps à la lumière.

On venait donc déposer les cadavres des habitants de Misène sur les bords de cette onde, séparée par un canal, du reste de la mer de Naples, qui, là, privée de tout mouvement, est noire, hideuse, fétide, ne vit réellement plus, est morte.

Voici les Champs-Élysées. Quel silence ! quelle tranquillité ! quelle fraîcheur ! quelle soirée mélancolique et délicieuse, sous ces ombrages épais et dans ces sentiers solitaires !

Mais, à cent pas, voilà les Enfers. Admirable contraste ! Comme il est fidèlement rendu dans les vers suivants

de Tibulle, que ces lieux me rappelèrent [a] !

Dans l'éternelle nuit qui remplit ces lieux sombres
Gémit, emprisonné, le peuple errant des ombres.
Là, tourne incessamment, pour punir Ixion,
La roue inexorable où l'attacha Junon;
Là, de l'affreux Cerbère, acharné sur sa proie,
Épouvantablement la triple gueule aboie;
Sysiphe, en haletant, gravit, roidit ses bras,
Et pousse au haut d'un mont un roc qui roule en bas.
O fureur! ô supplice! ô vengeance inouïe!
Entendez-vous crier l'infortuné Titie?
Son cœur rongé renaît sous le bec du vautour.
Et Tantale? Il est là. Du lac qui dort autour
L'eau s'offre au malheureux sur le bord de sa bouche;
Mais l'eau trompe Tantale, et fuit dès qu'il la touche.
Tout mortel, en ces lieux, aborde avec horreur.
Pour moi, du tendre Amour fidèle adorateur,
Je trouve, en descendant de la barque fatale,
Vénus qui m'attendait sur la rive infernale,
Qui me sourit, m'appelle, et, me tendant la main,
Conduit mon ombre heureuse au bois élyséen.
Là, parmi les lilas, Philomèle amoureuse

[a] Voyez le texte latin de cette élégie dans les Appendices de ce volume, nº XXVIII.

Mêle aux voix des oiseaux sa voix mélodieuse ;
Là, l'œillet et la rose, émaillant les vallons,
Boivent l'eau qui murmure et fuit sous les gazons ;
Le jour y luit plus doux ; et le jeune Zéphyre
Épure, en l'embaumant, l'air frais qu'on y respire.
On n'y voit que des jeux, que d'aimables débats,
Et l'Amour, qui sans cesse anime aux doux combats
Mille couples errants, mille bandes errantes
De beaux adolescents et de filles charmantes.
Mais quel est, ô Vénus ! ce jeune favori,
Dont le front brille au loin, ceint d'un myrte fleuri,
Qui s'avance à pas lents, en suivant le rivage ?
Est-ce un fils d'Apollon? est-ce un héros? un sage?
Le Ciel est juste, enfin : c'est un fidèle amant,
C'est un tendre mortel qui mourut en aimant.

En sortant des Champs-Élysées, je suis allé visiter les restes des temples de Vénus Génitrix, de Diane, de Mercure, les débris des bains de Néron, les ruines d'une foule de maisons de campagne, d'étuves où l'on trouvait la santé, de thermes où l'on trouvait mille délices, et surtout ces charmants rivages, si funestes à la pudeur et si favorables à l'amour, où les zéphyrs, où la

mer, où l'air, où tout détachait les esprits et les cœurs du joug des pensées austères; où parmi les chants voluptueux de voix et d'instruments efféminés, mêlés au souffle des zéphyrs et aux accents des oiseaux, venaient se perdre les accents des trompettes guerrières qui, dans tous les pays du monde, célébraient les victoires de Rome, et en sollicitaient de nouvelles; où, enfin, pendant que des généraux, des consuls, des empereurs, chantaient, dansaient, soupiraient, toutes les nations essuyaient leurs larmes et respiraient un moment.

Oui, je conçois, au milieu de ces ruines, dans l'état même où sont ces rivages, que, lorsque ces temples étaient entiers, l'on y célébrait les fêtes et les mystères de Vénus, qu'on y sacrifiait à Mercure; que, lorsque tous ces thermes, toutes ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de délices, de santé et de force, étaient in-

cessamment fréquentés, que tous ces théâtres étaient remplis de l'élite des grands de Rome et des beautés de l'Italie, que ce golfe était couvert de voiles de pourpre, de banderoles flottantes et de mâts ornés de fleurs, qui emportaient et rapportaient sans cesse, sur une mer jonchée de roses, une jeunesse folâtre et brillante; qu'enfin, à l'heure où le soleil descendait des cieux dans la mer, à cette heure, la plus corrompue de toutes les heures de la soirée, lorsque tout s'abandonnait ici à la volupté, comme à une convenance même du soir et du lieu; oui, je conçois qu'alors ce fut un reproche à faire à Cicéron, d'avoir une maison de campagne à Baïes; que Sénèque, en voyageant, craignit d'y dormir une nuit; et que Properce crut sa Cynthie infidèle, dès qu'elle y fut arrivée. — Moi-même je trouve ce séjour, quoique tant changé par les siècles et les volcans, quoique désert, quoique couvert de

ruines qui pendent et tombent, et disparaissent incessamment dans les ondes; je le trouve encore dangereux : il me semble que cet air a retenu quelque chose de son ancienne corruption, dont il n'est pas épuré : je sens mes pensées s'amollir à ces aspects, à cette situation, à cette ombre vague, légère, qui, successivement, éteint dans le ciel, sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous les sommets des arbres, les dernières heures du jour; mes pensées s'amollissent surtout à ce silence qui se répand, de moment en moment, sur ces rivages, et du sein duquel s'élève par degrés le touchant concert du soir, composé du bruit mélancolique des rames qui sillonnent les flots éloignés, des bêlements des troupeaux répandus dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant sur les rochers, du frémissement des feuilles des arbres, où les zéphyrs ne se reposent jamais; enfin, de tous ces sons insensibles,

épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, qui forment en ce moment comme une voix incertaine, comme une respiration mélodieuse de la nature endormie!

Quittons-les, ces dangereux rivages, et rembarquons-nous pour Naples. — Après-demain nous retournerons à Rome.

LETTRE CXVI.

A MADAME DU PATY.

De Marseille, le 8 mars 1785.

Je te dois compte, ma chère amie, de la ville d'Aix, c'est-à-dire de M. de Castillon, qui fait seul, dans ce moment, l'ornement et le mérite de la ville d'Aix. C'est peut-être le seul homme

que je n'aie pas trouvé inférieur à sa réputation : je crois même qu'il la passe. Il est du petit nombre des magistrats qui ont porté le flambeau de l'esprit philosophique dans l'étude, les travaux et l'application des lois ; il joint à une érudition immense un grand choix d'érudition, et, ce qui est plus incompatible, ou du moins plus rare, l'art de l'apprécier ce qu'elle vaut et de n'en jamais abuser. Il voit la société dans la nature, et non pas la nature dans la société ; la morale particulière dans la morale universelle, et non la morale universelle dans la morale particulière. Il réunit l'expérience de près de cinquante ans de travaux, de vertus et de malheurs. Enfin, il orne son mérite par un extérieur simple, noble, doux, affable, qui, loin de repousser les malheureux, les appelle ; loin de les effrayer, les rassure ; loin de les alarmer, les console ; et il le voile par sa modestie. Cependant, il ne l'a pas assez bien voilé

pour qu'il ait échappé à l'envie, et il vérifie le proverbe que « Nul n'est » prophète dans son pays. » Il ne l'est pas du moins dans son Parlement : on accuse sa doctrine de philosophie, et son cœur d'humanité. A la vérité, ce ne sont pas les bons et vrais magistrats de cette compagnie qui lui font ce reproche : ils l'honorent au contraire infiniment sous ces deux rapports; mais les bons et vrais magistrats ne sont pas plus communs au Parlement d'Aix que dans les autres Parlements du royaume.

La jurisprudence criminelle de ce Parlement est excessivement sévère ; on m'en a cité des exemples récents qui font frémir. Toutes les maximes barbares de nos criminalistes y sont encore dans toute leur vigueur. On y est tout prêt à nier que M. de Castillon soit vertueux, parce qu'il veut continuellement les adoucir, parce qu'il se montre humain en toute occasion. Il a pourtant fait quelques prosélytes, qui ne laissent

pas quelquefois de remporter quelques petits triomphes sur l'ignorance, l'habitude, l'orgueil et le naturel dur des Povençaux.

Le caractère distinctif de l'esprit, ou plutôt de la raison de M. de Castillon, est de douter de tout, beaucoup même (dit-il plaisamment) de la vérité. Il y a du vrai, dit-il, dans tout ce qui est faux, et du faux dans tout ce qui est vrai.

Ce magistrat, qu'on accusait de porter dans la place d'avocat-général un esprit ardent, un zèle fanatique, et qui peut-être n'a pas toujours été exempt de ce reproche, est aujourd'hui, dans celle de procureur-général, un mélange incroyable d'activité et de modération, de zèle et de mesure. Enfin, il fait tout le bien qui n'est pas mal, et ne se permet jamais qu'à la dernière extrémité le mal qui quelquefois est un bien.

J'ai encore admiré dans un magistrat de cet âge, et surtout dans sa place, un attachement constant aux vrais prin-

cipes de la vraie magistrature. Les bienfaits et les grâces de la Cour n'ont point fait disparaître le peuple à ses yeux : il le voit toujours, il le voit partout, il le voit jusque dans le roi. Il s'afflige de ce que les Parlements n'ont pas adopté le système de rappeler toujours les États-Généraux aux souverains; d'abdiquer la prétention d'être les États-Généraux, ou de les remplacer, ou de les suppléer.

Ce respectable magistrat est à Aix comme un père au milieu de ses enfants. Point de faste, point de luxe; il ne marche jamais accompagné que de ses vertus. J'ai été témoin de la joie, de la vénération et du véritable respect que sa présence inspire. Il juge ou concilie à lui seul plus de différends que tout le Parlement réuni. Je conserverai toute ma vie au fond du cœur, et son image, et ses bontés : il m'en a accablé. Il m'est venu prendre ce matin à mon auberge, et m'a conduit au palais, pour entendre le fils du célèbre Monclar, qui

devait porter la parole dans une cause intéressante. Le Parlement m'a comblé d'honneurs. Le premier président est venu au-devant de moi, et m'a présenté à tous les conseillers, qui se sont empressés autour de moi; et, après mille compliments, m'ont forcé à prendre place avec eux à l'audience, sur le même siège, quoique je fusse en habit de voyage.

J'ai entendu le plaidoyer du jeune Monclar; mais je n'ai pas entendu son père. Je t'avouerai que l'accueil que j'ai reçu de ce Parlement m'a fait grand plaisir, parce qu'il m'a prouvé que les calomnies de mon Parlement n'avaient point fait impression sur lui : mais, ce qui m'a flatté encore plus et réellement, c'est le succès qu'a eu dernièrement, dans une accusation de vol, la Lettre que je publiai il y a quelque temps. Plusieurs magistrats m'ont avoué qu'ils s'en étaient prévalus. A la vérité, elle n'est pas du goût de tout le

monde ; mais c'est beaucoup qu'elle n'ait pas déplu à tous.

La ville d'Aix n'a rien de remarquable : pas un monument, pas un édifice. Elle est assez bien bâtie, mais d'une tristesse affreuse ; on se sauve tant qu'on peut à Marseille... Adieu ! [114]

LETTRE DE M. CERUTTI

AU PREMIER ÉDITEUR DES LETTRES SUR L'ITALIE.

Ce 4 mars 1790.

Vous me demandez, Monsieur, si je reconnais la lettre que vous m'avez communiquée pour être de M. Du Paty. Il m'avait lu la plupart de celles qu'il

[114] Le Blanc de Castillon, avocat-général au Parlement d'Aix, fournit au célèbre Monclar les principaux matériaux de son Compte rendu des Constitutions des Jésuites au Parlement de Provence. 1763, in-12.

avait écrites sur l'Italie. Je ne me souviens pas d'avoir entendu la lecture de celle-ci. Comme il ne la destinait pas à l'impression, il la gardait sans doute dans son portefeuille. Je ne doute pas un moment qu'elle ne soit de lui : style, pensées, tout l'annonce. C'est sa manière d'écrire, de voir, de louer. Il semblait voyager avec plusieurs esprits. L'esprit philosophique marchait le premier : il observait tout avec finesse; il répandait et recueillait les idées. L'esprit littéraire suivait, pour peindre les objets nouveaux, pour rajeunir les tableaux anciens, pour traduire les sensations en images et les récits en spectacles. L'esprit magistral n'était pas moins occupé à étudier les lois du pays qu'il parcourait, à démasquer l'hypocrisie de la jurisprudence, à considérer le sang-froid des abus, à confronter le langage de la justice avec les habitudes de la barbarie. Son cœur était ému à l'aspect de la moindre op-

pression, et il notait en passant les bons et les mauvais juges.

M. de Castillon, qui est le sujet de la nouvelle Lettre, a dû en effet produire la sensation mémorable que cette Lettre peint si bien. L'enthousiasme est, en quelque sorte, l'adolescence du véritable génie, et la modération en est l'âge mûr. Celle-ci est le fruit des lumières, des disgrâces, des résultats d'une vie occupée autant que vertueuse. L'amour du travail et l'amour du vrai demeurent seuls. La conscience n'est plus l'esclave de la sensibilité : elle s'est fortifiée en sacrifiant l'une après l'autre, non pas les vertus, mais les illusions.

M. Du Paty avait celle de la gloire, mais il pressentait les maux qu'elle prodigue à ses plus brillants élèves. Les ruines de l'antiquité et l'infortune des grands hommes le frappaient d'une sublime terreur. Il devenait peintre et poëte aussitôt que compatissant. Les

malheurs de l'innocence ennoblissaient à ses yeux quiconque en était la victime. Jamais cette légitime prédilection ne s'est mieux manifestée en lui que dans la cause des trois roués. On lui représenta la bassesse de leur condition. Il répondit : « Eh bien ! c'est un préjugé de plus que j'ai à vaincre. » On lui représenta le pouvoir du tribunal qu'il fallait attaquer; on lui dit : « Songez que le Parlement de Paris tient à toutes les familles. » Il répondit : « Mes clients tiennent à une plus grande famille, à l'humanité entière. » En prononçant le mot d'humanité, il semblait au-dessus d'un homme ; sa voix devenait sonore et touchante, son regard lumineux et vaste : on eût dit qu'il contemplait et embrassait le genre humain. Le jour qu'il rendit sa première visite aux trois prisonniers, il fondait en larmes, et faisait fondre en larmes tous ses amis. « Je les sauverai, s'écria-t-il, ou je périrai avec

eux! » Il les sauva, après avoir risqué de périr. Cinq hommes de lettres, qui pensaient comme lui, s'étaient dévoués, s'il succombait, à être immolés des mêmes coups. Cette généreuse conspiration devait éclater le jour même qu'il était menacé d'être décrété de prise de corps. Les cinq amis inséparables se seraient enfermés dans sa prison. Cette prison aurait fait trembler tous les tribunaux de l'injustice. La réforme des lois criminelles, sollicitée vainement depuis un siècle, aurait été forcée en ce moment. Le Parlement de Paris n'osa braver la voix du peuple. Celle de M. Du Paty remporta un triomphe complet; mais ce triomphe se changea bientôt en une catastrophe imprévue.

Succombant sous l'impression des chagrins et des succès, sous le poids des travaux et de la maladie, il expira dans la force de l'âge et du génie, au moment où ce génie allait devenir plus

utile, et plaider la cause de l'humanité, non au Parlement de Paris, mais au Parlement de la nation.

La France le regrette, sa famille le pleure, l'amitié le célèbre.

Vous m'avez demandé mon jugement sur sa Lettre : je devais vous répondre quatre lignes ; mais le plaisir de parler de lui m'a entraîné. Quand on est devant le tombeau d'un ami, on s'y arrête plus qu'on ne voudrait.

J'ai l'honneur d'être, etc.

C***.

APPENDICES.

N° XVII.—Lettre LXIV.

LES COLLINES DE ROME.

CORINNE, LIV. IV, CHAP. 5.

Oswald et Corinne, ayant vu la veille le mont Capitolin, recommencèrent leurs courses par le mont Palatin. Le palais des Césars, appelé le Palais d'or, l'occupait tout entier; ce mont n'offre à présent que les débris de ce palais. Auguste, Tibère, Caligula et Néron en ont bâti les quatre côtés, et des pierres, recouvertes par des plantes fécondes, sont tout ce qui en reste aujourd'hui : la nature y a repris son empire sur les travaux des hommes, et la beauté des fleurs console de la ruine des palais. Le luxe, du temps des rois et de la république, consistait seulement dans les édifices publics; les maisons des particuliers étaient très petites et très simples. Cicéron, Hortensius,

les Gracques, habitaient sur le mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d'un seul homme. Dans les derniers siècles, la nation ne fut plus qu'une foule anonyme, désignée seulement par l'ère de son maître. On cherche en vain dans ces lieux les deux lauriers plantés devant la porte d'Auguste, le laurier de la guerre et celui des beaux-arts cultivés par la paix : tous les deux ont disparu.

Il reste encore sur le mont Palatin quelques chambres des bains de Livie; l'on y montre la place des pierres précieuses qu'on prodiguait alors aux plafonds, comme un ornement ordinaire ; et l'on y voit des peintures dont les couleurs sont encore parfaitement intactes : la fragilité même des couleurs ajoute à l'étonnement de les voir conservées, et rapproche de nous les temps passés. S'il est vrai que Livie abrégea les jours d'Auguste, c'est dans l'une de ces chambres que fut conçu cet attentat, et les regards du souverain du monde, trahi dans ses affections les plus intimes, se sont peut-être arrêtés sur l'un de ces tableaux dont les élégantes fleurs subsistent encore. Que pensa-t-il, dans sa vieillesse, de la vie et de ses pompes? Se rappela-t-il ses proscriptions ou sa gloire ? Craignait-il, espéra-t-il un monde à venir? Et la dernière pensée qui révèle tout à l'homme, la

dernière pensée d'un maître de l'univers erre-t-elle encore sous ces voûtes *.

Le mont Aventin offre plus qu'aucun autre les traces des anciens temps de l'histoire romaine. Précisément en face du palais construit par Tibère, on voit les débris du temple de la Liberté, bâti par le père des Gracques. Au pied du mont Aventin était le temple dédié à la Fortune Virile par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce que, étant né esclave, il était devenu roi. Hors des murs de Rome on trouve aussi les débris d'un temple qui fut consacré à la Fortune des Femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan.

Vis-à-vis du mont Aventin est le mont Janicule, sur lequel Porsenna plaça son armée. C'est en face de ce mont qu'Horatius Coclès fit couper derrière lui le pont qui conduisait à Rome. Les fondements de ce pont subsistent encore. Il y a sur les bords du fleuve un arc de triomphe bâti en briques, aussi simple que l'action qu'il rappelle était grande; cet arc fut élevé, dit-on, en l'honneur d'Horatius Coclès. Au milieu du Tibre on aperçoit une île formée des gerbes de blé

* Auguste est mort à Nola, comme il se rendait aux eaux de Brundise, qui lui étaient ordonnées; mais il partit mourant de Rome.

recueillies dans les champs de Tarquin, et qui furent pendant long-temps exposées sur le fleuve, parce que le peuple romain ne voulait point les prendre; croyant qu'un mauvais sort y était attaché. On aurait de la peine, de nos jours, à faire tomber, sur des richesses quelconques, des malédictions assez efficaces pour que personne ne consentît à s'en emparer.

C'est sur le mont Aventin que furent placés les temples de la Pudeur patricienne et de la Pudeur plébéienne. Au pied de ce mont on voit le temple de Vesta, qui subsiste encore presque en entier, quoique les inondations du Tibre l'aient souvent menacé *j*. Non loin de là sont les débris d'une

j Horace dit, od. I, 2 :

Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore Etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta regis
Templaque Vestæ.

« Nous avons vu le Tibre, aux flots dorés, reportant violemment ses ondes du rivage où campèrent les Étrusques, aller renverser les monuments de Numa et le temple de Vesta. » C'est évidemment ainsi qu'il faut entendre les mots *littore Etrusco*. C'est ce dont nous nous sommes convaincus pendant notre séjour à Rome. Le poëte, en effet, a voulu peindre l'obstacle que le Tibre gonflé rencontre à la

prison pour dettes, où se passa, dit-on, le beau trait de piété filiale généralement connu *k*. C'est aussi dans ce même lieu que Clélie et ses compagnes, prisonnières de Porsenna, traversèrent le Tibre pour venir rejoindre les Romains. Ce mont Aventin repose l'ame de tous les souvenirs pénibles que rappellent les autres collines, et son aspect est beau comme les souvenirs qu'il retrace. On avait donné le nom de Belle Rive au bord du fleuve qui est au pied de cette colline. C'est là que se promenaient les orateurs de Rome en sortant du Forum ; c'est là que César et Pompée

pointe du terrain où Porsenna était campé, et qui le force à se rejeter vers la rive gauche, où se trouve le temple de Vesta. Les commentateurs et les traducteurs nous paraissent s'être tous trompés sur le sens des deux mots qui nous fournissent cette remarque. Nous en avons fait beaucoup de ce genre dans différentes parties de l'Italie, tant sur les antiquités et la littérature, que sur l'histoire naturelle. Nous nous proposons de les réunir et de les publier un jour.

k C'est pour ce trait si touchant qu'on a fait ce quatrain, mis au bas d'un tableau de l'école flamande :

Discite quid sit amor ! Lactat pia gnata parentem
Quem miseranda fames et fera vinda premunt.
Tantus amor fertur vitam meruisse Cimoni.
Sicque fuit patri filia facta parens.

se rencontraient comme de simples citoyens, et qu'ils cherchaient à captiver Cicéron, dont l'indépendante éloquence leur importait plus alors que la puissance même de leurs armées.

La poésie vient encore embellir ce séjour : Virgile a placé sur le mont Aventin la caverne de Cacus; et les Romains, si grands par leur histoire, le sont encore par les fictions héroïques dont les poëtes ont orné leur origine fabuleuse. Enfin, en revenant du mont Aventin, on aperçoit la maison de Nicolas Rienzi, qui essaya vainement de faire revivre les temps anciens dans les temps modernes; et ce souvenir, tout faible qu'il est à côté des autres, fait encore penser long-temps.

Le mont Cœlius est remarquable parce qu'on y voit les débris du camp des Prétoriens et de celui des soldats étrangers. On a trouvé cette inscription dans les ruines de l'édifice construit pour recevoir ces soldats : « Au Génie saint des camps étrangers!» Saint en effet pour ceux dont il maintenait la puissance ! Ce qui reste de ces antiques casernes fait juger qu'elles étaient bâties à la manière des cloîtres, ou plutôt que les cloîtres ont été bâtis sur leur modèle.

Le mont Esquilin était appelé le mont des Poëtes, parce que Mécène ayant son palais sur

cette colline, Horace, Properce et Tibulle y avaient aussi leur habitation. Non loin de là sont les ruines des thermes de Titus et de Trajan. On croit que Raphaël prit le modèle de ses arabesques dans les peintures à fresque des thermes de Titus. C'est aussi là qu'on a découvert le groupe de Laocoon. La fraîcheur de l'eau donne un tel sentiment de plaisir dans les pays chauds, qu'on se plaisait à réunir toutes les pompes du luxe et toutes les jouissances de l'imagination dans les lieux où l'on se baignait. Les Romains y faisaient exposer les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture : c'était à la clarté des lampes qu'ils les considéraient ; car il paraît, par la construction de ces bâtiments, que le jour n'y pénétrait jamais, et qu'on voulait ainsi se préserver de ces rayons du soleil si poignants dans le midi : c'est sans doute à cause de la sensation qu'ils produisent, que les anciens les ont appelés les dards d'Apollon. On pourrait croire, en observant les précautions extrêmes prises par les anciens contre la chaleur, que le climat était encore plus brûlant que de nos jours. C'est dans les thermes de Caracalla qu'étaient placés l'Hercule Farnèse, la Flore, et le groupe de Dircé. Près d'Ostie, l'on a trouvé, dans les bains de Néron, l'Apollon du Belvédère : peut-on concevoir qu'en

regardant cette noble figure, Néron n'ait pas senti quelques mouvements généreux ?

Les thermes et les cirques sont les seuls genres d'édifices consacrés aux amusements publics dont il reste des traces à Rome. Il n'y a point d'autre théâtre que celui de Marcellus, dont les ruines subsistent encore. Pline raconte que l'on a vu trois cent soixante colonnes de marbre et trois mille statues dans un théâtre qui ne devait durer que peu de jours. Tantôt les Romains élevaient des bâtiments si solides qu'ils résistaient aux tremblements de terre ; tantôt ils se plaisaient à consacrer des travaux immenses à des édifices qu'ils détruisaient eux-mêmes quand les fêtes étaient finies : ils se jouaient ainsi du temps sous toutes les formes. Les Romains d'ailleurs n'avaient pas, comme les Grecs, la passion des représentations dramatiques ; les beaux-arts ne fleurirent à Rome que par les ouvrages et les artistes de la Grèce ; et la grandeur romaine s'exprimait plutôt par la magnificence colossale de l'architecture que par les chefs-d'œuvre de l'imagination. Ce luxe gigantesque, ces merveilles de la richesse, ont un grand caractère de dignité : ce n'était plus de la liberté, mais c'était toujours de la puissance. Les monuments consacrés aux bains publics s'appelaient des provinces ; on y

réunissait les diverses productions et les divers établissements qui peuvent se trouver dans un pays tout entier. Le cirque, appelé *Circus Maximus*, dont on voit encore les débris, touchait de si près au palais des Césars, que Néron, des fenêtres de son palais, pouvait donner le signal des jeux. Le cirque était assez grand pour contenir trois cent mille personnes. La nation presque tout entière était amusée dans le même moment : ces fêtes immenses pouvaient être considérées comme une sorte d'institution populaire qui réunissait tous les hommes pour le plaisir, comme autrefois ils se réunissaient pour la gloire.

Le mont Quirinal et le mont Viminal se tiennent de si près, qu'il est difficile de les distinguer : c'était là qu'existaient la maison de Salluste et celle de Pompée ; c'est aussi là que le pape a maintenant fixé son séjour. On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent du passé et les différents passés entre eux. Mais on apprend à se calmer sur les événements de son temps, en voyant l'éternelle mobilité de l'histoire des hommes, et l'on a comme une sorte de honte de s'agiter en présence de tant de siècles, qui tous ont renversé l'ouvrage de leurs prédécesseurs.

A côté des sept collines, ou sur leur penchant, ou sur leur sommet, on voit s'élever une multi-

tude de clochers, des obélisques, la colonne Trajane, la colonne Antonine, la tour de Conti, d'où l'on prétend que Néron contempla l'incendie de Rome, et la coupole de Saint-Pierre, qui domine encore sur tout ce qui domine. Il semble que l'air soit peuplé par tous ces monuments qui se prolongent vers le ciel, et qu'une ville aérienne plane avec majesté sur la ville de la terre.

En rentrant dans Rome, Corinne fit passer Oswald sous le portique d'Octavie, de cette femme qui a si bien aimé et tant souffert; puis ils traversèrent la Route Scélérate, par laquelle l'infâme Tullie a passé, foulant le corps de son père sous les pieds de ses chevaux. On voit de loin le temple élevé par Agrippine en l'honneur de Claude, qu'elle a fait empoisonner; et l'on passe enfin devant le tombeau d'Auguste, dont l'enceinte intérieure sert aujourd'hui d'arène aux combats des animaux.

N° XVIII.—Lettre LXVIII.

SUR L'APOLLON DU BELVÉDÈRE.

Winckelmann parle ainsi de l'Apollon du Belvédère, dans son excellente Histoire de l'art chez les anciens, liv. VI, chap. VI.

« De toutes les statues antiques qui ont échappé à la fureur des barbares et à la puissance du temps, la statue d'Apollon est sans contredit la plus sublime. L'artiste a composé cet ouvrage sur l'idéal, et n'a employé de matière que ce qu'il lui en fallait pour exécuter et représenter son idée. Autant la description qu'Homère a donnée d'Apollon surpasse les descriptions qu'en ont faites après lui les poëtes, autant cette figure l'emporte sur toutes les figures de ce même dieu. Sa taille est au-dessus de celle de l'homme, et son attitude respire la majesté. Un éternel printemps, tel que celui qui règne dans les champs fortunés de l'Élysée, revêt son beau corps d'une aimable jeunesse, et brille avec douceur sur la fière structure des membres. Pour sentir tout le mérite de ce chef-d'œuvre de l'art, tâchez de pénétrer dans l'empire des beautés incorporelles, et devenez,

s'il se peut, créateur d'une nature céleste ; car il n'y a ici rien de mortel, rien qui soit sujet aux besoins de l'humanité. Ce corps n'est ni échauffé par des veines, ni agité par des nerfs : un esprit céleste circule, comme une douce vapeur, dans tous les contours de cette figure admirable. Ce dieu a poursuivi Python, contre lequel il a pour la première fois tendu son arc redoutable : dans sa course rapide il l'a atteint et lui a porté le coup mortel. De la hauteur de sa joie son auguste regard pénètre comme dans l'infini, et s'étend bien au-delà de sa victoire. Le dédain siége sur ses lèvres, l'indignation qu'il respire gonfle ses narines et monte jusqu'à ses sourcils ; mais une paix inaltérable est empreinte sur son front, et son œil est plein de douceur, comme s'il était au milieu des Muses empressées à le caresser. La grandeur avec laquelle le père des dieux se manifeste à l'intelligence du divin poëte ne se retrouve dans aucune des figures qui nous restent de lui, à un dégré aussi éminent que dans les traits qu'offre ici son fils. Les beautés individuelles de tous les autres dieux sont réunies dans cette figure comme dans celle de Pandore. Ce front est le front de Jupiter renfermant la déesse de la sagesse ; ces sourcils, par leur mouvement, annoncent sa volonté ; ce sont les grands yeux de

la reine des déesses, et sa bouche est la bouche même qui inspirait la volupté au beau Branchus. Semblable aux tendres rejetons du pampre, sa belle chevelure flotte autour de sa tête, comme si elle était légèrement agitée par l'haleine du Zéphyre ; elle semble parfumée de l'essence des dieux et attachée négligemment au haut de sa tête par la main des Grâces. A l'aspect de ce chef-d'œuvre j'oublie tout l'univers ; je prends moi-même une attitude noble pour le contempler avec dignité. De l'admiration je passe à l'extase ; je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève, comme l'éprouvent ceux qui sont remplis de l'esprit des prophéties ; je suis transporté à Délos et dans les bois sacrés de la Lycie, lieux qu'Apollon honorait de sa présence : car la figure que j'ai sous les yeux paraît recevoir le mouvement comme le reçut jadis la beauté qu'enfanta le ciseau de Pygmalion. Mais comment te décrire, chef-d'œuvre inimitable ! Il faudrait pour cela que l'art même daignât m'inspirer et conduire ma plume. Les traits que je viens de crayonner, je les dépose à tes pieds : ainsi ceux qui ne pouvaient atteindre jusqu'à la tête de la divinité qu'ils adoraient, mettaient à ses pieds les guirlandes dont ils voulaient la couronner. »

N° XIX.—Lettre LXVIII.

ÉPISODE DES CATACOMBES. *l*

DELILLE : L'IMAGINATION, CH. IV, A LA FIN.

... Quand la nuit répand sa ténébreuse horreur,
Quand l'œil ne peut juger l'objet de sa terreur,
Alors tout s'exagère à notre ame tremblante;
Le danger, moins connu, cause plus d'épouvante,
Surtout lorsque, perdu dans un lieu ténébreux,
L'homme seul reste en proie à ses pensers affreux :
Ah ! que la nuit alors, jointe à la solitude,
De l'ame délaissée accroît l'inquiétude !

De ce comble d'effroi, de ces scènes d'horreur,
Un exemple terrible effraie encor mon cœur.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains;
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.

l L'effrayante aventure que raconte ici Delille arriva au peintre Robert, alors élève de l'Académie de France à Rome, et connu depuis par d'honorables travaux. Il peignit lui-même la scène que le poëte a décrite en beaux vers, et dont il fut à la fois le peintre et le sujet.

Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.

Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main et dans l'autre un flambeau,
Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la Nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses;
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre.... Hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain. Il s'égare; il se trouble;
Il s'éloigne; il revient, et sa crainte redouble.
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? Lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous; il les prend; il les quitte.
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite.

Il appelle : l'écho redouble sa frayeur.
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions ! tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche ; il erre encor sous cette voûte sombre ;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit ; toutefois, d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.

Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante ; et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus.
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.

O toi, qui d'Ugolin traças l'affreux tableau,
Terrible Dante, viens ! prête-moi ton pinceau ;
Prête-moi tes couleurs ; peins, dans ces noirs dédales,
Dans la profonde horreur des ombres sépulcrales,
Ce malheureux qui compte un siècle par instants.
Seul.. Ah ! les malheureux ne sont pas seuls long-temps.
L'imagination de fantômes funèbres.

*

Peuple leur solitude et remplit leurs ténèbres.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux :
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort... non cette Mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire,
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim, qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines !
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus !
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus !
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret et séchés par la rage.

Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas ! dans l'ombre immense,
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments !
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle :
Il y porte la main... O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie, et d'espoir, il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore ;

Il s'en assure ; il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son ame encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre il éprouve en son cœur
Un plaisir, agité d'un reste de terreur.
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.

Dieux ! quel ravissement quand il revoit les cieux,
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

N° XX.—Lettre LXIX.

LES TOMBEAUX, LES CATACOMBES.

CORINNE, LIV. V, CH. 1 et 2.

On passe, pour aller à la voie Appienne, par la porte Saint-Sébastien, autrefois appelée Capène. Cicéron dit que, en sortant par cette porte, les tombeaux qu'on aperçoit les premiers sont

ceux des Métellus, des Scipions et des Servilius. Le tombeau de la famille des Scipions a été trouvé dans ces lieux mêmes, et transporté depuis au Vatican. C'est presque un sacrilége de déplacer les cendres, d'altérer les ruines : l'imagination tient de plus près qu'on ne croit à la morale; il ne faut pas l'offenser. Parmi les tombeaux qui frappent les regards, on place des noms au hasard, sans pouvoir être assuré de ce qu'on suppose; mais cette incertitude même inspire une émotion qui ne permet de voir avec indifférence aucun de ces monuments. Il en est dans lesquels des maisons de paysans sont pratiquées; car les Romains consacraient un grand espace et des édifices assez vastes à l'urne funéraire de leurs amis, et de leurs concitoyens illustres. Il n'avaient pas cet aride principe d'utilité qui fertilise quelques coins de terre de plus, en frappant de stérilité le vaste domaine du sentiment et de la pensée.

On voit, à quelque distance de la voie Appienne, un temple élevé par la république à l'Honneur et à la Vertu; un autre au dieu qui a fait retourner Annibal sur ses pas *m*; la fontaine d'Égérie, où Numa allait consulter la divinité

m Au dieu *Redicolo*.

des hommes de bien, la conscience interrogée dans la solitude. Il semble qu'autour de ces tombeaux les traces seules des vertus subsistent encore. Aucun monument des siècles du crimé ne se trouve à côté des lieux où reposent ces illustres morts; ils se sont entourés d'un honorable espace, où les plus nobles souvenirs peuvent régner sans être troublés.

L'aspect de la campagne autour de Rome a quelque chose de singulièrement remarquable : sans doute c'est un désert, car il n'y a point d'arbres ni d'habitation; mais la terre est couverte de plantes naturelles que l'énergie de la végétation renouvelle sans cesse. Les plantes parasites se glissent dans les tombeaux, décorent les ruines, et semblent là seulement pour honorer les morts. On dirait que l'orgueilleuse nature a repoussé tous les travaux de l'homme, depuis que les Cincinnatus ne conduisent plus la charrue qui sillonnait son sein; elle produit des plantes au hasard, sans permettre que les vivants se servent de sa richesse. Ces plaines incultes doivent déplaire aux agriculteurs, aux administrateurs, à tous ceux qui spéculent sur la terre et veulent l'exploiter pour les besoins de l'homme; mais les âmes rêveuses, que la mort occupe autant que la vie, se plaisent

à contempler cette campagne de Rome, où le temps présent n'a imprimé aucune trace ; cette terre qui chérit ses morts, et les couvre avec amour des inutiles fleurs, des inutiles plantes qui se traînent sur le sol, et ne s'élèvent jamais assez pour se séparer de ces cendres, qu'elles ont l'air de caresser....

Non loin de la voie Appienne, Oswald et Corinne se firent montrer les *Columbarium*, où les esclaves sont réunis à leurs maîtres, où l'on voit, dans un même tombeau, tout ce qui vécut par la protection d'un seul homme ou d'une seule femme. Les femmes de Livie, par exemple, celles qui, consacrées jadis aux soins de sa beauté, luttaient pour elle contre le temps, et disputaient aux années quelques-uns de ses charmes, sont placées à côté d'elle dans de petites urnes. On croit voir une collection de morts obscurs autour d'un mort illustre, non moins silencieux que son cortége. A peu de distance de là, l'on aperçoit un champ où les vestales infidèles à leurs vœux étaient enterrées vivantes : singulier exemple de fanatisme dans une religion naturellement tolérante !

—Je ne vous mènerai point aux Catacombes, dit Corinne à lord Nelvil, quoique, par un hasard singulier, elles soient au-dessous de cette voie

Appienne, et qu'ainsi les tombeaux reposent sur les tombeaux. Mais cet asile des chrétiens persécutés a quelque chose de si sombre et de si terrible, que je ne puis me résoudre à y retourner; ce n'est point cette mélancolie touchante que l'on respire dans les lieux ouverts : c'est le cachot près du sépulcre, c'est le supplice de la vie auprès des horreurs de la mort. Sans doute on se sent pénétré d'admiration pour les hommes qui, par la seule puissance de l'enthousiasme, ont pu supporter cette vie souterraine, et se sont ainsi séparés entièrement du soleil et de la nature; mais l'ame est si mal à l'aise dans ce lieu, qu'il n'en peut résulter aucun bien pour elle. L'homme est une partie de la création : il faut qu'il trouve son harmonie morale dans l'ensemble de l'univers, dans l'ordre habituel de la destinée; et de certaines exceptions violentes et redoutables peuvent étonner la pensée, mais effraient tellement l'imagination, que la disposition habituelle de l'ame ne saurait y gagner.

N° XXI. — Lettre LXXV.

ÉLÉGIE DE PROPERCE.

LIV. I, ÉLÉG. 18.

Hæc certè deserta loca et taciturna querenti,
  Et vacuum zephyri possidet aura nemus.
Hic licet occultos proferre impune dolores,
  Si modo sola queant saxa tenere fidem.
Unde tuos primum repetam, mea Cynthia, fastus;
  Quod mihi das flendi, Cynthia, principium?
Qui modo felices inter numerabar amantes,
  Nunc in amore tuo cogor habere notam.
Quid tantum merui? Quæ te mihi carmina mutant?
  An nova tristitiæ causa puella tuæ?
Sic mihi te referas levis, ut non altera nostro
  Limine formosos intulit ulla pedes.
Quamvis multa tibi dolor hic meus aspera debet,
  Non ita sæva tamen venerit ira mea;
Ut tibi sim merito semper furor; et tua flendo
  Lumina dejectis turpia sint lacrymis.
An quia parva domus mutato signa calore?
  Et non ulla meo clamat in ore fides?
Vos eritis testes, si quos habet arbor amores,
  Fagus et Arcadio pinus amata Deo.
Ah! quoties teneras resonant mea verba sub umbras,
  Scribitur et vestris Cynthia corticibus!
An, tua quæ peperit nobis injuria curas?
  Quæ solum tacitis cognita sunt foribus.

Omnia consuevi timidus perferre superbæ
  Jussa, neque arguto facta dolore queri.
Pro quo divini fontes et frigida rupes,
  Et datur inculto tramite dura quies.
Et, quodcumque meæ possunt narrare querelæ,
  Cogor ad argutas dicere solus aves.

Sed qualiscumque es, resonant mihi, Cynthia, silvæ,
  Nec deserta tuo nomine saxa vacant

TRADUCTION DE DU PATY.

(Properce déplore les rigueurs de Cynthie.)

Ces beaux lieux sont bien seuls! cette grotte est bien sombre!
Comme on voit à l'entour ces hauts pins verser l'ombre!
Tout se tait dans ces bois. Quel calme! Seulement
Un vent frais et léger y vole en murmurant.
Qu'Amour peut bien en paix y rêver à sa peine!
Allons! j'y veux m'asseoir pour exhaler la mienne.
Ah! du moins ces rochers ne me trahiront pas.

Que de maux j'ai soufferts! Quel changement! hélas!
Que de pleurs depuis peu j'ai versés pour Cynthie!
A souffrir, cœur ingrat, condamnez-vous ma vie?
Est-ce moi qu'elle aimait? Est-ce moi, cruels dieux,
Que naguère on disait l'amant le plus heureux?
Le voilà maintenant, l'objet de leur envie,
Ce mortel trop aimé, cet amant de Cynthie;
Il pleure, il va mourir. Hélas! tes cruautés,
Tes dédains, tes refus, les ai-je mérités?

Est-ce un enchantement qui rend ton cœur volage ?
Vois-tu quelqu'autre objet qui me plaise et m'engage ?
Moi, brûler pour une autre ! ah ! puissé-je à ce prix
Éprouver tes rigueurs, essuyer tes mépris !
Moi, changer ! oh ! jamais. Cependant la vengeance
A souvent de mes feux conseillé l'inconstance ;
Mais la douleur alors eût entré dans ton sein ;
Une larme, ô Cynthie ! eût terni ton beau teint.
Changer ! Mais, tu le vois, le feu qui me dévore
Brille encor sur mon front, dans mes yeux brûle encore.
Hélas ! l'amour fidèle est peint dans tous mes traits.
O vous, seuls confidents de mes tendres secrets,
Peupliers, verts ormeaux, saules de la prairie,
Pins, beaux pins, pins aimés du dieu de l'Arcadie,
Dites-le, répondez ! n'ai-je pas mille fois
Sous vos sombres rameaux fait résonner ma voix ?
N'ai-je pas à vos troncs, d'une main attendrie,
Confié mille fois le beau nom de Cynthie ?
Et, dès que je chantais, n'ai-je pas vu vos fronts
S'incliner dans les airs, émus à mes doux sons ?

Ah ! pourtant tous les maux que m'a faits la cruelle,
Tous les pleurs qu'en secret j'ai répandus pour elle,
Mon chagrin qui s'est tu, qui ne s'est plaint, hélas !
Qu'aux rochers et qu'aux vents, qui ne l'écoutaient pas,
Tant d'amour, tant de soins, tant de persévérance,
Et ma mort avant peu !.. Quelle est ma récompense !
M'en aller tous les soirs dans les sombres vallons,
Sur les rocs escarpés, sur la cime des monts,
Sous un pin, sous un saule, au bord d'une fontaine,
Là, pleurer ; là, gémir ; là, dévorer ma peine
Seul ; ou là, quelquefois interrompant l'oiseau,
Lui conter mes douleurs, et me plaindre à l'écho.

Ah ! qu'importe après tout le destin de ma vie !
Sous ces bois, sur ces monts, ô volage Cynthie !
Ton nom, toujours aimé, résonnera toujours ;
Les échos à jamais y diront nos amours.

Les six autres Élégies traduites ou simplement imitées par Du Paty se trouvent dans les Lettres L, LXXIV, LXXV, LXXXVII, CX et CXV. La première est un fragment de Tibulle, liv. II, élég. 5 ; la seconde est imitée de plusieurs élégies de Properce ; la troisième est une imitation très libre de Tibulle ; la quatrième, de Properce, liv. I, élég. 2 ; la cinquième, de Tibulle, liv. II, élég. 1 ; et la sixième est un fragment du même poëte, liv. I, élég. 3.

N° XXII.—Lettre LXXVI.

LISTE DES GRANDS PERSONNAGES

Qui ont visité la coupole de l'église de Saint-Pierre, et dont les noms sont inscrits au haut de l'escalier *n*.

16 mars.	1769.	Joseph II, et Pierre-Léopold Ier, grand-duc de Toscane.

n On a mis un P au nom de ceux qui ont eu la curiosité de monter dans la *Palla* (le globe qui supporte la croix au haut de la coupole).

16 juillet et 6 Auguste.	1775.	L'archiduc Maximilien, électeur de Cologne. P.
19 mars	1776.	Albert, duc de Saxe-Teschen, et Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche, sa femme.
18 mars	1780.	Ferdinand, archiduc d'Autriche, gouverneur de la Lombardie, et Marie-Béatrix d'Est, sa femme.
27 février	1782.	Paul Petrowitz, prince héréditaire de Russie, et Marie-Feodorowna de Wirtemberg-Stuttgard, sa femme.
27 décembre	1783.	Joseph II.
28 décembre	1783.	Gustave III, roi de Suède.
10 janvier	1784.	Gustave, roi de Suède, et Marie-Amélie, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Parme.
21 avril	1791.	Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles. P.
6 février	1793.	Sophie-Albertine, princesse royale de Suède

		abbesse de Medlimbourg. P.
10 juillet	1800.	Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne; Marie-Clotilde de France, reine; et Marie-Félicité, princesse royale de Savoie.
1er mars	1805.	Louis, prince électoral de Bavière, palatin.

N° XXIII.—Lettre XCVII.

ÉLÉGIE DE PROPERCE.

LIV. I, ÉLÉG. 2.

Quid juvat ornato procedere, vita, capillo,
  Et tenues Coâ veste movere sinus;
Aut quid Orontéâ crines perfundere myrrhâ
  Teque peregrinis vendere muneribus;
Naturæque decus mercato perdere cultu,
  Nec sinere in propriis membra nitere bonis?
Crede mihi, non ulla tuæ medicina figuræ est.
  Nudus Amor formæ non amat artificem.
Aspice quos summittit humus formosa colores,
  Et veniant ederæ sponte suâ melius;

Surgat et in solis formosius arbutus antris,
  Et sciat indociles currere lympha vias;
Littora nativis perlucent picta lapillis
  Et volucres nullâ dulcius arte canunt.
Non sic Leucippis succendit Castora Phœbe,
  Pollucem cultu non Thelaïra soror.
Non Idæ, et Cupido quondam discordia Phœbo
  Eveni patriis filia littoribus.
Nec Phrygium falso traxit candore maritum
  Avecta externis Hippodamia rotis;
Sed facies aderat nullis obnoxia gemmis,
  Qualis Apelleis est color in tabulis.
Non illis studium vulgo conquirere amantes:
  Illis ampla satis forma, pudicitia.
Non ego nunc vereor ne sis mihi vilior istis:
  Uni si qua placet, culta puella sat est.
Cùm tibi præsertim Phœbus sua carmina donet,
  Aoniamque libens Calliopea lyram;
Unica nec desit jucundis gratia verbis,
  Omnia quæque Venus, quæque Minerva probat.
His tu semper eris nostræ gratissima vitæ,
  Tædia dum miseræ sint tibi luxuriæ.

N° XXIV.—Lettre LXXXIX.

SONNET D'ALFIERI SUR LE TASSE. *o*

Del sublime cantore, epico solo
Che in moderno sermon l'antica tromba
Fea risuonar dall' uno all' altro polo,
Quì giaccion l'ossa, in sì negletta tomba!
Ahi! Roma! e un' urna a chi spiegò tal volo
Nieghi; mentre il gran nome al ciel rimbomba?
Mentre il tuo maggior tempio al vile stuolo
De' tuoi vescovi re fai catacomba?
Turba di morti che non fur mai vivi!
Esci, su dunque! e sia di te purgato
Il Vatican, cui di fetore empivi!
Là, nel bel centro d'esso ci sia locato:
Degno d'entrambi il monumento quivi
Michelangiolo ergeva al gran Torquato.

TRADUCTION.

Ces pavés négligés couvrent l'auguste corps
Du seul chantre divin dont les nobles accords,
En nos modernes temps, comme dans l'âge antique,
Font retentir les sons de la trompette épique!..
Quoi! tandis que le ciel répète un nom si beau,
O Rome! dans tes murs le Tasse est sans tombeau;
Et, pour ce vil ramas d'évêques à couronne,
D'être un sépulcre obscur ton grand temple s'étonne!

o Ce sonnet est le cent quatre-vingt-cinquième des poésies d'Alfieri.

Troupe ignoble de morts qui n'ont vécu jamais,
Purge le Vatican de ton aspect fétide !
Sors, sors donc de ces lieux : que la gloire y réside !

Plaçons le Tasse au sein de ce sacré palais !..
Qu'il soit digne à la fois des grands hommes qu'il venge
Le temple saint, qu'au Tasse érigeait Michel-Ange !

L. D. B.

Voici l'épitaphe que le cardinal Boniface Bevilaqua fit graver sur le marbre qui recouvre les restes du Tasse, dans l'église Saint-Onuphre, à gauche en entrant, à terre :

TORQVATI. TASSI. POETAE.
HEV. QVANTVM. IN. HOC. VNO. NOMINE.
CELEBRITATIS. AC. LAVDVM.
OSSA. HVC. TRANSTVLIT. HIC. CONDIDIT.
BONIF. CARD. BEVILAQVA.
NE. QVI. VOLITAT. VIVVS. PER. ORA. VIRVM.
EJVS, RELIQVA. PARVM. SPLENDIDA. LOCO.
COLERENTVR. QVAERERENTVR.
ADMONVIT. VIRTVTIS. AMOR. ADMONVIT.
ADVERSVS. PATRIAE. ALVMNVM. ADVERSVS.
PARENTVM. AMICVM. PIETAS.
VIX. ANN. LXI. NAT. MAGNO. FLORENTISS. SAEC. BONO.
AN. MDXLIV.
VIVET. HAVD. FALLIMVR. AETERNVM. IN. HOMINVM.
MEMORIA. ADMIRATIONE. CVLTV.

N° XXV.—Lettre CX.

ÉLÉGIE DE TIBULLE.

LIV. II, ÉLÉG. I.

Quisquis adest, faveat! Fruges lustramus et agros,
Ritus ut a prisco traditus extat avo.
Bacche! veni, dulcisque tuis e cornibus uva
Pendeat; et spicis tempora cinge, Ceres!
Luce sacrâ requiescat humus, requiescat arator,
Et grave suspenso vomere cesset opus.
Solvite vincla jugis. Nunc ad præsepia debent
Plena coronato stare boves capite.
Omnia sint operata Deo! Non audeat ulla
Lanificam pensis imposuisse manum.
Vos quoque abesse procul jubeo: discedite ab aris
Queis tulit hesternâ gaudia nocte Venus.
Casta placent Superis. Purâ cum veste venite
Et manibus puris sumite fontis aquam.
Cernite, fulgentes ut eat sacer agnus ad aras
Vinctaque post olea candida turba comas.
Dî patrii! purgamus agros, purgamus agrestes:
Vos mala de nostris pellite limitibus.
Neu seges eludat messem fallacibus herbis;
Neu timeat celeres tardior agna lupos.
Tum nitidus plenis confisus rusticus arcis,
Ingeret ardenti grandia ligna foco;
Turbaque vernarum, saturi bona signa coloni,
Ludet, et ex virgis exstruet arte casas.
Eventura precor. Viden ut felicibus extis
Significet placidos nuncia fibra Deos?

Nunc mihi fumosos veteris proferte Falernos
  Consulis, et Chio solvite vincla cado.
Vina diem celebrent. Non festâ luce madere
  Est rubor, errantes et male ferre pedes.
Sed bene Messallam sua quisque ad pocula dicat,
  Nomen et absentis singula verba sonent.
Gentis Aquitanæ celeber Messalla triumphis,
  Et magna intonsis gloria victor avis,
Hùc ades, adspiraque mihi, dum carmine nostro
  Redditur agricolis gratia cælestibus.
Rura cano rurisque Deos. His vita magistris
  Desuevit quernâ pellere glande famem.
Illi compositis primum docuere tigillis
  Exiguam viridi fronde operire casam.
Illi etiam tauros primi docuisse feruntur
  Servitium, et plaustro supposuisse rotam.
Tunc victus abiere feri; tunc insita pomus;
  Tunc bibit irriguas fertilis hortus aquas;
Aurea tunc pressos pedibus dedit uva liquores,
  Mistaque securo est sobria lympha mero.
Rura ferunt messes, calidi cùm sideris æstu
  Deponit flavas annua terra comas.
Rure levis verno flores apis ingerit alveo,
  Compleat ut dulci sedula melle favos.
Agricola assiduo primum satiatus aratro
  Cantavit certo rustica verba pede;
Et satur arenti primum est modulatus avenâ
  Carmen, ut ornatos diceret ante Deos.
Agricola et minio suffusus, Bacche, rubenti
  Primus inexpertâ duxit ab arte choros.
Huic datus a pleno memorabile munus ovili
  Dux pecoris hircus: duxerat hircus oves.

Rure puer verno primum de flore coronam
  Fecit, et antiquis imposuit laribus;
Rure etiam teneris curam exhibitura puellis
  Molle gerit tergo lucida vellus ovis.
Hinc et femineus labor est; hinc pensa, colusque
  Fusus, et apposito pollice versat opus.
Atque aliqua assiduè textrix operata Minervam
  Cantat, et a pulso tela sonat latere.
Ipse quoque inter agros interque armenta Cupido
  Natus et indomitas dicitur inter equas.
Illic indocto primùm se exercuit arcu:
  Hei! mihi quam doctas nunc habet ille manus!
Nec pecudes, velut ante, petit: fixisse puellas
  Gestit, et audaces perdomuisse viros.
Hic juveni detraxit opes; hic dicere jussit
  Limen ad iratæ verba pudenda senem.
Hoc duce custodes furtim transgressa jacentes
  Ad juvenem tenebris sola puella venit;
Et pedibus prætentat iter suspensa timore,
  Explorat cæcas cui manus ante vias.
Ah! miseri, quos hic graviter deus urget; at ille
  Felix, cui placidus leniter afflat Amor.
Sancte, veni dapibus festis; sed pone sagittas,
  Et procul ardentes, hinc procul abde faces.
Vos celebrem cantate Deum, pecorique vocate
  Voce, palam pecori, clam sibi quisque vocet;
Aut etiam sibi quisque palam; nam turba jocosa
  Obstrepit et Phrygio tibia curva sono.
Ludite! jam nox jungit equos, currumque sequuntur
  Matris lascivo sidera fulva choro;
Postque venit tacitus furvis circumdatus alis
  Somnus, et incerto somnia nigra pede.

N° XXVI.—Lettre CXII.

POMPÉI.

CORINNE, LIV. XI, CH. 4.

Les ruines de Pompeia sont du même côté de la mer que le Vésuve, et c'est par ces ruines que Corinne et lord Nelvil commencèrent leur voyage..... Il virent ensemble Pompeia, la ruine la plus curieuse de l'antiquité. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics; et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompeia c'est la vie privée des anciens, qui s'offre à nous telle qu'elle était. Le volcan, qui a couvert cette ville de cendres, l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé,

et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues ; et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville, qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir ; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves : ainsi ruines sur ruines et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris ; cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a long-temps que l'homme existe ! qu'il y a long-temps

qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt ! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel, où règne l'immortalité ? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompeia, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

Les édifices publics, dans cette ville même de Pompeia, qui était une des moins grandes de l'Italie, sont encore assez beaux. Le luxe des anciens avait presque toujours pour but un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence ; mais un goût vif pour les beaux-arts s'y fait remarquer. Presque tout l'intérieur était orné des peintures les plus agréables, et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouvait écrit : Salut (*Salve*) ! Ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n'était pas sûrement une simple

politesse que ce salut, mais une invocation à l'hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant presque toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qui l'entoure. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident, par ce genre d'habitation, que les anciens vivaient presque toujours en plein air, et que c'était ainsi qu'ils recevaient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l'existence, que ce climat qui unit intimement l'homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être différent, avec de telles habitudes, que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons. On comprend mieux les dialogues de Platon, en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenaient la moitié du jour. Ils étaient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel. L'ordre social, tel qu'ils le concevaient, n'était point l'aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'institutions qui excitaient les facultés, développaient l'ame, et donnaient à l'homme, pour but, le perfectionnement de lui-même et de ses semblables.

L'antiquité inspire une curiosité insatiable.

Les érudits qui s'occupent seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire, sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais, pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot, et le caractère et les mœurs d'une nation par un fait, enfin remonter jusqu'aux temps les plus reculés, pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparaissait aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportaient alors ce don de la vie, que la civilisation a tant compliqué maintenant : c'est un effort continuel de l'imagination qui devine et découvre les plus beaux secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler.

Ce genre d'intérêt et d'occupation attirait singulièrement Oswald; et il répétait souvent à Corinne que, s'il n'avait pas eu dans son pays de nobles intérêts à servir, il n'aurait trouvé la vie supportable que dans les lieux où les monuments de l'histoire tiennent lieu de l'existence présente...

En sortant de Pompeia et repassant à Portici, Corinne et lord Nelvil furent bientôt entourés par les habitants, qui les engageaient à grands cris à venir voir la montagne : c'est ainsi qu'ils appellent le Vésuve. A-t-il besoin d'être nommé ? Il est pour les Napolitains la gloire

et la patrie ; leur pays est signalé par cette merveille...

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre dont le vin est appelé *lacryma Christi* se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses ; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés jusqu'à la terre de cendre et de fumée qui annonce d'avance l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon, et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus ; à telle autre, les plantes deviennent très rares ; puis les insectes même ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée ; enfin, tout ce qui a vie disparaît. Vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pas mal affermis.

Ne greggi, ne armenti
Guida bifolco mai, guida pastore.

« Jamais le berger ni le pasteur ne conduisent en ce lieu ni leurs brebis, ni leurs troupeaux. »

Un ermite habite là, sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte; et c'est à l'ombre de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route : car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave, si ardente de nuit, paraît sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle qui renouvelle chaque soir l'étonnement, que la continuité du même aspect pourrait affaiblir.

N° XXVII.—Lettre CXV.

IMPROVISATION DE CORINNE

DANS LA CAMPAGNE DE NAPLES.

CORINNE, LIV. XIII, CHAP. 4.

La nature, la poésie et l'histoire rivalisent ici de grandeur; ici l'on peut embrasser d'un coup d'œil tous les temps et tous les prodiges.

J'aperçois le lac d'Averne, volcan éteint, dont les ondes inspiraient jadis la terreur ; l'Achéron, le Phlégéton, qu'une flamme souterraine fait bouillonner, sont les fleuves de cet enfer visité par Énée.

Le feu, cette vie dévorante qui crée le monde et le consume, épouvantait d'autant plus que ses lois étaient moins connues. La nature jadis ne révélait ses secrets qu'à la poésie.

La ville de Cumes, l'antre de la Sybille, le temple d'Apollon, étaient sur cette hauteur. Voici le bois où fut cueilli le rameau d'or. La terre de l'Énéide vous entoure, et les fictions consacrées par le génie sont devenues des souvenirs dont on cherche encore les traces.

Un Triton a plongé dans les flots le Troyen téméraire qui osa défier les divinités de la mer par ses chants : ces rochers creux et sonores sont tels que Virgile les a décrits. L'imagination est fidèle quand elle est toute-puissante. Le génie de l'homme est créateur, quand il sent la nature ; imitateur, quand il croit l'inventer.

Au milieu de ces masses terribles, vieux témoins de la création, l'on voit une montagne nouvelle que le volcan a fait naître. Ici, la terre est orageuse comme la mer, et ne rentre pas comme elle paisiblement dans ses bornes. Le lourd élé-

ment, soulevé par les tremblements de l'abîme, creuse les vallées, élève les monts, et ses vagues pétrifiées attestent les tempêtes qui déchirent son sein.

Si vous frappez sur ce sol, la voûte souterraine retentit. On dirait que le monde habité n'est plus qu'une surface prête à s'entr'ouvrir. La campagne de Naples est l'image des passions humaines : sulfureuse et féconde, ses dangers et ses plaisirs semblent naître de ces volcans enflammés qui donnent à l'air tant de charmes, et font gronder la foudre sous nos pas.

Pline étudiait la nature pour mieux admirer l'Italie ; il vantait son pays comme la plus belle des contrées, quand il ne pouvait plus l'honorer à d'autres titres. Cherchant la science comme un guerrier les conquêtes, il partit de ce promontoire même pour observer le Vésuve à travers les flammes, et ces flammes l'ont consumé.

O souvenir ! noble puissance ! ton empire est dans ces lieux. De siècle en siècle, bizarre destinée ! l'homme se plaint de ce qu'il a perdu. L'on dirait que les temps écoulés sont tous dépositaires, à leur tour, d'un bonheur qui n'est plus ; et, tandis que la pensée s'enorgueillit de ses progrès, s'élance dans l'avenir, notre ame semble regretter une ancienne patrie dont le passé la rapproche.

Les Romains, dont nous envions la splendeur, n'enviaient-ils pas la simplicité mâle de leurs ancêtres? Jadis ils méprisaient cette contrée voluptueuse, et ses délices ne domptèrent que leurs ennemis. Voyez, dans le lointain, Capoue : elle a vaincu le guerrier dont l'ame inflexible résista plus long-temps à Rome que l'univers.

Les Romains, à leur tour, habitèrent ces lieux; quand la force de l'ame servait seulement à mieux sentir la honte et la douleur, ils s'amollirent sans remords. A Baïes, on les a vus conquérir sur la mer un rivage pour leurs palais. Les monts furent creusés pour en arracher des colonnes; et les maîtres du monde, esclaves à leur tour, asservirent la nature pour se consoler d'être asservis.

Cicéron a perdu la vie près du promontoire de Gaëte, qui s'offre à nos regards. Les triumvirs, sans respect pour la postérité, la dépouillèrent des pensées que ce grand homme aurait conçues. Le crime des triumvirs dure encore. C'est contre nous encore que leur forfait est commis.

Cicéron succomba sous le poignard des tyrans. Scipion, plus malheureux, fut banni par son pays encore libre. Il termina ses jours non loin de cette rive, et les ruines de son tombeau sont appelées la Tour de la Patrie. Touchante allusion au souvenir dont sa grande ame fut occupée!

Marius s'est réfugié dans ces marais de Minturnes, près de la demeure de Scipion. Ainsi, dans tous les temps, les nations ont persécuté les grands hommes! Mais ils sont consolés par l'apothéose; et le ciel, où les Romains croyaient commander encore, reçoit parmi ses étoiles Romulus, Numa, César, astres nouveaux, qui confondent à nos regards les rayons de la gloire et ceux de la lumière céleste.

Ce n'est pas assez des malheurs : la trace de tous les crimes est ici. Voyez, à l'extrémité du golfe, l'île de Caprée ; où la vieillesse a désarmé Tibère ; où cette ame, à la fois cruelle et voluptueuse, violente et fatiguée, s'ennuya même du crime, et voulut se plonger dans les plaisirs les plus bas, comme si la tyrannie ne l'avait pas encore assez dégradée.

Le tombeau d'Agrippine est sur ces bords, en face de l'île de Caprée ; il ne fut élevé qu'après la mort de Néron : l'assassin de sa mère proscrit aussi ses cendres. Il habita long-temps à Baïes, au milieu des souvenirs de son forfait. Quels monstres le hasard rassemble sous nos yeux! Tibère et Néron se regardent.

Les îles que les volcans ont fait sortir de la mer servirent, presque en naissant, aux crimes du vieux monde ; les malheureux relégués sur ces

rochers solitaires, au milieu des flots, contemplaient de loin leur patrie, tâchaient de respirer ses parfums dans les airs; et quelquefois, après un long exil, un arrêt de mort leur apprenait que leurs ennemis du moins ne les avaient pas oubliés.

O terre! toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais cessé de produire et des fruits et des fleurs! Es-tu donc sans pitié pour l'homme? et sa poussière retournera-t-elle dans ton sein maternel sans le faire tressaillir?

Quelques souvenirs du cœur, quelques noms de femmes réclament aussi vos pleurs. C'est à Misène, dans le lieu même où nous sommes, que la veuve de Pompée, Cornélie, conserva jusqu'à la mort son noble deuil. Agrippine pleura long-temps Germanicus sur ces bords. Un jour, le même assassin qui lui ravit son époux la trouva digne de le suivre. L'île de Nisida fut témoin des adieux de Brutus et de Porcie.

Ainsi, les femmes amies des héros ont vu périr l'objet qu'elles avaient adoré. C'est en vain que, pendant long-temps, elles suivirent ses traces : un jour vint qu'il fallut le quitter. Porcie se donne la mort; Cornélie presse contre son sein l'urne sacrée qui ne répond plus à ses cris; Agrippine, pendant plusieurs années, irrite en vain le meurtrier de son époux : et ces créatures infortunées,

errant comme des ombres sur les plages dévastées du fleuve éternel, soupirent pour aborder à l'autre rive. Dans leur longue solitude, elles interrogent le silence, et demandent à la nature entière, à ce ciel étoilé, comme à cette mer profonde, un son d'une voix chérie, un accent qu'elles n'entendront plus.

Amour, suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui-même la poésie, l'héroïsme et la religion! qu'arrive-t-il quand la destinée nous sépare de celui qui avait le secret de notre ame, et nous avait donné la vie du cœur, la vie céleste? qu'arrive-t-il quand l'absence ou la mort isolent une femme sur la terre? Elle languit, elle tombe. Combien de fois ces rochers qui nous entourent n'ont-ils pas offert leur froid soutien à ces veuves délaissées qui s'appuyaient jadis sur le sein d'un ami, sur le bras d'un héros!

Devant vous est Sorrente. Là demeurait la sœur du Tasse, quand il vint en pélerin demander à cette obscure amie un asile contre l'injustice des princes. Ses longues douleurs avaient presque égaré sa raison; il ne lui restait plus que du génie; il ne lui restait plus que la connaissance des choses divines: toutes les images de la terre étaient troublées. Ainsi le talent, épouvanté du désert qui l'environne, parcourt l'univers sans trouver rien

qui lui ressemble. La nature pour lui n'a plus d'écho; et le vulgaire prend pour de la folie ce malaise d'une ame qui ne respire pas dans ce monde assez d'air, assez d'enthousiasme, assez d'espoir.

N° XXVIII.—Lettre CXV.

FIN

DE LA TROISIÈME ÉLÉGIE DE TIBULLE.

LIV. I, ÉL. III, V. 57.

Sed me, quod facilis tenero sum semper amori,
 Ipsa Venus campos ducet in Elysios.
Hic choreæ cantusque vigent, passimque vagantes
 Dulce sonant tenui gutture carmen aves.
Fert casiam non culta seges, totosque per agros
 Floret odoratis terra benigna rosis.
Ac juvenum series teneris immixta puellis
 Ludit et assiduè prælia miscet Amor.
Illic est cuicumque rapax mors venit amanti
 Et gerit insigni myrtea serta comâ.

At scelerata jacet sedes in nocte profundâ
 Abdita, quam circum flumina nigra sonant;
Tisiphoneque implexa feros pro crinibus angues
 Sævit, et huc illuc impia turba fugit.

Tum niger in portâ serpentum Cerberus ore
  Stridet, et æratas excubat ante fores.
Illic Junonem tentare Ixionis ausi
  Versantur celeri noxia membra rotâ;
Porrectusque novem Tityus per jugera terræ,
  Assiduas atro viscere pascit aves.
Tantalus est illic et circum stagna; sed acrem
  Jamjam poturi deserit unda sitim.
Et Danaï proles, Veneris quæ numina læsit,
  In cava Lethæas dolia portat aquas.
Illic sit quicumque meos violavit amores,
  Optavit lentas et mihi militias.
At tu, casta, precor, maneas sanctique pudoris
  Assideat custos sedula semper anus.
Hæc tibi fabellas referat, positâque lucernâ
  Deducat plenâ stamina longa colo.
Ac circa gravibus pensis affixa puella
  Paulatim somno fessa remittat opus.

Tunc veniam subitò, ne quisquam nuntiet ante;
  Sed videar cælo missus adesse tibi.
Tunc mihi, qualis eris, longos turbata capillos,
  Obvia nudato, Delia, curre pede.
Hoc precor. Hunc illum nobis Aurora nitentem
  Luciferum roseis candida portet equis.

N° XXIX.

ITINÉRAIRE

DU VOYAGE DE DU PATY,

Avec l'indication des Lettres qui s'y rapportent.

	lieues.
De Paris à Avignon (Lett. I et II.)	181
D'Avignon à Aix (Lett. CXVI.)	19 1/2
à Toulon (Lett. III.)	17
à Fréjus	24
à Nice (Lett. IV et V.)	22
à Menton	12
à Vintimille	3
à San-Remo	6
à Port-Maurice	9
à Finale	14
à Savone	7 1/2
à Voltri	9
à Gènes (Lett. VII à XXII.)	6
à Chiavari	12 1/2
à La Spezzia	17 1/2
à Lerici	3
à Sarzane	3
à Massa	7
à Lucques (Lett. XXIII.)	12

à Pise (Lett. XXIV.)	6
à Livourne (Lett. XLIV.)	6
à Florence (Lett. XXV à XLIII.)	23 1/2
à Sienne (Lett. XLIV.)	18
à Radicofani (Lett. XLIV.)	21
à Aquapendente	7 1/2
à Bolsena	5 1/2
à Montefiascone	3
à Viterbe (Lett. XLIV.)	4
à Ronciglione (Lett. XLIV.)	6
à Monterosi	3 1/2
à La Storta	6 1/2
à Rome (Lett. XLIV à XCXII.)	4
De Rome à Tivoli (Lett. LII à LVI.)	10
à Civita-Vecchia	18
à Albano	7
à Velletri	4 1/2
à Cisterna	3 1/2
à Terracine	16
à Fondi	4 1/2
à Itri	4
au Mole de Gaëte	4
à Capoue	18
à Aversa	4
à Naples (Lett. XCIII à CXV.)	4
De Naples à Salerne (Lett. XCVII.)	18
à Pompéi (Lett. XCII.)	5

Totaux :	De Paris à Avignon	181	»
	d'Avignon à Nice	82	1/2
	de Nice à Gênes	66	1/2
	de Gênes à Florence	90	1/2
	de Florence à Rome	79	»
	de Rome à Naples	69	1/2
		569	»

N° XXX.

ITALIE, DEPUIS 1816.

	Milles carrés.	Habitants.
Royaume Lombardo-Vénitien	13,880	4,065,000
Duché de Lucques	374	131,000
Duché de Massa	56	20,000
Duché de Modène	1,457	375,000
Duché de Parme	1,626	383,000
État de l'Église *p*	1,355	2,425,000
République de Saint-Marin	17	7,000
Etat sarde	22,471	3,814,000
Royaume des Deux-Siciles	31,731	6,966,000
Grand-duché de Toscane	6,019	1,264,000
Ile de Corse	2,723	290,000
Totaux	93,429	19,540,000

p La ville et la campagne de Rome figurent dans ce tableau pour 241,500 hab.

*

VILLES PRINCIPALES

DONT IL EST PARLÉ DANS LES LETTRES SUR L'ITALIE.

Florence	80,000 hab.
Gènes	100,000
Lucques	20,000
Monaco	900
Naples	350,000
Nice	20,000
Pise	16,000
Rome	130,000

Autrefois Pise possédait 150,000 habitants, et Rome, en 1785, 160,00.

N° XXXI.

MESURES

USITÉES EN ITALIE.

Le mille piémontais était de	1,300	toises.
vénitien	992	
milanais	849	
toscan *q*	825	
romain	775	
napolitain	1,091	

Le mille de l'ancienne Rome était de 756 toises.

	m.	cent.	ou p.	p.	l.
Le palme romain est de	0	220		8	3
La canne romaine	0	220	6	10	6
Le palme napolitain	0	240	0	9	0
Le trabuc piémontais	1	940	6	1	4

q C'est la même longueur que le mille des Anglais. On sait qu'en France, avant les nouvelles mesures qui déterminent le myriamètre à 10,000 mètres ou 5,130 toises 4 pieds 6 pouces, on comptait par lieues : la grande était de 3,000 toises ; la moyenne, de 2,450 ; et la petite, de 2,000.

N° XXXII.

TABLEAU COMPARATIF

DES MONNAIES ITALIENNES ET FRANÇAISES ACTUELLES.

ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

		fr.	c.
Or.	Pistoles de Pie VII	17	27
	Demi-pistole	8	63
	Sequin, depuis 1769	11	80
	Demi-sequin	5	90
Argent.	Écu de 10 pauls ou 100 baïoques	5	38
	Trois dixièmes d'écu ou teston de 30 baïoques	1	62
	Cinquième d'écu ou papeto de 20 baïoques	1	08
	Paul ou dixième d'écude 10 baïoques	0	54

GÊNES.

Or.	Sequin	12	01

NAPLES.

		fr.	c.
Or.	Once nouveau de 3 ducats, depuis 1818	12	99
	Quintuple de 15 ducats, *id.*	64	95
	Décuple de 30 ducats, *id.*	129	90
Argent.	Douze carlins de 120 grains, depuis 1804	5	10
	Ducat de 10 carlins de 100 grains, depuis 1784	4	25
	Deux carlins, depuis 1804	0	85
	Un carlin, *id.*	0	42
	Ducat de 10 carlins, de 1818	4	25

PARME.

Or.	Sequin	11	95
	Pistole de 17[illegible]	23	01
	Pistole de 1786 à 1791	21	91
	40 lire de Marie-Louise, depuis 1815	40	00
	20 lire, *id.* *id.*	20	00
Argent.	Ducat de 1784 et 1796	5	18
	Pièce de 3 livres, depuis 1790	0	68
	Pièce de 1 livre 10 sous, *id.*	0	34
	Cinq lire de Marie-Louise, depuis 1815	5	00

Avec les mêmes divisions qu'en France, 2 fr., 1 fr. etc.)

PIÉMONT ET SAVOIE.

		fr.	c.
Or.	Sequin	11	94
	Double pistole neuve de 24 liv.	30	00
	Demi-double pistole de 12 liv.	15	00
	Carlin, depuis 1755	150	00
	Demi-carlin	75	00
	Pistole neuve de 20 liv. de 1816	20	00
Argent.	Écu de 6 liv., depuis 1755	7	07
	Demi-écu	3	53
	Quart d'écu, ou 30 sous	1	76
	Demi-quart d'écu, ou 15 sous	0	88
	Écu neuf de cinq liv., de 1816	5	00

TOSCANE.

Or.	Ruspone ou trois sequins aux lis	36	04
	Tiers de ruspone ou sequin aux lis	12	01
	Demi-sequin	6	00
	Sequin à l'effigie	12	01
	Rosine	21	54
	Demi-rosine	10	77
Argent.	Francescone de 10 pauls (ou livournine, piastre à la rose, talaro, léopoldine et écu de 10 pauls)	5	61
	Pièce de 5 pauls	2	80

		fr.	c.
Argent.	Pièce de 2 pauls	1	12
	Paul	0	56

VENISE.

Or.	Sequin	12	00
	Demi-sequin	6	00
	Oselle	47	07
	Ducat	7	49
	Pistole	21	36
Argent.	Ducat effectif de 8 livres petites	4	18
	Écu à la croix	6	70
	Ducaton ou justine	5	91
	Talaro	5	32
	Oselle	2	07
	Ducat courant de 6 1/5 de livre petite, ou 124 sous, monnaie de compte	3	24
	Livre de 20 sous	0	52

N° XXXIII. — TABLE DES LONGITUDES ET DES LATITUDES DES PRINCIPALES VILLES D'ITALIE, ET DE LEUR PLUS COURTE DISTANCE A PARIS.

Villes.	Longitude comptée de Paris.				Latitude.				Distance de Paris en myriam. qui pris à vol d'oiseau, répondent à peu près à 3 lieues par les routes.
	d.	m.	s.		d.	m.	s.		
Ajaccio.	6	23	49	E.	41	55	01	N.	91,600
Florence.	8	43	30		43	46	30		87,362
Gênes.	6	32	5		44	25	0		69,944
Milan.	6	51	30		45	27	59		63,909
Naples.	11	55	30		40	50	15		129,061
Palerme.	11	1	45		38	6	45		167,420
Porto-Ferrajo.	7	59	20		42	49	6		91,467
Rome..	10	8	0		41	53	54		110,276
Trieste.	11	26	23		45	38	8		93,287
Venise.	10	0	42		45	25	32		84,555

N° XXXIV.

TABLE DES HAUTEURS

DES LIEUX PRINCIPAUX D'ITALIE,

AU-DESSUS DU NIVEAU DE L'OCÉAN.

Mont-Blanc (Alpes)	4775 mèt.
Mont-Rose (*id.*)	4736
Etna	3237
Pic du Midi (Sicile)	2935
Monte Rotondo (Corse)	2672
Monte d'Oro (*id.*)	2652
Monte Vellino (Apennins)	2393
Vésuve	1198
Mont Erix (Sicile)	1187
Passage du grand Saint-Bernard	2491
du petit Saint-Bernard	2192
du Saint-Gothard	2075
du Mont-Cenis	2066
du Simplon	2005
du Col de Tende	1795
Jardin botanique de Milan	128
Bologne	121
Parme	93
Le Capitole	46

HAUTEUR DE QUELQUES ÉDIFICES

AU-DESSUS DU SOL OU ILS SONT CONSTRUITS.

	mètres.
Coupole de Saint-Pierre de Rome	132
Cathédrale de Milan	109
Tour des Asinelli, à Bologne	107

N° XXXV.

QUANTITÉ MOYENNE

D'EAU QUI TOMBE EN PLUIE ANNUELLEMENT DANS QUELQUES VILLES D'ITALIE.

		centimètres.
Gênes	=	140
Pise	=	124
Naples	=	94
Milan	=	95
Venise	=	81

Il est à remarquer que la quantité moyenne de Paris n'est que de 53 centimètres, comme à Londres, tandis qu'elle est de 308 au Cap-Français (île d'Haïti).

N° XXXVI.

TEMPÉRATURE MOYENNE

DE QUELQUES VILLES D'ITALIE COMPARÉE AVEC PARIS.

	T. moy. ann.	T. m. d'hiv.	T. m. d'été.
Milan	13,2	2,4	22,8
Rome	15,8	7,7	24,0
Paris	10,6	3,7	18,1

N° XXXVII.—TABLEAU COMPARATIF

DES HEURES DE FRANCE ET D'ITALIE.

Mois et jours.		Lev. du soleil. Heures et minutes d'Italie.	Lev. du soleil. Heur. et min. de Franc.	Long. du jour.	Midi d'Ital.	Minu. d'Ital.
		H. M.	H M.	H. M.	H. M.	H M.
Janvier.	1	15 22	7 41	8 38	19 41	7 41
	8	15 16	7 38	8 44	19 38	7 38
	15	15 4	7 32	8 56	19 32	7 32
	23	14 48	7 24	9 14	19 24	7 24
Février.	1	14 26	7 13	9 34	19 13	7 13
	8	14 8	7 4	9 52	19 4	7 4
	15	13 48	6 54	10 12	18 54	6 54
	23	13 26	6 43	10 34	18 43	6 43
Mars.	1	13 4	6 32	10 56	18 34	6 32
	8	12 42	6 19	11 18	18 19	6 19
	15	12 20	6 10	11 40	18 10	6 10
	23	11 54	5 57	12 6	18 57	5 57
Avril.	1	11 26	5 43	12 34	18 43	5 43
	8	11 2	5 31	12 58	17 31	5 31
	15	10 40	5 20	13 20	17 20	5 20
	23	10 18	5 9	13 42	17 9	5 9
Mai.	1	9 56	4 58	14 4	17 58	4 58
	8	9 36	4 48	14 24	17 48	4 48
	15	9 20	4 40	14 40	16 40	4 40
	23	9 2	4 31	14 58	16 31	4 31
Juin.	1	8 46	4 23	15 14	16 43	4 23
	8	8 38	4 19	15 22	16 19	4 19
	15	8 36	4 18	15 24	16 18	4 18
	23	8 34	4 17	15 26	16 17	4 17

SUITE DU TABLEAU COMPARATIF

DES HEURES DE FRANCE ET D'ITALIE.

Mois et jours.		Lev. du soleil. Heures et minutes d'Italie.	Heur. et min. de Franc.	Long. du jour.	Midi d'Ital.	Minu. d'Ital.
		H. M.	H M.	H. M.	H. M.	H M.
Juillet.	1	8 38	4 19	15 22	16 19	4 19
	8	8 42	4 22	15 18	16 22	4 22
	15	8 52	4 27	15 8	16 27	4 27
	23	9 8	4 35	14 52	16 35	4 35
Auguste.	1	9 28	4 44	14 32	16 44	4 44
	8	9 46	4 53	14 14	16 53	4 53
	15	10 6	5 3	13 54	17 3	5 3
	23	10 28	5 14	13 32	17 14	5 14
Sept.	1	10 54	5 27	13 6	17 27	5 27
	8	11 16	5 38	12 42	17 38	5 38
	15	11 36	5 48	12 24	17 48	5 48
	23	11 0	6 0	12 0	18 0	6 0
Oct.	1	12 26	6 13	11 34	18 13	6 13
	8	12 48	6 24	11 12	18 24	6 24
	15	13 10	6 35	10 50	18 35	6 33
	23	13 34	6 47	10 26	18 47	6 47
Nov.	1	14 0	7 0	18 1	19 0	7 0
	8	14 20	7 10	9 40	19 10	7 10
	15	14 38	7 19	9 22	19 19	7 19
	23	14 54	7 27	9 4	19 27	7 27
Déc.	1	15 10	7 35	8 50	19 35	7 35
	8	15 20	7 40	8 40	19 40	7 40
	15	15 24	7 42	8 36	19 42	7 42
	23	15 26	7 43	8 34	19 43	7 43

TABLE
DU SECOND VOLUME.

Pages.

APPENDICES.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES PRINCIPALES

CONTENUES DANS LES LETTRES SUR L'ITALIE.

A

B

C

I

J

L

M

S

ERRATA.

Tome I, page 180, Lettre LXV, *lisez :* XLV.
Tome II, page 78, ligne 19, 100,000, *lisez :* 140,000.

